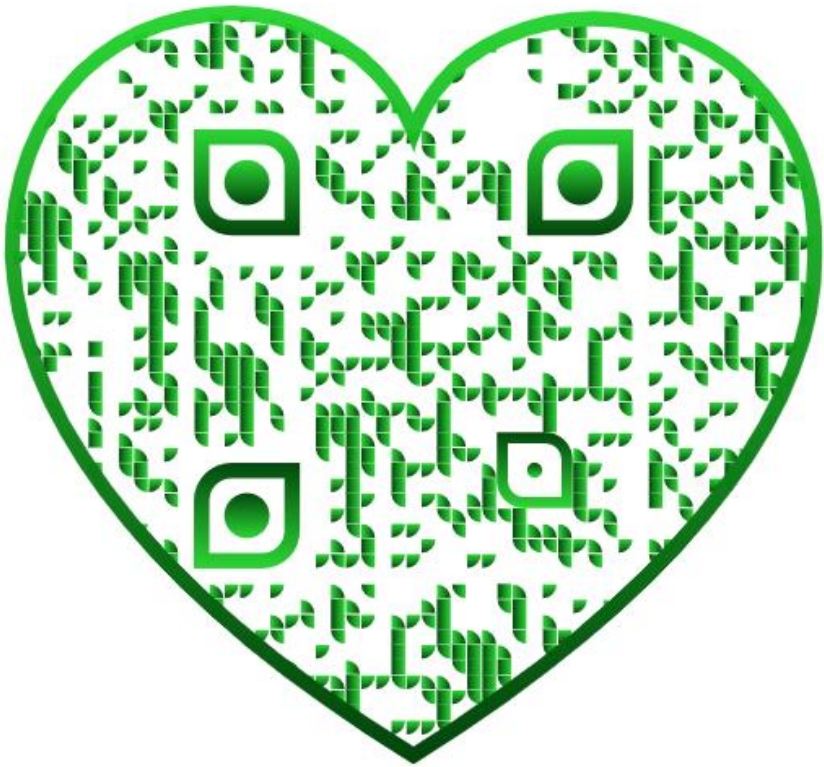
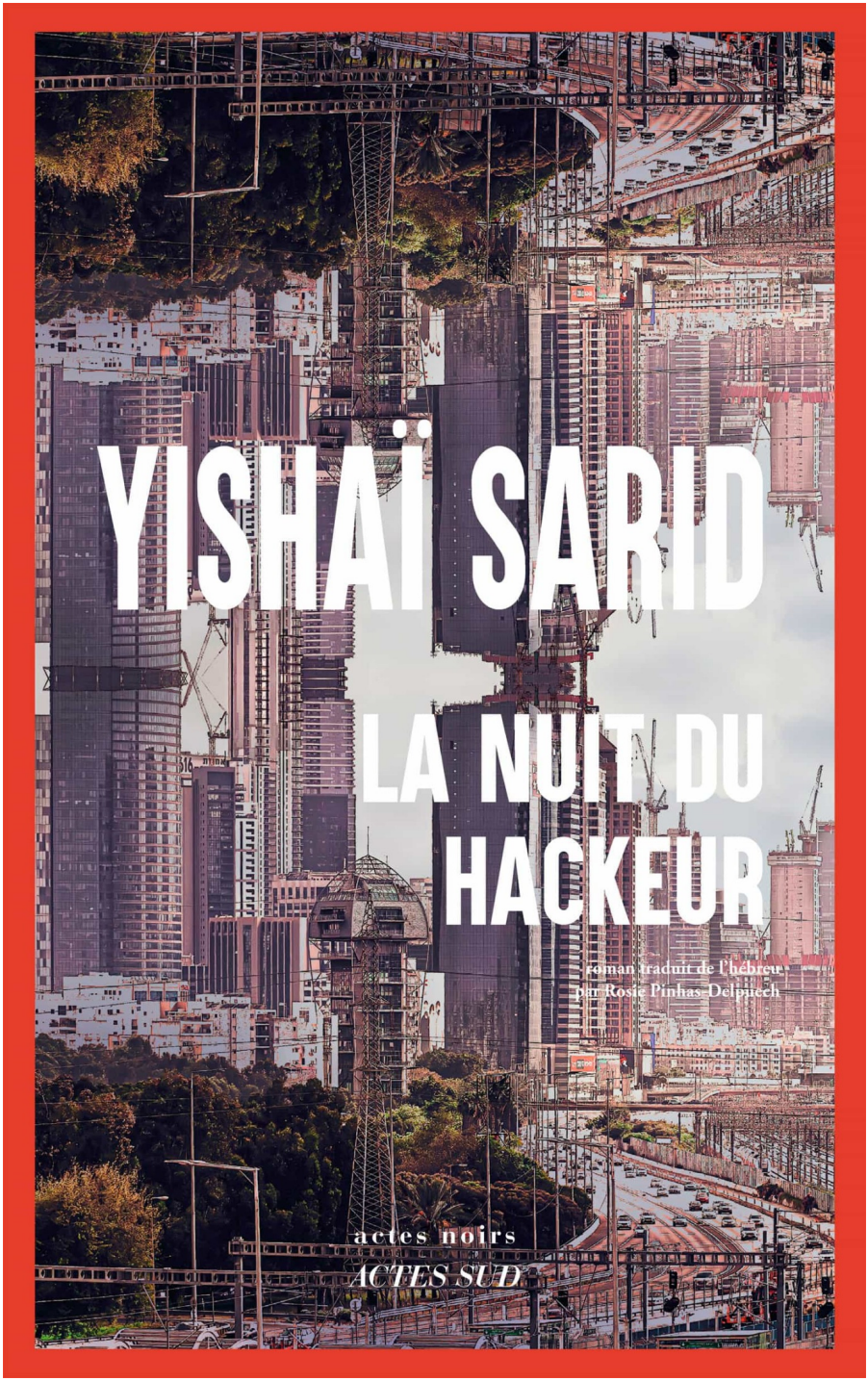
YISHAÏ SARID
LA NUIT DU HACKEUR
roman traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech
actes noirs
ACTES SUD




YISHAÏ SARID
LA NUIT DU HACKEUR
roman traduit de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech
actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Surdoué du piratage informatique, Ziv est débauché à l'armée par une start-up qui offre ses services de cybersurveillance et de détournement de systèmes de communication à de petits États en délicatesse avec leurs dissidents. Tétanisé dans sa vie intime par une culpabilité qui le poursuit depuis l'adolescence, il noie dans l'exercice aveugle de ses compétences professionnelles toute notion de scrupule. Mais il n'en demeure pas moins tiraillé entre le désir de laisser derrière lui sa dépouille d'asocial angoissé pour embrasser sa réussite et le fantasme de devenir enfin le tout-puissant protecteur qu'il n'a pas su être pour sa jeune sœur à la dérive.

À travers l'ascension d'un faux Candide – monstre froid ? enfant piégé dans un corps adulte ? victime de sa propre solitude ? –, une plongée cauchemardesque dans les sombres profondeurs de la high-tech et de la faiblesse humaine.

Un roman noir glaçant, implacablement lucide et politique.

“Actes noirs”

YISHAÏ SARID

Avocat et écrivain, Yishaï Sarid a rencontré les lecteurs français avec Le Poète de Gaza *(Actes noirs, 2011), salué par le grand prix de Littérature policière et le prix de la* SNCF. *Il est aussi l'auteur du* Troisième Temple *(Actes Sud, 2018 ; prix Bernstein 2016 en Israël) et du* Monstre de la mémoire *(Actes Sud, 2020).*

DU MÊME AUTEUR

LE POÈTE DE GAZA, Actes Sud, "Actes noirs", 2011 ; Babel noir no 75, grand prix de Littérature policière 2011.
UNE PROIE TROP FACILE, Actes Sud, "Actes noirs", 2015 ; Babel noir no 197.
LE TROISIÈME TEMPLE, Actes Sud, 2018.
LE MONSTRE DE LA MÉMOIRE, Actes Sud, 2020 ; Babel no 1934.

Cet ouvrage est publié avec le soutien de l'ITHL
(Institut israélien pour la littérature hébraïque) et de l'ambassade d'Israël en France

Titre original :
Megaleh HaHulshot
Éditeur original :
Am Oved
© Yishaï Sarid, 2023
Cet ouvrage a été publié avec l'aimable collaboration
de The Deborah Harris Agency, Jérusalem et La Nouvelle Agence, Paris

© ACTES SUD, 2025
pour la traduction française

Photographie de couverture : Getty Images, 2025

EAN 978-2-330-20162-3

YISHAÏ SARID

La Nuit du hackeur

roman traduit de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech

ACTES SUD

Sommaire

Le point de vue des éditeurs
Yishaï Sarid
La Nuit du hackeur

Partie I
- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17

Partie II
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22
- Chapitre 23
- Chapitre 24
- Chapitre 25
- Chapitre 26

Partie III
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38

I

Ça y est, la proie est dans le filet. Soudain on entend des voix, l'image s'affiche et le contenu du téléphone se déverse. Pendant un instant, le client ressemble à l'enfant innocent face à un tour de magie qu'il n'oubliera jamais. Ça marche à tous les coups, même avec les agents du renseignement les plus durs à cuire. Ils écarquillent les yeux, ouvrent la bouche de surprise et sont aussi heureux que des gamins devant une montagne de chocolat suisse auxquels on dit "servez-vous".

Je l'avais constaté dès le premier voyage auquel j'avais participé, deux mois après mes débuts dans la boîte. Pendant l'entretien d'embauche, Rani Boulka m'avait convaincu de venir travailler pour lui et m'avait promis que je verrais du pays, que je ne resterais pas vissé devant un écran. Boulka a toujours tenu ses promesses.

Ce premier déplacement m'avait envoyé en Amérique centrale, dans un pays de forêts et de pyramides, d'antiquités et de marchés colorés, mais nous n'avions pas vu grand-chose, on était là pour le boulot. Nous avions installé notre système à la direction de la Police secrète, un bâtiment de pierre sombre datant de la conquête du pays par les Espagnols, des siècles auparavant. Pendant que nous mettions le programme en place, Boulka avait rencontré des ministres et des généraux et conclu des marchés. Le troisième jour, un peu avant midi, une fois le système installé et testé, il est revenu avec une suite de grosses légumes en uniforme, couverts de médailles et coiffés de casquettes brodées d'or. D'après les rires et les sourires, j'ai compris qu'il les avait mis dans sa poche. Boulka avait le chic pour s'entendre avec les gens. Moi aussi je l'appréciais et lui faisais confiance, comme à un grand frère. Les soldats se sont mis au garde-à-vous, visages sombres taillés à la serpe, alors que la plupart des généraux étaient

blancs de peau. Les hauts gradés étaient assis à l'avant sur des chaises rembourrées, les subalternes, debout, derrière, leur servaient du café. Tous attendaient que j'ouvre la chasse.

C'était ma grande première. Boulka m'a adressé un sourire tendu, *dir balak*, pourvu que rien ne rate. J'étais moi aussi sous pression, pourtant c'était quelque chose que j'avais fait un millier de fois à l'armée mais jamais devant des spectateurs. Tu es un grand professionnel, je me suis dit dans ma tête, tu sais faire ça les yeux fermés. Je me suis concentré sur ma tâche. Ils m'ont tendu un bout de papier sur lequel ils avaient noté le numéro de téléphone de la première proie. Je l'ai rentré dans le système. Il n'y a pas si longtemps, il fallait d'abord envoyer un appât et attendre que la proie morde mais, dans les nouvelles versions nous avons contourné cette étape et il n'est pas nécessaire que la proie se manifeste pour la piéger. Les protocoles des systèmes de communication sont programmés pour agir en silence et sans drames inutiles. Après avoir pianoté le numéro, il y a eu quelques secondes de tension, les généraux posaient sur moi un regard méfiant, peut-être croyaient-ils qu'on les faisait marcher. Comme s'ils avaient payé chaque installation un million de dollars. Moi aussi j'étais sur mes gardes, parce que le processus a duré quelques secondes de plus à cause de la lenteur de leur réseau.

J'ai compté jusqu'à vingt-deux, chaque seconde était comme une éternité, puis nous avons entendu la voix profonde d'un homme parlant avec une femme, ils riaient, ils avaient l'air bien ensemble, et tout le monde autour de moi a poussé un soupir de soulagement. J'ai pensé, vous n'avez encore rien vu, une image s'est affichée sur l'écran du téléphone portable dont nous avions pris le contrôle, on voyait la cime verte d'un arbre et un bout de ciel, tout ce que l'objectif de l'appareil pouvait capter. Je les ai laissés en profiter un peu, puis je suis entré dans le carnet d'adresses de la proie, dans sa galerie de photos et je les ai ouvertes. Impatients, les officiers se sont approchés des écrans, c'est à peine s'ils ne se léchaient pas les babines de convoitise. Ils étaient heureux. Les informations sur cet homme coulaient de l'écran comme du miel. Boulka a chuchoté de loin, "Beau boulot", il était fier comme s'il venait d'inventer le feu. Moi aussi j'étais satisfait de ce que nous avions accompli.

J'ignorais l'identité de celui que nous avions piégé, la politique de la boîte nous interdisait de poser des questions, c'était le premier

principe que l'on m'avait inculqué après mon embauche. Les photos de son téléphone défilaient sur l'écran devant nous, il riait avec des enfants, embrassait une femme, des images de forêt, retour sur lui qui serrait des mains au milieu d'un groupe, parlait sur un podium sur fond d'affiches en couleur et pendant ce temps je leur ai fait écouter des enregistrements extraits de la mémoire de son téléphone, j'activais le clavier de l'ordinateur comme un DJ dans un club. L'enthousiasme était à son comble, ils avaient du mal à se détacher des données qui se déversaient sous leurs yeux. Notre homme était ordinaire, il n'avait rien d'un criminel, mais je ne suis pas physionomiste. Je n'ai rien dit. Ils m'ont demandé d'aller sur son compte en banque, j'ai mis quelques minutes et je leur ai fourni les accès. Soudain a surgi la photo d'une jeune femme sans chemise, ils ont poussé des cris comme à un match de foot. "Bon, on va manger", s'est exclamé l'un d'eux. Ils se sont tapés sur l'épaule, ont embrassé Boulka, la pièce s'est vidée de ses gradés qui sont partis déjeuner, enchantés.

Nous sommes restés pour former les soldats au fonctionnement des postes et à la pêche aux proies. J'avais à mes côtés deux techniciens et Iris, l'interprète, qui parlait avec eux en espagnol aussi couramment que je parle l'hébreu. Elle était si belle, tous la regardaient comme un ange tombé du ciel. La société de Boulka nous avait recrutés dans une même unité de l'armée mais je ne la connaissais pas bien, j'avais servi sur une autre base. Il m'était arrivé de la croiser au bureau, dans l'ascenseur ou à la cantine mais je n'avais jamais eu le courage de l'aborder. C'était la première fois que nous travaillions ensemble, elle a traduit mes propos tranquillement, c'était parfait. Tous ceux qui se trouvaient dans la salle paraissaient amoureux d'elle. J'ai essayé de capter son regard, de voir si elle avait été impressionnée par ma performance, elle m'a adressé un sourire poli, comme à un client. J'avais très envie de me rapprocher d'elle. J'aurais pu prendre le Premier ministre dans mes filets pour lui plaire. Pourvu que, cette fois encore, je ne tombe pas dans un trou, j'ai pensé.

Quand j'étais à l'école primaire, j'étais amoureux d'une fille qui ne me remarquait pas. Un jour, en plein hiver, la prof de sciences naturelles nous a emmenés sur la plage pour observer les crevettes et les coquillages sur les rochers. J'étais si désespéré que pour attirer son attention et lui montrer que j'étais courageux, j'étais entré dans l'eau tout habillé. Les enfants avaient ri et elle avec eux, personne n'avait

compris pourquoi j'avais fait cela, les vagues m'avaient englouti et j'avais bu la tasse. J'étais ressorti, ruisselant, tremblant de froid, sans rien pour m'essuyer, et j'avais suivi les autres comme si de rien n'était. Après quoi, j'avais attrapé une pneumonie. Beaucoup de fièvre, une grosse toux et un long séjour au lit. Chaque fois que quelqu'un sonnait à la porte, j'espérais que c'était elle qui venait demander de mes nouvelles. Quand j'ai senti que je tombais amoureux d'Iris, j'ai aussi senti le froid pénétrer mes os.

Le dernier jour, nos hôtes nous ont emmenés visiter le centre historique de la ville. Nous sommes entrés dans la grande cathédrale étincelante de dorures et enveloppée d'un agréable parfum d'encens. Des anges grassouillets, les joues roses, bien coiffés, voletaient autour de Jésus souffrant sur sa croix. Iris marchait à quelques pas devant moi, fascinée. Sa tête tournait à droite, à gauche, elle bombardait le guide de questions, les yeux brillants de curiosité. Comment attirer son attention, me suis-je demandé, et des situations grotesques ont défilé dans ma tête.

Puis, ils nous ont conduits dans les vieux temples aztèques proches de la cathédrale, le guide nous a expliqué qu'autrefois, à cet emplacement, se trouvait un lac avec une île au milieu et que, d'après la légende, la ville avait été bâtie dessus. Les Espagnols avaient détruit le temple et édifié la cathédrale à la place, on avait découvert les ruines lors de fouilles archéologiques, quelques dizaines d'années auparavant seulement. Le sommet de la pyramide s'était émoussé, le reste s'était enfoncé dans la terre, et il nous a fallu descendre dans le temple au lieu d'y monter. Depuis la marche la plus haute, le guide nous a montré l'autel de pierre sur lequel on sacrifiait des humains auxquels on arrachait le cœur palpitant. Sur les murs, des peintures en couleur montraient les étapes du sacrifice : d'abord, on faisait boire la victime dans une coupe en or, sans doute un produit anesthésiant qui l'empêchait de protester, puis on la déshabillait, on marquait l'emplacement du cœur localisé au son de ses battements, on la ligotait sur l'autel – j'ai senti mon propre cœur battre à tout rompre comme si c'était moi qu'on allait sacrifier – et on retirait l'organe de la poitrine. Dans la dernière peinture, on voyait le grand prêtre brandissant d'une main le cœur arraché vers le ciel et de l'autre, le

couteau barbouillé de sang. Je m'y suis longuement attardé, hypnotisé. Tout le monde est descendu, je suis resté devant les peintures, jusqu'au moment où un des techniciens est venu me dire qu'ils avaient faim et qu'en route vers le restaurant, ils voulaient s'arrêter au marché. J'ai cherché Iris, surpris qu'elle ne s'intéresse pas comme moi à une scène aussi bouleversante que la vie et la mort. Elle était déjà devant la sortie, avec ses lunettes de soleil de touriste à la française. Nos accompagnateurs nous ont guidés dans le marché, parmi les vêtements colorés, les statuettes en bois, mes collègues se sont arrêtés devant les étalages. Iris voulait s'acheter une robe, les vieilles vendeuses avec leur drôle de petit chapeau ont plaqué des robes sur la sienne, leurs mains ont lissé le tissu sur son corps et elle a fini par en choisir une à fleurs rouges et jaunes. Pour qui la porteras-tu ? lui ai-je chuchoté en silence.

Le restaurant se trouvait dans un jardin entouré d'arbres aux grosses feuilles charnues. Le général nous régalait pour fêter la fin heureuse de notre mission et la vente d'autres programmes maison. Sur une petite scène, un orchestre de trompettes et d'instruments à cordes jouait des airs romantiques. Un chanteur en sombrero et tenue de toréador roucoulait d'une voix profonde et sentimentale. On se serait cru dans un film. Boulka présidait aux côtés du général, ils levaient leur verre et riaient. Boulka plaisait aux gens, il paraissait fort et calme et leur inspirait confiance. J'ai pris place à table, il m'a salué d'un signe de tête. Il était satisfait de ma première mission, j'étais content. Iris était assise presque en face de moi et racontait aux officiers, en espagnol, sa vie de fille d'ambassadeur et les nombreux pays où elle avait vécu dans son enfance. Nous étions tous suspendus à ses lèvres, nous voulions qu'elle raconte encore et encore pour ne jamais cesser de la regarder. Personne ne s'adressait à moi. Je n'étais pas surpris, c'était toujours ainsi, j'avais l'habitude d'écouter les autres en silence. Un jour, au lycée, au cours d'un voyage avec ma classe, je n'avais pas desserré les lèvres pendant trois jours. Quelqu'un avait fini par me poser une question polie ou grossière et j'avais répondu brièvement en baissant les yeux. Je n'aimais pas parler de moi. Les trompettes ont joué fort, le chanteur a chanté l'amour, tout le monde buvait beaucoup et regardait Iris qui exaltait les charmes de notre beau pays. Quand les viandes sont arrivées, Boulka a porté un toast en l'honneur du général, des colonels, de leurs aides de camp, de toute

notre équipe, il a cité nos noms un par un, chacun s'est levé et moi aussi, et toute la longue table nous a applaudis. Les gens m'ont regardé, j'étais à la fois embarrassé et content.

La boîte m'avait repéré deux mois avant ma libération du service militaire. Le recruteur avait effectué son service de réserve dans notre unité, et tout le monde lui tournait autour, rivalisant pour faire bonne impression. C'était presque un vétéran, il avait dépassé la quarantaine, nous l'appelions "le tonton". La démarche était implicite : il accomplissait son devoir de réserve mais il était en repérage. Nos supérieurs marchaient dans la combine parce qu'ils pensaient à leur propre avenir. Le tonton détenait la clé d'une carrière dans la vie civile. Quant à moi, je ne lui faisais pas la cour, je n'étais pas sûr de vouloir continuer dans ce domaine. Mon avenir me semblait brumeux et je ne me sentais pas capable de l'organiser. Je n'avais jamais pensé au lendemain. Je voulais partir en vacances loin de chez moi, vers d'autres cieux, mais je savais qu'à cause de Shiri, ce ne serait pas possible. J'avais envie d'étudier l'astrophysique, j'étais excellent dans les matières scientifiques, je pourrais m'évader vers les étoiles. Un jour le tonton est venu s'asseoir à côté de moi, à mon poste. J'ai continué à travailler sans essayer de l'impressionner. J'ai compris que mes supérieurs m'avaient recommandé, je n'en étais pas étonné, j'étais très bon dans ce que je faisais. Quand je me suis arrêté pour aller déjeuner, il m'a demandé si je voulais bien qu'il m'accompagne. Nous nous sommes assis sur un banc, face à la pelouse, à côté du stand de produits laitiers, le tonton a acheté des toasts au fromage et un jus de fruits pour nous deux.

Il m'a dit que Boulka n'appartenait pas au monde de la technologie mais qu'il faisait partie d'unités secrètes dont très peu d'individus connaissaient l'existence, qu'il avait souvent mis sa vie en danger au cours de missions à peine imaginables. Quelques années auparavant, il avait décidé de quitter l'armée et de fonder la meilleure agence de

renseignements au monde. Au début, il s'était uniquement intéressé à l'espionnage humain et aux agents, domaine qu'il connaissait bien, mais il avait très vite compris que pour être la meilleure, sa société devait aussi fournir d'excellents renseignements technologiques. Il avait construit un programme et utilisé son réseau pour convaincre les intéressés de son utilité pour le pays : il lui ouvrirait les portes fermées et ferait rentrer beaucoup d'impôts. Ainsi avait-il reçu l'autorisation de fonder une start-up de renseignements technologiques. "C'est ici que tu entres en scène", m'a dit le recruteur et il m'a expliqué à voix basse que la start-up avait déjà développé son propre système de piratage de téléphones et d'ordinateurs, un des plus avancés sur le marché. Mais je n'étais pas sans savoir que c'était un domaine en perpétuelle évolution et la boîte embauchait les meilleurs professionnels pour améliorer ses capacités.

J'ai hésité. Je voulais retourner à mon poste, je n'aimais pas m'en éloigner trop longtemps, mais j'ai pensé à Shiri, à mon père, à tous nos problèmes à la maison et je me suis dit qu'il ne fallait pas rater le coche. Nous étions assis au soleil, j'ai dit en toute sincérité au tonton que mon avenir me paraissait incertain et que j'avais prévu de voyager après mon service militaire. Il a hoché la tête, m'a écouté attentivement et m'a parlé comme à un enfant : il me comprenait parfaitement, mais c'était une opportunité exceptionnelle, d'autres étaient prêts à tout faire pour décrocher un tel travail. Il m'a proposé de rencontrer Boulka. J'ai accepté, je n'avais aucune raison de refuser. Quelques jours plus tard, une femme m'a appelé, Ronit, directrice des ressources humaines, et m'a fixé un rendez-vous avec Boulka, le vendredi matin dans un café de la ville. C'était un peu bizarre, mais le recruteur m'a expliqué que, dans un premier temps, il préférait rencontrer les candidats dans un endroit neutre, se faire son opinion et, si le contact passait bien, les inviter ensuite dans les bureaux de la boîte.

Avant que je quitte la maison pour aller à mon rendez-vous, mon père qui était assis dans la cuisine m'a demandé où j'allais. Je lui ai dit que j'allais voir un ami, mais il a senti le mensonge et cru que j'avais rendez-vous avec une fille. Le café n'était pas en ville mais près du parc et j'y suis allé à vélo. J'ai cherché Boulka d'après la photo que j'avais vue sur Internet. "Il est là, il vous attend", m'a dit la serveuse en m'indiquant d'un geste du menton un coin éloigné près de la

fenêtre. Il lisait quelque chose sur son portable avec un léger sourire. À mon approche, il a levé les yeux et m'a invité à m'asseoir, l'air tranquille, comme si nous nous connaissions depuis longtemps. J'ai commandé un café, il m'a demandé si j'avais faim. Ne sachant pas ce qui valait le mieux, j'ai décidé de commander un gâteau, en faisant attention à le manger correctement avec une fourchette, sans l'émietter entre mes doigts. Il a entamé la conversation, il voulait savoir où j'habitais, à quelle école j'étais allé, qui étaient mes parents. Je lui ai dit que ma mère était infirmière à l'hôpital ; que mon père s'était occupé de diverses affaires, qu'en ce moment il était à la maison. Il ne s'est pas appesanti plus longtemps, sans doute s'était-il déjà renseigné. "Des frères, des sœurs ?", je lui ai dit que j'avais une sœur de dix-neuf ans. "Soldate ?" a demandé Boulka, je lui ai dit qu'elle n'avait pas été enrôlée. Il a voulu savoir pourquoi, j'ai dit que c'était pour des raisons médicales. Je ne voulais ni mentir ni donner trop de détails, il n'a pas insisté. À l'armée, j'étais très bien classé par les services, il voulait sans doute vérifier par lui-même que je n'étais ni un psychopathe ni un agent à la solde de la Russie et que l'on pouvait me faire confiance. Il l'a fait délicatement, sans me presser, et j'ai aimé la manière dont il s'intéressait à moi et me faisait parler. Mes supérieurs appréciaient mon professionnalisme mais ils ne s'intéressaient pas à ma vie. Avec Boulka, c'était différent, il me regardait dans les yeux et m'écoutait patiemment, sans me couper la parole. Il m'a demandé si j'aimais le service militaire, je lui ai dit que oui, que j'en éprouvais de la satisfaction, il a paru content. "Formidable, a-t-il dit. Des gens que j'estime ont une très bonne opinion de toi." Il portait des vêtements légers, était bronzé et détendu comme un joueur de tennis, alors que j'étais pâle et engoncé dans mes fringues. Pourtant, j'ai senti que je lui plaisais et lui inspirais de la sympathie. Il ne jouait pas avec son téléphone, ne regardait pas par-dessus mon épaule pour apercevoir quelqu'un de plus important, comme le font tant d'autres. Il m'a demandé si j'aimais le sport, je lui ai répondu que je faisais du vélo, que j'aimais la mer et que j'avais pratiqué le basket dans mon enfance. Il n'était pas beau, mais il avait un visage intéressant, une allure aisée, élégante, peut-être qu'un jour je serais comme lui. Les filles aimaient ce genre d'hommes. Il m'a demandé quels étaient mes projets. J'étais pressé de travailler avec lui, le charme avait opéré, j'espérais que nous serions bons amis. Je lui ai

dit qu'avant de me lancer dans la vie civile, j'avais prévu comme tout le monde de voyager pendant quelques mois. "C'est une excellente idée", a dit Boulka, mais ils avaient besoin de moi, la boîte était en pleine expansion. Cela ne me posait pas de problème, lui ai-je répondu, d'ailleurs je n'avais pas de partenaire de voyage. Il m'a promis de m'inclure dans des projets impliquant des voyages intéressants. "Et les études ?" a-t-il demandé. Je lui ai dit que j'étais intéressé par l'univers, que j'envisageais d'étudier l'astrophysique, c'était un projet pour l'année suivante, ce n'était pas urgent. "Parfait, a dit Boulka, je serais ravi que tu travailles chez nous. Je pense que tu te sentiras bien." C'était chaleureux, j'ai dit que moi aussi, j'étais content. Il a fait signe à la serveuse de nous apporter l'addition. Quand nous nous sommes levés, il a posé sa main sur mon dos et a dit que Ronit m'appellerait pour me préciser les conditions d'embauche. Durant tout l'entretien, il n'avait pas été question d'argent, comme si c'était un sujet incongru. Quand je suis sorti, la ville brillait sous le soleil, j'ai pédalé sur mon vélo, la tête dans les nuages. J'avais un avenir désormais. Avant de rentrer chez moi, j'ai effacé mon sourire. Mon père était toujours assis à la table de la cuisine, devant de la paperasse, nous avons échangé un signe et je ne lui ai rien raconté.

Le lendemain de la fin de mon service militaire, je me suis présenté à mon travail. Ronit, la responsable des ressources humaines, m'a accueilli avec un grand sourire et a réglé avec moi les questions de salaire et de conditions d'embauche. La somme qu'elle me proposait était si élevée que je n'ai pas marchandé et n'ai regretté ma naïveté qu'après coup. Elle m'a fait signer un contrat, divers engagements de confidentialité et m'a montré les locaux : la cantine, en vérité un restaurant tenu par un chef, la salle de yoga, le coin café, viennoiseries et corbeilles de fruits, les salles de jeux, elle m'a expliqué comment on passait d'un étage à l'autre à l'aide des empreintes digitales et de la reconnaissance faciale, m'a emmené sur la terrasse où étaient disposés chaises longues et parasols, et des réfrigérateurs pleins de boissons et de glaces. Nous sommes enfin arrivés à l'étage où j'allais travailler avec les informaticiens et autres spécialistes du piratage. Il y avait de longues tables dans l'espace partagé et des cubes de verre pour ceux qui préféraient s'isoler du bruit ambiant. J'ai reconnu des visages familiers de l'armée, ils étaient un peu plus âgés que moi et portaient tous la barbe. Ronit m'a dit que, selon la mode de

l'étage, je ne devais plus me raser. Je l'ai prise au sérieux, ça m'a contrarié, je lui ai dit à voix basse que je préférais les joues lisses, que c'était plus propre. Les autres ont échangé des œillades. C'était une plaisanterie. J'ai souri. Ils m'ont souhaité la bienvenue et bonne chance, j'ai senti qu'ils me regardaient avec méfiance. C'était peut-être une illusion. Nous sommes allés sur la terrasse, Ronit m'a offert un smoothie. Boulka appréciait la fidélité et la créativité, m'a-t-elle confié, ceux qui remplissaient ces deux critères étaient gagnants. Il avait distribué des actions à quelques recrues qui étaient devenues millionnaires, a-t-elle ajouté en montrant le ciel, comme pour me dire que cette richesse n'avait pas de limite. C'était un poste unique au monde, a-t-elle ajouté, et je dois dire que j'étais conquis.

Avec mon premier salaire, j'ai loué un appartement de deux pièces et demie dans une rue tranquille du centre-ville. Je ne pouvais plus vivre chez mes parents, dans la promiscuité. Je dormais sur une terrasse vitrée, c'était bien pour un enfant, pas pour un jeune homme de vingt-trois ans, libéré de l'armée. Depuis que son affaire avait mal tourné, mon père était à la maison, il fumait, mangeait beaucoup et se détruisait la santé. Des dossiers de plaintes déposées contre lui traînaient dans tous les coins. Ma mère faisait des heures supplémentaires pour ramener de l'argent, elle rentrait tard et allait aussitôt se coucher. Il m'arrivait de cacher ma tête sous l'oreiller pour ne pas entendre leurs disputes. C'était un cauchemar qui ne me convenait plus. Lorsque je leur ai annoncé que je travaillais et que j'allais déménager, ma mère m'a pris à part et m'a demandé si je pouvais les aider un peu, mon père devait rembourser des dettes, payer des avocats, il avait des frais de santé, elle me rembourserait dès que possible. J'ai dit oui sans hésiter, comment refuser alors qu'ils avaient assuré ma subsistance depuis ma naissance. Je leur ai demandé la somme dont ils avaient besoin, ma mère m'a annoncé un chiffre plutôt élevé, presque le tiers de mon salaire, j'étais un peu surpris, mais je n'ai pas discuté. Avant de partir, j'ai vidé la terrasse où j'avais vécu, lavé le carrelage et ouvert grand la baie pour tout aérer. J'ai regardé un instant l'espace vide où j'avais passé tant de mauvais jours et de nuits et je me suis dit que j'étais bien content de m'en aller.

Le transporteur est arrivé en camionnette, mon appartement était à moins d'un kilomètre de distance, le trajet a duré quelques minutes à peine. Je suis parti sans tambours ni trompettes, personne n'a regretté mon départ qui était prévisible depuis longtemps. J'avais cherché un endroit calme et lumineux et j'avais trouvé ce qui me convenait.

Devant ma fenêtre se dressait un grand arbre couvert de fleurs mauves. J'ai acheté un canapé en me disant qu'il me serait agréable de m'y asseoir et de contempler l'arbre sans être dérangé par quiconque. Dans l'autre pièce, j'ai posé mon matelas à même le sol. Mon vieux lit s'était cassé pendant le transport, je l'ai laissé dans la rue. De toute façon, j'avais prévu d'acheter un plus grand lit, mieux adapté à un adulte. Il y avait aussi une chambrette sans fenêtre où j'ai installé mes ordinateurs.

Tout a été rapide, j'ai acheté quelques objets de base et je me suis vite coulé dans une routine de travail. Le matin, je me rendais au bureau à vélo, un trajet d'environ vingt minutes, en route je m'achetais un café et me sentais comme à l'étranger. Je me réveillais tôt, je n'aimais pas traîner au lit, et j'arrivais toujours parmi les premiers. La plupart du temps, j'aimais m'asseoir dans un coin tranquille, côté boxes en verre, et je fermais ma porte pour mieux me concentrer. Parfois les autres m'appelaient et m'invitaient à les rejoindre à la grande table, dans l'espace partagé. Mon travail consistait à identifier les failles dans les systèmes de protection des téléphones et des ordinateurs pour pouvoir les pirater. Je n'ai pas tardé à moissonner des résultats. Quelques jours après mon arrivée dans la boîte, j'ai réussi à pénétrer un système dans lequel ils étaient empêtrés depuis un moment. Ils ont compris que j'étais bon et ont commencé à m'apprécier, cela se voyait à leurs expressions. D'autres étaient jaloux, je le sentais bien quand je les côtoyais. Ronit m'a glissé que Boulka était content. Le midi, je déjeunais à la cantine. La cuisine du chef était très bonne, je veillais à ne pas trop manger. Je finissais mon repas par un expresso serré et retournais travailler jusqu'au moment où mon cerveau m'intimait d'arrêter. Le soir, je rentrais chez moi à vélo en passant par les boulevards, satisfait d'avoir fait du bon travail, de bien gagner ma vie à mon âge et d'être estimé par les autres. Je me suis habitué à ma nouvelle vie, elle était agréable, j'appréciais ma tranquillité d'esprit. Le vendredi soir, j'allais chez mes parents. Mon père essayait de savoir ce que je faisais, je mentais et lui disais que je m'occupais de la protection des ordinateurs. En cinq ans de service militaire, je n'avais révélé aucun secret et j'étais bien déterminé à poursuivre dans cette voie.

Les jours les plus compliqués, c'était quand les opérateurs de communication faisaient la mise à jour de leurs systèmes d'exploitation ou basculaient vers une version supérieure. Les barrières de protection se multipliaient et nous devions nous empresser de nous glisser dans de nouvelles failles. Nos clients dépendaient de nous, et nous, de leur confiance dans nos services. Cela mettait notre savoir-faire au défi et ne tolérait aucun échec. Ces jours-là, Boulka venait nous voir comme un officier vient inspecter ses soldats dans les tranchées. Il ne connaissait pas bien notre travail mais savait nous motiver. Nous passions des nuits blanches devant nos écrans, réunissions nos cerveaux autour des grandes tables jusqu'au moment où une solution émergeait. J'aimais ces jours et ces nuits, je m'y sentais vivant et utile. Au début, on avait toujours l'impression d'une forteresse imprenable sur laquelle on avait déversé de l'huile pour nous empêcher de l'escalader. Alors nous creusions des brèches autour, nous tâtonnions entre les lignes de code, explorions les interfaces pour y déceler des points vulnérables. Nous les trouvions toujours dans les marges, dans un détail que quelqu'un avait oublié de vérifier. J'aimais ces expéditions. J'avais l'impression de marcher le long de falaises escarpées, au-dessus de l'abîme, là où d'autres n'osaient pas s'aventurer. Nous travaillions ensemble et partagions les informations, mais chacun de nous voulait être celui qui trouverait la faille. Souvent c'était moi, tout le monde le savait, y compris Boulka. À la fin de ces journées, je rentrais chez moi épuisé en chantant dans ma tête le chant de la victoire, *we are the champions, my friend, we are the champions*.

Un jeudi soir, veille de week-end, quelques collègues de notre étage m'ont invité à sortir avec eux. Ils avaient l'habitude d'aller boire une bière ensemble. Je n'avais pas trop envie de me joindre au groupe. Les jeunes gens en bande me faisaient peur, on ne savait jamais de quelle sauvagerie ils étaient capables, je les craignais depuis mon enfance. Ils ont envie de communiquer avec toi, me suis-je dit, sors avec eux, libère-toi de tes vieux souvenirs. Ils ne vont pas te taper, ni se moquer de toi. Il y avait un autre problème : je n'aimais pas boire. J'ai fini par commander une bière, comme eux. Nous étions une dizaine, assis sur des tabourets hauts autour d'une table, sur le trottoir. C'était mieux qu'être coincé à l'intérieur. Le matin, je ne m'étais pas rasé, ils avaient tous une barbe et je n'avais pas envie de ressembler à une paire de fesses. J'ai bu ma bière tranquillement sans me mêler à la conversation. Ils parlaient d'actions boursières, de voitures, de virées dans la nature à vélo ou en Jeep, l'un d'eux avait fait de la plongée dans une île lointaine et on l'écoutait raconter. Après leur service, ils avaient signé un contrat avec l'armée, tous étaient salariés comme moi, aucun de nous n'était combattant, mais ils essayaient de le dissimuler sous leurs barbes, leur passe-temps et les voitures.

Quand ils ont commencé à parler des femmes, je me suis ratatiné, j'ai senti mon pouls s'affoler, c'était mon point faible et je craignais qu'ils le découvrent. Ils avaient tous des copines et continuaient d'en chercher d'autres. Soudain, à l'autre bout de la table, quelqu'un a parlé d'Iris, l'interprète, j'ai tendu l'oreille, il a dit qu'elle était froide, son voisin a dit qu'on pouvait réchauffer les froides, qu'il savait y faire. J'étais dégoûté. L'un d'eux, originaire de Jérusalem, a dit qu'ils étaient allés au même lycée, sa mère était diplomate, ses parents avaient vécu à l'étranger, d'où sa connaissance des langues. C'était la

plus belle la fille du lycée, et la plus intelligente. Mais elle en était consciente, ce qui la rendait trop précieuse et intouchable.

Entre-temps, on nous a servi de la charcuterie et des tapas, la tablée était de bonne humeur à la perspective du week-end. Nous avions tous un bon salaire, les soucis du monde ne nous concernaient pas. Nous avons parlé de Boulka, essayé de deviner combien de millions il valait. Chacun admirait son intelligence et sa virilité, mais leur voix trahissait aussi une certaine jalousie. Ils pensaient qu'il ne leur donnait pas assez de liberté, ils voulaient être comme lui, des rois, et ne pas se contenter de miettes. Nous ne disions pas un mot de ce que nous faisions, l'armée nous avait dressés à garder le secret comme on dresse des chiens à ne pas mordre. Après tout, la soirée se passait bien. Les tables voisines étaient occupées, tout le monde riait et la musique nous assourdissait.

C'est alors qu'un des anciens (de trois ou quatre ans mon aîné) a fait remarquer que j'étais bien silencieux, que je n'avais pas dit un mot de la soirée. Il avait pas mal bu, son visage était rouge, son front en sueur et ses yeux, enivrés et méchants. Tous les regards ont convergé vers moi. Je leur ai adressé le sourire timide que je déteste, ne vous fâchez pas, ne me vexez pas s'il vous plaît, je suis gentil, voyez comment je bouge la queue pour vous montrer que je suis inoffensif. Souvenir d'enfance. Il a continué à me fixer en attendant que je lui réponde. "Tout va bien", lui ai-je répondu avec une timidité maladive. Ce n'était pas assez, il m'a demandé où j'habitais. "Pas loin d'ici, près de la place", ai-je répondu. Il m'a demandé avec qui j'habitais. J'ai menti, je lui ai dit, avec une fille. Il m'a demandé son nom, c'était comme un interrogatoire. Je me suis empêtré, j'ai dit qu'elle s'appelait Ady, que c'était ma coloc et j'ai senti que je me noyais dans un tourbillon. Il m'a demandé si elle m'intéressait. J'ai rougi, tout le monde a ri et chacun y est allé de son conseil pour m'aider à trouver le chemin de son lit. Quand ils riaient, leurs dents se découvraient comme celles de gros rats, leurs moustaches étaient mouillées de bière. Ils voulaient à la fois m'aider et m'humilier. J'avais l'impression d'être repoussé dans un coin, éclairé par une torche. J'ai fait semblant d'être passionné par leurs avis, j'ai beaucoup hoché la tête, mais je n'écoutais rien. Assis sur mes pattes, j'ai attendu que le projecteur qui m'éclairait finisse par s'éteindre pour que je puisse retourner à l'obscurité.

“Jeune homme, tu peux m’aider ?” m’a appelé une voix au moment où je partais au travail et détachais mon vélo enchaîné à un poteau. C’était le voisin du premier étage, un vieil homme trapu avec une pioche à la main, comme un pionnier d’autrefois. J’habitais dans l’immeuble depuis quelques mois et nous n’avions pas encore eu l’occasion de nous parler. “Bien sûr”, j’ai dit. J’aime bien aider les personnes âgées. Il m’a montré un trou qu’il venait de creuser dans le jardin de l’immeuble et à côté, un sac de terre. “Et de un, et de deux”, a-t-il dit, nous avons soulevé le sac ensemble et versé la terre dans le trou. Puis il a creusé un petit fossé, y a déposé un bel arbrisseau, a tassé la terre autour avec ses mains et je l’ai aidé. Le contact de la terre meuble était agréable. Il a arrosé sa plantation avec un tuyau et m’a expliqué que c’était une variété d’arbre qui n’avait pas besoin de beaucoup de soleil parce que le jardin était à l’ombre pendant une bonne partie de la journée. “Tu aimes les arbres ?” m’a-t-il demandé. J’ai dit oui, et c’était vrai, je les remarque dans la rue, parfois je caresse leur tronc, je cueille quelques feuilles et les écrase entre mes doigts, j’aime sentir leurs fleurs quand il y en a. “C’est formidable, m’a-t-il dit, tu vas pouvoir m’aider.” D’habitude, de telles choses ne se disent pas, les gens sont surpris, mais avec lui j’avais réussi l’examen de passage grâce à mes réponses. Il m’a parlé de ses combats en faveur des arbres : partout, on voulait les arracher pour construire des immeubles, et il essayait de les sauver. Il écrivait à la mairie, contactait les journalistes, déposait des lettres de protestation contre des projets urbains, il avait même intenté un procès qu’il avait gagné. Il a tiré un papier de sa poche et me l’a tendu, puis il s’est arrêté, a frotté ses mains pleines de terre contre son pantalon et s’est excusé :

— Tu vas être en retard à ton travail à cause de moi.

— Non, ça va, j'arrive toujours le premier, j'ai dit.

— Dans quoi tu travailles ? m'a-t-il demandé.

— Dans l'informatique.

— Ah, j'ai justement besoin de quelqu'un comme toi, s'est-il exclamé.

Il m'a raconté que son ordinateur était en panne, qu'il était obligé d'envoyer son courrier par la poste et que si, à l'occasion, je pouvais y jeter un coup d'œil, il m'en serait reconnaissant. "Bien sûr", lui ai-je répondu. L'homme m'avait plu et j'étais content d'avoir enfin rencontré un voisin.

— Noah, s'est-il présenté en me serrant la main.

— Moi, c'est Ziv, lui ai-je répondu.

Ses mains étaient calleuses comme celles d'un paysan, aucun jeune n'avait une poignée de main comme la sienne.

— Nous allons faire de belles choses ensemble, a-t-il dit.

— Bien sûr, ai-je acquiescé.

Nous avons ri, j'ai senti que nous nous comprenions et j'étais fier de pouvoir l'aider à sauver les arbres.

Après plusieurs semaines d'absence, Shiri est venue chez mes parents le vendredi soir. En apparence, tout paraissait normal, ses vêtements étaient propres, ses cheveux coiffés mais son teint était maladif, elle avait l'air d'une photo brouillée, nous l'avons tous remarqué. Ma mère la suppliait sans cesse de manger, Shiri, agacée, a fini par lui demander d'arrêter. Mon père se taisait de crainte qu'elle se lève et s'en aille comme elle le faisait souvent. Tous deux, le père et la fille, paraissaient soucieux.

Nous avions été élevés dans l'idée que notre père était intelligent, qu'il savait plein de choses et que nous pouvions compter sur lui. Ma mère lui faisait confiance, elle espérait qu'un jour nous serions riches, en attendant, elle travaillait comme infirmière aux urgences pédiatriques. Elle faisait souvent des gardes de nuit pour arrondir les fins de mois et rentrait fatiguée. Mais ils s'entendaient bien, nous étions une famille joyeuse, nous fêtions les anniversaires, partions en excursion, ma mère aimait écouter la radio à plein volume et chanter en faisant le ménage. Quand nous étions petits, mon père avait un restaurant qui avait fini par fermer, puis il avait importé de l'appareillage électrique, et enfin s'était occupé d'une agence immobilière. À chaque nouveau travail, nous espérions la réussite qui nous ferait quitter notre appartement exigu et délabré pour un beau logement avec terrasse et vue imprenable au dernier étage. Mais notre espoir était toujours déçu, même si nous avions un foyer, de la nourriture, et l'amour d'une famille unie. Jusqu'au jour où il y a eu cette histoire avec Shiri. Nous n'en parlions jamais, mais nous nous étions tous effondrés.

Au début, elle semblait s'en sortir. Nous avons repris notre routine. J'étais au lycée, Shiri à l'école primaire, mon père à ses affaires et ma

mère aux urgences pédiatriques, chacun à sa place. Mais quand nous étions ensemble, nous avions peur de parler, tout était inflammable et lourd d'accusations. Alors nous nous taisions, sauf quand mon père ou ma mère me grondait soudain pour une vétille, un vêtement qui traînait, la vaisselle que je n'avais pas faite, ou pour rien, je me disais que c'était leur manière d'exprimer leur colère et que je le méritais. En revanche, ils prenaient des gants pour s'adresser à Shiri, la gâtaient, mais elle avait changé. Vers l'âge de treize ans, elle a commencé à disparaître. Pendant des nuits entières, nous la cherchions, ils me demandaient de les aider, je la cherchais dans les rues obscures, j'éclairais les recoins avec une torche, elle finissait par répondre au téléphone le matin, disait qu'elle s'était endormie chez une copine et que la prochaine fois, elle nous préviendrait. Un ou deux ans plus tard, je ne me souviens plus très bien, elle a commencé à sortir avec des garçons plus grands qu'elle, toutes sortes de types ont commencé à passer à la maison. Elle fumait des joints avec eux derrière la porte fermée de sa chambre, on sentait l'odeur partout. Mon père en devenait fou mais ne disait rien. Ma mère a fini par exploser. Elles se disputaient à grands cris, on fermait portes et fenêtres pour que les voisins n'entendent pas, et le tout se terminait par le départ de Shiri qui claquait la porte. Mon père lui courait après, la suppliait de ne pas partir mais ça ne servait à rien. Après le claquement de la porte, il y avait un silence effrayant dans l'appartement. Les parents ne m'adressaient plus la parole, comme si tout était ma faute.

À présent, elle avait dix-neuf ans et ce vendredi soir, lorsqu'elle est arrivée, nous avons remarqué sa pâleur et ses yeux éteints. Mon père a voulu lui prendre la main, elle l'a retirée et lui a dit, "Ne me touche pas." Ma mère m'a demandé de l'aider à changer les assiettes avant le dessert. Dans la cuisine elle a chuchoté d'un air sévère qu'il fallait que j'intervienne parce qu'elle craignait pour la vie de Shiri. Nous sommes revenus à table pour manger le gâteau et la salade de fruits, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai demandé à Shiri où elle habitait, elle a dit qu'elle dormait chez une amie et m'a lancé un regard fatigué, comme si elle était au fond d'un puits. Mon père s'est mis à tousser, il est allé dans la salle de bains pour prendre son inhalateur. Il fumait beaucoup, avait du diabète et paraissait déjà vieux alors qu'il n'avait même pas soixante ans. Quand Shiri était petite et qu'elle se réveillait la nuit pendant que ma mère était au travail, c'est moi qui me levais

pour la rassurer, puis mon père venait en pyjama, lui donnait un biberon et nous chantait des berceuses jusqu'à ce qu'elle se rendorme. Quand il rentrait dans la chambre, son ombre était immense, il avait une voix agréable et je ne le craignais pas à l'époque. Shiri était très belle, tout le monde l'admirait, on me remarquait moins mais je sentais que mon père nous aimait tous les deux.

Autour du gâteau, j'ai essayé de ranimer un air d'antan, j'ai commencé à chanter une chanson que nous connaissions depuis la maternelle. Ma mère s'est jointe à moi dans un murmure, puis elle s'est arrêtée, mon père avait une quinte de toux. Shiri nous avait regardés sans même remuer les lèvres. Elle va mal, me suis-je dit, le cœur lourd. À la fin de la chanson, elle s'est levée, a pris son sac d'une main amaigrie et a demandé à ma mère si elle pouvait avoir un peu d'argent. "Je vais voir ce que j'ai", a dit ma mère, elle a fouillé dans son porte-monnaie et en a tiré quelques billets. Shiri a lancé un coup d'œil déçu, puis se tournant vers moi, elle m'a demandé d'une voix glaciale : "Tu m'en donnes un peu ?" J'ai aussitôt sorti mon portefeuille et lui ai donné tout ce que j'avais. Elle m'a remercié et elle est partie. "Suis-la, a dit ma mère. Je ne peux pas la laisser partir dans cet état."

Je l'ai rattrapée dans l'escalier, j'ai essayé de lui parler, j'ai posé ma main sur son épaule, elle a bondi comme si je l'avais électrocutée. "Ne me touche pas", a-t-elle soufflé et elle s'est échappée vers la rue. Je l'ai suivie, on voyait les gens tranquillement attablés chez eux.

— Et si on se parlait un peu, ils sont inquiets à ton sujet, ai-je dit à Shiri.

— Il est trop tard, a-t-elle dit tout en courant et en répétant la phrase.

— Il n'est pas trop tard, ai-je crié en la poursuivant.

Ses pas martelaient le trottoir et résonnaient dans la rue déserte. Une femme est sortie sur son balcon, voir ce qui se passait. J'ai renoncé à la poursuivre et suis retourné à la maison.

Ils semblaient endeuillés : assis à table au milieu des restes du repas, mon père se tenait la tête entre les mains ; ma mère faisait les cent pas dans la cuisine. J'ai voulu manger un peu de gâteau et de salade de fruits, essayer de sauver la soirée, mais ma mère s'est dressée au-dessus de moi et m'a dit sur un ton agressif que je devais les aider, que je n'étais plus un enfant et que toutes mes affaires

secrètes ne valaient rien si j'étais incapable de protéger ma sœur. L'accusation se balançait au-dessus de ma tête, comme un poids prêt à s'abattre sur moi et à m'écraser le cerveau. Bien sûr que si, j'étais encore un enfant, avais-je envie de leur dire, je ne pouvais plus porter cette chose sur mon dos, j'avais ma propre vie, c'étaient eux les parents, c'était à eux de se faire du souci et non à moi, sans compter que je leur versais de l'argent tous les mois. Pensées honteuses que je ne pouvais pas dire tout haut, dont je ne pourrais jamais me défaire, même si je m'enfuyais à l'autre bout de monde. "Je veux te demander quelque chose", a dit ma mère sur un ton plus calme, en me servant une part de gâteau. "Il y a en ce moment dans notre service une petite prématurée, née trois mois trop tôt, et fille d'un officier de police. Il passe beaucoup de temps à ses côtés, c'est un type bien. Il y a quelques jours, il m'a demandé pourquoi j'avais l'air soucieuse. Je lui ai dit que je cherchais ma fille, que j'étais inquiète et je me suis mise à pleurer. Il m'a demandé s'il pouvait m'aider. Je lui ai raconté ce qu'il lui était arrivé et qu'elle se droguait. Il m'a demandé si nous avions essayé de la sevrer, je lui ai répondu que nous avions tout essayé mais qu'on ne pouvait pas forcer une fille de son âge. Il m'a demandé si je savais qui lui fournissait la drogue parce que si je connaissais le nom, la police pourrait l'arrêter. J'ai aussitôt pensé que tu pourrais nous aider. Trouve son nom, Ziv, voilà ce que je te demande." J'ai pensé que ça ne servirait à rien, que Shiri trouverait quelqu'un d'autre. Mais mon père et ma mère paraissaient à bout, ma famille était brisée. "D'accord, j'ai dit, j'essaierai." Mon père a levé vers moi des yeux rougis et m'a remercié du bout des lèvres.

Ronit m'a demandé si j'avais envie d'aller en Afrique. Elle m'a expliqué qu'un client avait des pannes impossibles à réparer de loin. "C'est un voyage de courte durée, m'a-t-elle dit. Il y aura aussi le technicien d'entretien, Nissim, un homme de la sécurité et Iris qui fera la traduction en français. Mais tu n'es pas obligé, a-t-elle ajouté, c'est seulement si tu en as envie." J'ai réfléchi quelques secondes et lui ai répondu que je voulais bien. Je voulais partir avec Iris, faire du tourisme, et je pensais aussi à la promesse que j'avais faite à ma mère. Peut-être que là-bas, loin des opérations de sécurité de la boîte, je pourrais faire quelque chose.

Nous avons pris un vol via l'Europe. Nissim m'a montré des photos du bébé qu'il venait d'avoir. Il m'a raconté qu'il était arrivé dans la start-up après de nombreuses années dans l'armée, il se rappelait avoir réparé mon ordinateur quand j'étais encore jeune soldat. Je ne m'en souvenais pas. Iris et l'agent de sécurité étaient assis de l'autre côté de l'allée. Je me forçais à ne pas regarder de leur côté et me tenais droit, impassible, pour paraître viril à ses yeux. De temps en temps, je lisais quelques lignes sur le pays où nous nous rendions, puis j'ai regardé un film. Pendant l'escale, nous avons fait le tour des boutiques de l'aéroport. Iris a acheté des revues en anglais et en français, une petite tablette de chocolat, elle a regardé les vêtements mais ils étaient trop chers, a-t-elle dit. J'ai eu envie faire une folie, lui acheter une jupe ou un parfum, mais je craignais sa réaction et puis Nissim et l'agent de sécurité nous suivaient partout. Le vol pour l'Afrique a décollé dans la nuit, tout le monde dormait, sauf moi. La proximité d'Iris et le souci de Shiri me préoccupaient, j'ai somnolé à peine une petite heure. Nissim avait posé sa tête sur mon épaule, il ronflait un peu.

Lorsque nous avons atterri en Afrique, un soleil éblouissant nous a

accueillis dès la sortie de l'avion et, le temps de nous engouffrer dans le terminal, ma chemise était trempée. Quelques hommes en costume-cravate nous ont évité le contrôle des passeports et nous ont conduits vers une voiture noire. Iris s'est assise à l'avant, elle parlait français avec nos hôtes, je ne comprenais presque rien, mais la langue était agréable à entendre. L'agent de sécurité, Nissim, et moi nous sommes serrés sur la banquette arrière. Devant nous, une moto nous a frayé un chemin parmi les piétons et les vieux minibus, un gyrophare bleu tournoyait sur le toit de la voiture. J'ai collé ma tête contre la vitre pour essayer de comprendre ce qui se passait dehors. L'agent de sécurité nous a recommandé de ne pas nous promener seuls, la ville n'était pas sûre pour les étrangers, les enlèvements, fréquents. On nous a amenés dans le grand hôtel de la ville où des chambres nous avaient été réservées. J'ai aussitôt pris une douche, le débit de l'eau était faible, puis j'ai contemplé la ville par la fenêtre. Elle s'étendait loin jusqu'à l'horizon, faite de cabanons et de toits en tôle, les quelques immeubles hauts occupaient le centre-ville, autour de l'hôtel. Un grand fleuve verdâtre traversait la ville et se déversait dans la mer. J'ai vu sur la carte qu'il pénétrait jusqu'à mille kilomètres à l'intérieur des terres. J'ai enfilé un polo à manches courtes, un pantalon léger et j'ai pris l'ascenseur pour descendre à la salle du petit-déjeuner. Iris et Nissim étaient déjà assis dans le jardin tropical de l'hôtel. Elle était resplendissante, Nissim la faisait rire en lui racontant une blague. J'ai rempli mon assiette d'ananas et de papaye, un jus sucré agréable a coulé dans ma bouche. Il faisait bon sous les arbres et j'étais content d'avoir accepté cette mission. "Faut qu'on aille bosser", a dit Nissim, nos accompagnateurs nous attendaient en nous regardant à la dérobée.

La voiture noire garée devant l'hôtel nous a conduits jusqu'au quartier général de la Sécurité nationale. Le policier à moto qui nous précédait agitait sa matraque pour faire dégager les charrettes et les femmes qui marchaient avec de grands paniers sur la tête. Nous sommes arrivés devant un bâtiment à l'embouchure du fleuve. Il était gardé par quelques tanks auprès desquels se tenaient de jeunes soldats en armes, coiffés de képis rouges. Les quatre coins de l'édifice étaient fortifiés par quatre tours, comme au jeu d'échecs. On y pénétrait par d'imposantes portes en bois. Ils les ont ouvertes et nous ont conduits à des bureaux qui se trouvaient au dernier étage. À travers un hublot,

j'ai aperçu l'embouchure du fleuve et dans le lointain, la bande verte que dessinait le début de la jungle.

L'air conditionné ne marchait pas, Nissim m'a dit à voix basse : "L'équipement ne pourra pas fonctionner dans de telles conditions, il fait terriblement chaud et humide, pas étonnant qu'il y ait sans cesse des pannes." Il a demandé en anglais à nos accompagnateurs si les climatiseurs fonctionnaient. Iris l'a traduit en français, ils se sont regardés entre eux, mais n'ont pas répondu. Sur les écrans s'affichaient des messages d'erreur dont personne ne se souciait. Nous avons examiné chaque poste un par un, certains câbles étaient usés, le disque dur de l'un d'eux avait brûlé, Nissim l'a remplacé, d'autres avaient des pannes mineures de logiciels que j'ai vite réparées. Pendant ce temps, légère et curieuse, Iris bavardait avec ses nouveaux admirateurs tout en sirotant des rafraîchissements. Il y a dans le monde, me suis-je dit, des créatures comme elle, et d'autres, comme moi, c'est ainsi. Après avoir travaillé quelques heures d'affilée avec Nissim, nous avons réussi à remettre le système en marche. Un de nos accompagnateurs m'a donné une liste de numéros de téléphone qu'ils voulaient pirater, je les ai piégés un par un. Les images, les voix et tout le contenu des appareils se sont répandus comme d'un tuyau que l'on aurait débouché. J'ai vérifié que tout fonctionnait et que nous pouvions nous introduire partout. Les clients étaient satisfaits, ils nous ont remerciés, comme si nous avions réparé leur jouet préféré.

Nissim s'est épongé le front avec un mouchoir en papier, a jeté un coup d'œil par le hublot et a demandé ce qu'était le beau bâtiment blanc, en face. Iris a traduit, on lui a répondu que c'était la forteresse où les esclaves étaient enchaînés autrefois avant d'être acheminés par bateau vers l'Occident. Désormais, c'était un site national que nous pouvions visiter si nous le souhaitions. Pendant ce temps, les écrans se sont animés, on voyait des photos de villes, de forêts, on entendait des voix d'hommes et de femmes, claires ou voilées, calmes ou en colère. Contrairement aux instructions, Nissim leur a demandé qui étaient ces gens, Iris a spontanément traduit la question, mais j'ai aussitôt vu qu'elle le regrettait. Les types des renseignements ont échangé des regards gênés, mais l'air responsable et autoritaire de Nissim les a poussés à lui répondre. Le plus gradé d'entre eux a dit en français et je l'ai compris avant qu'Iris ne le traduise : "Ce sont des terroristes, des pédophiles et des communistes." Nissim a hoché la tête et n'a plus

posé de questions. Soudain, tous ceux qui étaient en civil se sont redressés devant le général de la Sécurité nationale en personne, suivi d'un cortège d'assistants. C'était un homme de stature imposante, qui portait de fines lunettes cerclées d'or. Il nous a tendu la main, à Nissim et moi, et a adressé quelques mots polis à Iris. Sa main énorme était délicate, il a lancé un regard satisfait aux divers postes en pleine activité. J'étais debout à ses côtés comme au pied d'une tour. "Vous êtes des gens formidables", a traduit Iris de sa voix claire. Il a posé sa grosse patte sur mon épaule : "Je vous prie de transmettre toute ma sympathie à M. Boulka. Il nous aide beaucoup. C'est un homme que j'aime."

Nous avons fini notre travail, Nissim a ramassé ses outils et, comme promis, ils nous ont conduits à la forteresse blanche au bord de la mer. Un de nos accompagnateurs s'est improvisé guide touristique : le bâtiment avait été construit au XVIe siècle par les Portugais qui s'en servaient pour acheminer l'or qu'ils pillaient sur le continent africain. Cent cinquante ans plus tard, les Français conquirent la place et l'utilisèrent pour le commerce des esclaves. Il nous a montré les étages supérieurs où habitaient les marchands européens dans de luxueux appartements. Puis, nous sommes descendus dans les souterrains obscurs où étaient enchaînés les hommes et les femmes enlevés dans des villages du fin fond du pays pour être acheminés vers l'Amérique sur les navires d'esclaves. L'atmosphère y était étouffante, Iris a dit discrètement qu'elle avait du mal à respirer, on l'a aussitôt remontée à l'air libre. "C'est comme la Shoah", a dit Nissim, choqué. Et l'agent de sécurité qui se taisait pendant tout ce temps, a soudain lâché : "C'est incomparable." J'y ai réfléchi un instant et j'ai décidé de ne pas m'en mêler. Nos accompagnateurs étaient des gens forts et grands, je me suis demandé pourquoi ils ne s'étaient pas révoltés contre les Blancs qui les traitaient ainsi. Peut-être parce qu'ils n'avaient pas de fusils, me suis-je dit, mais je n'en étais pas convaincu. Je voulais leur poser la question mais, craignant de les vexer, je me suis tu.

On nous a ramenés à notre hôtel. Notre vol de retour partait à la nuit, il nous restait un peu de temps. L'après-midi, nous nous sommes reposés sur des chaises longues autour de la piscine entourée de palmiers, de cocotiers et de fleurs tropicales géantes. Nissim nous a entraînés à boire avec lui des cocktails exotiques aux frais de la boîte,

nous étions tous de bonne humeur. Seul notre agent de sécurité gardait ses distances, à l'ombre d'un arbre. Nissim lui a proposé de se mettre en maillot de bain, personne n'allait nous faire de mal, mais il a refusé. J'ai piqué une tête dans la piscine et nagé le crawl pour impressionner Iris qui avait enlevé sa robe courte et s'était mise au bord de la piscine en maillot de bain. Elle a plongé, a fait plusieurs allers-retours, sans effort, avec élégance. Je me suis approché d'elle, l'eau m'arrivait jusqu'au cou, j'ai essayé de lui dire quelque chose, mais ma tête était vide. "Tout va bien ?" m'a-t-elle demandé, j'étais gêné, j'ai replongé dans l'eau et ai enchaîné deux allers-retours, je m'apprêtais à continuer comme un jouet mécanique quand je l'ai entendue parler. J'ai sorti la tête de l'eau, elle a montré du doigt un oiseau bleu et rouge qui chantait sur une branche :

— C'est si beau, a-t-elle dit, je resterais bien encore quelques jours.

— Moi aussi, j'ai dit, soucieux de lui plaire.

Elle m'a regardé, soudain curieuse, et m'a demandé où j'avais grandi. "En ville, j'ai dit, toute la vie en ville", elle a souri, je lui ai proposé de lui montrer à notre retour quelques endroits que seuls les enfants connaissent. "Avec plaisir", m'a-t-elle répondu. J'étais au septième ciel.

Je suis sorti de l'eau et je me suis assis sur une chaise longue à côté de Nissim. "Vous vous entendez bien tous les deux, m'a-t-il dit. Mais elle n'est pas pour toi, je te le dis pour t'éviter du chagrin." Je n'ai pas bien compris, je le prenais pour un bon collègue et le découvrais soudain inamical. Il avait peut-être bu trop de cocktails. Mon humeur sombre et asociale est revenue, il l'a senti : "Pardon, a-t-il dit, ce n'est pas ce que je voulais dire. Peut-être que tu lui plairas, on ne sait jamais, ce sont des choses qui arrivent dans la vie. En fait, je suis en colère pour une autre raison et je me suis défoulé sur toi." Je lui ai demandé la raison de sa colère : "Nous ne sommes pas du bon côté", a-t-il dit un peu trop fort. C'était imprudent, nous n'étions pas au bon endroit pour avoir cette conversation. Les bras d'Iris glissaient dans l'eau dans un crawl élégant. "Dans ce pays, être homosexuel est illégal, a dit Nissim. Les gens comme moi, on les met en prison." J'ai compris sa colère, mais je ne savais pas quoi lui répondre, j'étais gêné. Je n'avais pas de problème avec eux, ils ne s'étaient jamais intéressés à moi, ni moi à eux. De plus, nous n'avions pas pour mission de connaître l'opinion de nos clients, ni de changer le monde. Aurait-il

parlé ainsi devant Boulka ? pourquoi une telle agressivité ? J'ai sauté dans la piscine et refait quelques longueurs, le corps tendu, en colère. J'ai croisé Iris sous l'eau, elle m'a dépassé avec l'aisance d'un dauphin. J'ai nagé le crawl à en avoir des crampes aux épaules.

Quand je suis ressorti, elle n'était plus là, Nissim m'a dit qu'elle était allée se reposer dans sa chambre. "Désolé, a-t-il ajouté, je t'ai envahi avec mes soucis, mais je ne suis pas plus courageux que toi. Je ne suis même pas moins obéissant que quiconque. Mais je t'en prie, m'a-t-il soudain chuchoté à l'oreille, ne raconte cela à personne. J'ai une famille à nourrir et je ne veux pas avoir d'histoires." Je l'ai rassuré, je n'avais aucune intention de le dénoncer. J'ai pensé au général de la Sécurité nationale qui m'avait gentiment tendu la main, il ressemblait à un bon géant, il n'y avait pas lieu de s'en méfier. Notre agent de sécurité s'est approché de nous pour nous dire qu'on fermait la piscine. Je suis allé prendre une douche, je me suis brossé les dents, j'ai changé de vêtements et essayé de me plaire dans le miroir.

Nous nous sommes retrouvés dans le luxueux restaurant de l'hôtel. Nous étions bronzés, Iris avait relevé ses cheveux, mis des boucles d'oreilles et regardait l'agent de sécurité en souriant. Il avait un anneau de mariage en or, je me suis dit que je n'avais rien à craindre. Des serveurs africains glissaient entre les tables en silence. J'ai réfléchi à un endroit où emmener Iris une fois de retour et je me suis efforcé de ne pas avoir l'air misérable à ses côtés. On nous a servi du poisson et des fruits de mer, Nissim nous a raconté ses nombreuses missions autour du monde. "Parfois, j'oublie où j'étais la semaine d'avant, les réparations se suivent et le tout devient une pâte à tartiner dans le cerveau. Mais je crois que je me souviendrai de ce voyage. À cause de la forteresse et de vous. Vous êtes spéciaux, Boulka a su vous choisir. Vous êtes intelligents et loyaux, vous ne faites pas d'histoires. C'est bien."

Après le dîner, nous sommes remontés dans nos chambres, nous avions encore quelques heures avant le décollage et il me restait du travail. J'ai fermé la porte à clé et j'ai posé l'ordinateur sur le lit. C'était sans doute l'appareil le plus protégé au monde : l'identification, la protection des dossiers, les codes de sécurité, le tout fourni par la boîte, et j'y avais ajouté quelques codes supplémentaires de mon cru. Personne d'autre que moi ne pouvait s'en servir, des voleurs n'auraient rien pu en faire, impossible de le pénétrer de près ou de loin. Pour une

fois, le cordonnier était bien chaussé. L'ordinateur a reconnu mon visage et mes empreintes digitales. J'ai tapé les mots de passe, des dizaines de signes que je connaissais par cœur et changeais tous les quelques jours. Le système s'est mis en marche. J'avais dans ma valise une clé USB d'une grande capacité de stockage. Je l'ai branchée sur l'ordinateur et j'y ai copié tous mes dossiers. C'était un moyen dépassé mais efficace. Si j'avais été au bureau, on m'aurait surpris, j'aurais aussitôt reçu un avertissement mais ici il y avait une brèche et j'en ai profité. Elle est un peu à moi, me suis-je dit, j'ai passé des années de ma vie à développer cette technologie. Mon intelligence se trouve là-dedans. Et je suis un homme honnête, je n'en ferai pas un mauvais usage, je veux sauver ma sœur après quoi, je supprimerai la copie. C'est ce que je me suis promis pendant que les dossiers se déversaient dans la petite clé de la taille d'un ongle.

De retour chez moi, avant même de défaire ma valise, je me suis enfermé dans mon bureau. J'étais pressé de me mettre à ce que j'avais en tête. J'ai rentré la petite clé dans l'ordinateur et j'ai recopié les dossiers système. C'est un engin puissant, l'opération a été rapide. J'ai caché les dossiers et les ai protégés avec un mot de passe pour que personne ne puisse y accéder. Aussitôt, je me suis branché sur l'ordinateur de Shiri. Une fois à l'intérieur, je l'ai localisée. Le logiciel était d'une grande précision, il a trouvé l'adresse dans une rue qui descendait vers la mer. J'ai entendu ses pas, une porte a grincé en s'ouvrant et en se refermant, puis le silence, l'aboiement lointain d'un chien dans un appartement voisin, le klaxon d'une voiture. La caméra de l'ordinateur montrait le plafond. J'ai entendu du bruit dans la chambre, des objets déplacés, puis Shiri s'est installée devant son écran et elle a surgi devant moi. J'ai été saisi, ses yeux plantés droit dans les miens, comme si elle me voyait l'observer. J'avais envie de vomir. Je faisais intrusion dans la vie de ma sœur, ce n'était pas comme dans celle d'un étranger en Afrique, mais je n'avais pas le choix. Son visage était très pâle, si je n'intervenais pas, elle mourrait et ce serait ma faute. "Tu viens quand ?" a-t-elle écrit à quelqu'un et quelques secondes plus tard, la personne lui a laissé un message vocal : "Je suis retardé, occupé, trop de boulot ce soir", elle lui a écrit : "S'il te plaît, viens, je suis à bout, je me sens mal", et elle a ajouté un émoji de mains qui supplient.

J'ai lu ce qu'elle lui avait écrit et entendu les messages qu'il avait laissés. Il avait une voix de gentil garçon. Désormais, je connaissais son numéro, une petite recherche m'a suffi pour trouver son nom. Le cœur battant, je suis parti à la chasse. J'ai laissé l'ordinateur allumé et je suis allé à la cuisine me préparer une tasse de thé. Il m'est venu une

autre idée. J'ai hésité un instant mais si je voulais aller au bout de ma mission, je n'avais pas le choix. Depuis un deuxième ordinateur, j'ai pénétré une autre adresse. J'étais désormais en contrôle des deux comptes. Je suis resté longtemps avec eux. Sur son téléphone, je voyais défiler des images de la ville, il circulait sur un vélo électrique, entrait dans des appartements, rencontrait des gens dans des parkings, à des coins de rue sombres et distribuait sa marchandise. "Tiens", lui a dit quelqu'un, et j'ai entendu mon homme compter les billets : "Cent, deux cents, trois cents." "J'espère que c'est de la bonne", a dit quelqu'un. "T'en fais pas, ça va te plaire", a dit l'homme. Et ainsi, il a fait le tour de sa clientèle.

Pendant ce temps, chez Shiri, c'était le silence, j'espérais qu'elle allait bien, elle n'a pas utilisé son mobile, ne s'est pas préparé un café, n'a pas écouté de musique, elle n'avait rien d'autre à faire au monde qu'attendre cet homme et ce qu'il lui apporterait. La nuit est tombée, mes yeux se fermaient. Pour me tenir éveillé, j'ai bu du café et grignoté des friandises qui me restaient du voyage. Quand il a eu fini sa tournée, une fois que les rues se sont vidées, l'homme a débarqué chez Shiri. J'ai entendu la porte s'ouvrir, apparemment il avait la clé, peut-être même était-ce son appartement. J'ai entendu ses pas s'approcher. "Shiri", a-t-il dit pour la réveiller. "Tu m'en as apporté ?" a-t-elle murmuré. Il y a eu un bruit de plastique froissé, elle s'est levée pour préparer des choses. "C'est le zoo dans la ville, les gens ont tous envie de se shooter, je n'ai pas eu le temps de souffler", a-t-il dit. Et de fait, il continuait de recevoir des messages de partout en pleine nuit, chacun voulait lui acheter de la came. J'ai aperçu Shiri sur son mobile à lui, elle a pris une chaise et s'est assise devant une table basse, puis elle a disparu de l'écran qui a changé d'angle.

"Quoi de neuf chez toi ?" a-t-il demandé en consultant ses messages, je reconnaissais son jeune visage que j'avais trouvé dans la galerie photo de son portable, il avait encore des traces d'acné juvénile. "Tu vas t'assommer avec tout ça, c'est trop d'un coup", lui a-t-il dit, il semblait se soucier d'elle. "Je vais m'en faire un peu aussi, a-t-il ajouté. Journée de fou, j'avais peur de tomber sur un faux client." Après un long silence, puis des bruits d'aspiration et de toux, il a raconté qu'il avait rencontré un producteur musical qui l'avait refusé autrefois, qu'il avait essayé de lui parler, mais que le type ne se souvenait pas de lui. Il s'est plaint de n'avoir pas touché sa guitare

depuis des lustres, il paraissait mécontent et en colère, Shiri lui a demandé de chanter, il a chanté en anglais une chanson triste sur un chevalier mort, elle lui a dit d'une voix endormie que c'était très beau, et c'était vrai, je le pensais aussi. Puis il s'est approché d'elle, "Doucement", lui a-t-elle soufflé. Je me suis déconnecté aussitôt, avant d'en entendre plus. J'avais obtenu les informations dont j'avais besoin.

Malgré la fatigue, j'avais du mal à m'endormir. Dès les premières lueurs, assis devant la fenêtre, j'ai attendu le réveil des oiseaux. J'ai écrit à ma mère que j'avais ce qu'elle voulait. Elle m'a proposé de la retrouver une heure plus tard, au café à côté de l'hôpital. Je suis resté longtemps sous la douche chaude, puis je me suis rasé – la barbe naissante ne m'allait pas – je me suis habillé et j'ai enfourché mon vélo pour aller voir ma mère. Elle avait fini sa garde de nuit et portait encore sa tenue bleue d'infirmière. Je voulais lui raconter quelque chose d'agréable sur mon voyage en Afrique, sur l'énorme disque solaire à l'horizon, les grandes fleurs exotiques, mais comme d'habitude, j'y ai renoncé. J'ai sorti de ma poche un bout de papier sur lequel j'avais noté le nom et le numéro de téléphone du jeune type. Ma mère m'a dit qu'elle le transmettrait à l'officier de police dont le bébé était en soins chez elle, aux urgences pédiatriques. "Maman, je t'en supplie, ne dis surtout pas que ça vient de moi, ai-je chuchoté, sinon j'aurai des histoires." J'ai compris trop tard que je venais de faire une grave erreur, mais je ne pouvais plus revenir en arrière. "Bien sûr, a-t-elle dit, je ne le dirai à personne, je ne suis pas stupide. Il m'a assuré que Shiri ne serait pas mêlée à cette histoire, que ce type serait pris en filature et arrêté en flagrant délit." J'ai fini mon café et la pâtisserie. Elle m'a remercié et s'est levée, j'ai attendu comme un toutou une caresse qui n'est pas venue.

Iris est entrée dans l'ascenseur, nous étions seuls. Je lui ai demandé si elle voulait que je lui montre les coins secrets de la ville, comme je le lui avais proposé en Afrique. "Oui, bien sûr, envoie-moi un message", a-t-elle dit en riant, pressée. Elle devait s'arrêter à l'étage de la direction, Boulka recevait un client du Moyen-Orient, il fallait qu'elle le traduise. Nous avons mis du temps à trouver une date mais au bout de plusieurs semaines d'attente, c'est arrivé. J'avais tout programmé : notre itinéraire, ce que je lui dirais le long du parcours, l'endroit où nous irions prendre un café. Nous avons fixé un rendez-vous sur le boulevard, en début de soirée. J'avais vingt minutes d'avance, je l'ai attendue, les voitures, les bus, les gens défilaient dans un flux continu et soudain, j'ai eu le vertige. J'avais peur, je transpirais, je me suis dit que c'était trop pour moi, mais je me suis forcé à rester.

Iris est arrivée, vêtue d'un short et d'un polo clair, avec une broderie sur le col – je me souviens du moindre détail –, elle portait des sandales confortables, de cette marque allemande. J'étais effrayé. Elle était trop belle. "Tu m'emmènes où ?" a-t-elle demandé gaiement, j'étais muet, bouleversé à l'idée de marcher avec elle dans la ville. Nous avons parcouru des rues tranquilles qu'elle ne connaissait pas, des petits jardins où de longues branches se ramifiaient vers le ciel. Je lui ai montré mon école maternelle, nous avons aperçu la cour vide à travers le grillage, Iris a dit qu'elle avait du mal à m'imaginer enfant. C'est mauvais signe, me suis-je dit, mais peut-être n'avais-je pas compris ce qu'elle voulait dire. Pour préparer la promenade, j'avais lu des livres sur l'architecture des rues que nous traversions, j'ai commencé à citer tout ce que j'avais appris. Certains immeubles portaient des plaques avec le nom des artistes qui y avaient habité. Elle s'approchait pour les lire, ça l'intéressait, j'ai regretté de ne pas en

savoir plus encore, je ne connaissais presque rien. Elle m'a demandé si j'aimais aller au théâtre, je lui ai dit que mis à part quelques spectacles au lycée, puis à l'armée, je n'en avais pas eu l'occasion. "Et les livres ?" a-t-elle demandé. J'ai essayé de me souvenir de quelques titres mais c'était déjà vieux, et je ne voulais pas prendre le risque de lui mentir. "Encore moins", lui ai-je répondu. Sa vie me paraissait merveilleuse et je n'y avais aucun accès.

Nous nous sommes arrêtés devant l'appartement d'Arik Einstein, je lui ai montré le modeste logement du grand chanteur, je me suis approché de sa boîte aux lettres et de l'escalier, mais elle ne m'a pas suivi. Tu en fais trop, me suis-je dit, calme-toi, mais je n'y pouvais rien. Nous avons marché vers le sud où se trouvait le cimetière des anciens notables de la ville. Le portail était ouvert, je le savais mais j'ai fait comme si c'était une belle surprise.

— Tu veux y faire un tour ? lui ai-je proposé.

— Oui, pourquoi pas ? a-t-elle répondu.

Je l'ai conduite parmi les tombes de gens célèbres et quand nous sommes arrivés devant celle du poète national H. N. Bialik, elle s'est écriée en riant :

— Incroyable, c'est ici qu'il est enterré ?!

Puis nous sommes allés sur la tombe d'Arik Einstein, elle était couverte de fleurs fanées et du foulard rouge d'un ouvrier. Je lui ai fait écouter une chanson de lui sur mon mobile, Iris a souri, mais j'ai vu qu'elle était un peu gênée. Un type en pantalon noir et chemise blanche nous a hélés de loin, c'était la fin de la visite, le cimetière allait fermer. En passant devant lui, il m'a semblé entendre une remarque sur le short d'Iris, j'ai failli revenir sur mes pas et lui demander ce qu'il avait dit, mais j'ai laissé tomber. Les immeubles d'en face étaient fissurés et tristes, j'ai pensé à la mort.

J'ai proposé de descendre à la mer pour voir de près le coucher du soleil. En chemin, Iris m'a raconté qu'elle avait commis une erreur de traduction en italien, qui avait failli faire capoter une grosse affaire. Au dernier moment, elle avait rattrapé sa bourde et tout avoué à Boulka qui ne s'était pas fâché, avait au contraire salué sa capacité de réaction. Sa voix était mélodieuse, j'avais envie qu'elle continue de parler. Nous sommes arrivés sur la promenade, il y avait encore du monde sur le sable et dans l'eau, les gens paraissaient paisibles à l'heure du crépuscule, j'ai regretté de n'avoir pas proposé de prendre

nos maillots de bain. Il y avait quelque chose de bizarre à surplomber les baigneurs comme si nous étions des touristes. En plus, j'avais mis un pantalon – souci d'élégance. Iris, elle, était à son aise, elle a fermé les yeux, le vent jouait dans ses cheveux, elle a rouvert les yeux au moment où le soleil plongeait dans l'eau. Le ciel était strié de bandes mauves, elle m'a souri, j'ai un peu perdu le fil, je ne savais plus ce que j'avais prévu pour la suite.

Nous sommes revenus vers la ville, la nuit était tombée. J'ai parlé à Iris d'un café célèbre à proximité, j'y allais avec mon père les vendredis midi, il connaissait du monde, des artistes, je lui ai proposé d'aller y prendre un verre et grignoter quelque chose. "Pourquoi pas", a-t-elle dit, puis elle m'a demandé si mon père était un artiste. Je lui ai dit que non mais, qu'il avait des relations. Je me suis demandé si elle voudrait que je lui prenne la main, que je la serre dans mes bras, mais je n'ai pas osé. Elle me paraissait sacrée, intouchable, comme posée au sommet d'une montagne. Le café était désert, nous nous sommes assis en terrasse. Un vieux serveur nous a apporté des menus poisseux, Iris a dit poliment : "On voit bien que ce café a une histoire." À la table voisine, un homme feuilletait fébrilement un vieux journal froissé, il avait l'air fou, et un peu plus loin, un vieux couple de touristes regardait la circulation sans parler. J'avais eu tort de choisir ce café, tout y était miteux. Quand le serveur est revenu, Iris lui a souri, il lui a renvoyé un sourire radieux. Elle a commandé un thé au gingembre et au miel, je lui ai proposé de choisir un plat, "La cuisine est très bonne", ai-je dit, cela faisait partie de mon plan, mais elle avait prévu d'aller au restaurant avec des amis, elle ne voulait pas se couper l'appétit. J'étais dévasté.

J'ai commandé un café, elle m'a parlé des cafés qu'elle connaissait à Rome et à Barcelone. J'ai cherché de la chaleur dans ses yeux, mais il y avait entre nous des milliards de kilomètres d'un froid sidéral. "Merci, c'était une promenade passionnante", a-t-elle dit quand elle a fini son thé et elle a mis sa besace sur son épaule, prête à partir. J'ai aussitôt dégainé mon plan de secours, je ne voulais pas la quitter encore, je lui ai proposé d'aller au musée qui était ouvert tard le soir, j'avais lu une critique élogieuse au sujet d'une artiste chinoise dont on parlait beaucoup. Iris avait déjà vu l'exposition à Paris, du temps où sa mère y était en poste comme attachée culturelle. "Alors allons au cinéma, ai-je proposé, ou voir un spectacle, celui que tu voudras",

mais elle était déjà plongée dans son téléphone, elle répondait à un message. Notre sortie avait pris fin, elle a levé la tête et m'a adressé un sourire poli : "Avec plaisir, une autre fois." Sa politesse a pénétré comme une faible lueur dans l'abîme de désespoir où j'étais plongé.

Malgré un soleil incandescent, c'étaient pour moi des jours tristes et gris. J'ai écrit à Iris que je gardais un souvenir merveilleux de notre promenade, elle m'a répondu au bout de quelques heures, "C'était sympa de voir la ville par les yeux d'un de ses habitants", et elle y a ajouté un émoji de gratte-ciels, comme si c'était le but de notre promenade. Je lui ai demandé si elle était libre pour une séance de cinéma ou un spectacle. Elle m'a répondu qu'elle avait beaucoup de travail et qu'elle me ferait signe quand elle serait plus libre. Je l'ai aperçue une ou deux fois à la cantine, mais je ne l'ai pas abordée. Elle était avec des gens, j'étais gêné de laisser voir que j'étais fou amoureux d'elle.

Un soir, en rentrant du travail, j'ai croisé Noah, mon vieux voisin. Il était en short et sandales et arrosait le jardinet devant l'immeuble. "Oh, a-t-il dit en me voyant, je te cherchais", et il m'a prié de monter avec lui pour jeter un œil à son ordinateur et son imprimante en panne. "Bien sûr", lui ai-je dit, ma soirée était libre, je n'avais rien d'autre à faire sinon me brancher sur des groupes de hackeurs et m'informer sur ce qu'ils faisaient. Il a grimpé les marches deux à deux, ses jambes et ses bras étaient musclés. C'étaient des gens comme lui qui avaient bâti le pays et, désormais, ils s'occupaient de vétilles. Son appartement était plein de statuettes en terre cuite et les murs décorés de tableaux aux couleurs un peu criardes. Sa femme était artiste. Une grande photo d'elle trônait à côté de la télévision, sourire et casquette, prise lors d'un voyage. "Je l'aimais beaucoup", a dit Noah en me montrant aussi les photos de ses enfants et petits-enfants. "C'était la chambre de ma fille", a-t-il dit en me conduisant dans une pièce qui lui servait de bureau. Sa table était jonchée de lettres qu'il écrivait au nom de l'"Association de sauvetage des arbres". Il l'avait créée au

moment de sa retraite, des gens importants en faisaient partie : deux professeurs d'université, un lieutenant, quelques acteurs, des écrivains et de nombreux citoyens, mais c'était lui qui faisait l'essentiel du travail.

Je lui ai demandé quel était le problème. L'ordinateur avait planté en pleine rédaction d'un document. "Et en plus, il rame", a-t-il ajouté. C'était un vieil appareil énorme, comme celui que mes parents m'avaient acheté quand j'étais au CP. Je lui ai demandé depuis combien de temps il l'avait : "Il n'est pas si vieux, a-t-il dit, une douzaine d'années, peut-être un peu plus, je ne me rappelle plus." J'ai ri et je lui ai demandé la permission de le redémarrer. "Bien sûr", a-t-il dit en déplaçant quelques dossiers pour me faire de la place. Une fois allumé, l'ordinateur a grincé comme une vieille locomotive, j'ai écrit "bla-bla-bla", le texte a mis du temps à s'afficher sur l'écran. J'ai téléchargé la dernière version d'un logiciel compatible avec un si vieil appareil, il datait du début de ce siècle. La mise à jour a duré quelques minutes, l'ordinateur a sué et soufflé, j'ai craint qu'il ne s'éteigne définitivement, mais il a survécu à la mise à jour. Noah a écrit quelque chose et a dit que c'était parfait. Puis il est allé sur le site de l'association pour les arbres, jamais l'ordinateur n'avait aussi bien fonctionné, a-t-il dit, comme un moteur bien huilé. Je l'ai aussi reconnecté à l'imprimante qui s'est mise à cracher des dizaines de feuilles. On se serait cru dans un musée de la préhistoire de l'informatique.

Noah a pris la pile de documents et m'a montré une lettre de protestation contre un promoteur véreux qui projetait d'arracher un vieux mûrier pour construire une résidence de luxe. Ses lettres arboraient de gros titres suivis de nombreux points d'exclamation, il les envoyait à la mairie, au gouvernement, au contrôleur de l'État, aux journaux, à la moitié du pays. Il feuilletait les documents crachés par l'imprimante et, de temps en temps, en brandissait un avec enthousiasme. "Ce sont des gens qui ne s'intéressent qu'à l'argent, m'a-t-il expliqué. Nous sommes les seuls à leur tenir tête avec nos maigres moyens, David contre Goliath. Mais nous gagnons souvent. Je leur pourris la vie, je me bats pour chaque arbre. Certains pensent que je suis fou mais je n'ai pas le choix, il faut que je sois fanatique pour que ça marche. Ils sont très forts, ils ont essayé de me corrompre, ils m'ont menacé, mais je n'ai pas cédé et je n'ai pas peur, je suis solide, je ne

lâche rien.”

Il m’a proposé un verre de thé et des goyaves que sa fille avait cueillies au *moshav*. Mon instinct me soufflait de partir, de ne pas passer ma soirée avec un vieillard mais il me plaisait, je me sentais bien avec lui, j’ai accepté. Il nous a servi du thé dans de grosses tasses en céramique faites par sa femme et des goyaves. Il m’a demandé où j’avais passé mon enfance et ce que faisaient mes parents, je lui en ai dit le moins possible. Lui-même avait été officier dans l’artillerie, il avait traversé quelques guerres et travaillé à la compagnie d’électricité en tant que responsable des lignes à haute tension. Il les avait réparées de nuit comme de jour, sous le soleil et la pluie, il semblait fier de son parcours. “J’avais vingt et un ans quand j’ai connu ma femme, a-t-il continué. Elle en avait dix-neuf. Nous avons vécu cinquante-cinq ans ensemble, une très belle vie, je partais heureux tous les matins et rentrais heureux tous les soirs.” J’ai aimé qu’il me raconte sa vie privée comme à un ami de son âge. Il habitait dans cet immeuble depuis sa naissance, presque quatre-vingts ans. Des générations d’habitants s’étaient succédé et il était le seul à se souvenir de la rue à ses débuts. À l’âge de cinq ans, pour la fête des Prémices au mois de juin, il avait planté avec son père un tout petit arbuste qui était devenu le splendide flamboyant dont la cime surplombait ma fenêtre, au troisième étage.

— Il est superbe, ai-je dit.

— Ces arbres peuvent vivre cinq cents ans, à condition de ne pas les tuer, a dit Noah. Ils seront encore là, longtemps après les héros d’un jour.

La nuit est tombée. C’était un homme fort, je me sentais protégé comme un enfant à ses côtés. Nous avons bu une autre tasse de thé, il m’a servi des biscuits préparés par sa petite-fille. Tu t’es trouvé un copain vieux, me suis-je dit avec joie, en montant à mon appartement.

De temps en temps, à l'issue d'un long parcours labyrinthique, je rejoignais un groupe de hackeurs, le plus sérieux de la Toile. Seuls les vrais professionnels connaissaient le chemin et savoir s'y orienter prouvait aux autres votre degré de compétence. J'étais un invité d'honneur parmi eux, toujours attendu et bien accueilli. Désormais, je faisais partie des anciens et les jeunes m'honoraient comme un demi-dieu. C'est parmi eux que j'ai appris un tas de choses qui ne sont enseignées ni à l'école, ni à l'université, ni même à l'armée. Pendant mes années au lycée, je passais tout mon temps libre sur ces forums. Je m'installais devant mon ordinateur, stores baissés, fermais ma porte à clé et ne sortais de ma chambre que pour aller au lycée et manger. Sur ces sites, mon personnage imaginaire trouvait refuge et respect. Depuis que je travaillais, j'avais moins de temps et quand je rejoignais le groupe, j'étais accueilli avec enthousiasme. On m'envoyait des petits mots en anglais, "bravo", "tu nous as manqué", on me réclamait des récits d'expériences insolites. Ils ignoraient le pays où j'habitais, n'avaient pas de photo de moi et je ne leur confiais jamais rien de personnel. J'étais un pur esprit, sans corps ni visage, qui ne respirait pas, ne s'alimentait pas. Une intelligence désincarnée. Je m'étais équipé pour me dissimuler et tromper l'ennemi, être hors d'atteinte, non identifiable, toujours mystérieux.

À l'armée, on m'avait autorisé à entrer dans ce groupe, puis Boulka en personne avait entériné mon adhésion, c'était une pépinière d'idées dont on pouvait s'inspirer, un endroit où battait le pouls des hackeurs les plus brillants au monde. On y échangeait des méthodes d'intrusion, des connaissances techniques, des idées intéressantes : une des participantes, une certaine "Joséphine", qui était en réalité un homme, avait proposé de diffuser des programmes d'intrusion dans tous les

téléphones mobiles du monde, de manière que chacun puisse voir ce qui se passait chez son voisin. Ce serait la fin des secrets, tout serait accessible à tous et ainsi la plupart des problèmes humains seraient réglés.

"Soyons héroïques, disait avec enthousiasme cette Joséphine, donnons-leur le feu !" Au début, on se moqua d'elle, mais très vite on se mit à en débattre sérieusement, les imaginations s'enflammèrent. Il arrivait parfois qu'un amateur ou un curieux s'introduise dans le groupe, mais nous le repérions très vite et savions le chasser. Quand j'étais adolescent, je partageais des idées gratuites et enthousiastes, en grandissant j'étais devenu moins spontané, moins libre. Il m'arrivait encore de tendre des pièges pour voir les réactions. Nous nous cachions derrière des pseudos, nous écrivions des messages brefs et cyniques et nous avions de la sympathie les uns pour les autres, alors que nous ne courions aucun risque de nous rencontrer un jour. Ou peut-être était-ce la raison même de cette sympathie. Avec le temps, j'avais réussi à mettre au jour l'identité véritable de chacun. Je savais qui avait seize ans et habitait chez ses parents, qui travaillait pour les renseignements d'un pays étranger. J'avais repéré ceux dont il fallait se méfier mais je répondais à chacun sur le même ton, pour que personne ne se doute que je savais. Eux aussi essayaient de savoir qui j'étais mais je jouais avec eux, j'étais un prédateur rapide et souple, un dinosaure ailé, comme tous ceux qui m'entouraient. Nous étions amis, nous avions nos propres blagues, nos propres règles de conduite, mais il suffisait d'un moment d'inattention pour tomber dans un piège.

Un matin, Ronit nous a convoqués en salle de réunion, Boulka voulait nous parler. Nous y sommes tous allés : Iris, Nissim qui m'a fait un clin d'œil, tous ceux de mon étage, mais aussi des gens d'autres services que je ne connaissais pas. "C'est sûrement à cause de l'article dans le journal", a chuchoté quelqu'un derrière moi. Boulka n'était pas encore arrivé, j'en ai profité pour trouver l'article sur mon téléphone. Il prétendait que nous vendions nos systèmes à des pays non démocratiques, qui s'en servaient pour poursuivre des opposants à leur régime, journalistes et militants des droits de l'homme. Boulka a fait son apparition, suivi d'une femme âgée, raide, cheveux courts, en chemisier blanc et costume gris. Calme et souriant, une main posée

sur la table, il nous a dit : “Je suis sûr que vous ne croyez pas un mot de ce qui se dit dans les médias. Vous connaissez la vérité. Nous aidons nos clients à combattre le terrorisme, la pédophilie, le trafic de drogue et d’êtres humains. Nous sommes du côté des gentils. Ils se sont emparés de quelques cas isolés sur lesquels ils ont construit un énorme mensonge. Il m’importe que vous ayez confiance dans ce que vous faites, que vous n’ayez pas de doutes. Cet endroit est votre lieu de travail mais aussi votre maison, et la confiance est une valeur suprême.” Iris était à l’autre bout de la salle, elle buvait chacune de ses paroles et les accompagnait d’un hochement de tête. Ça m’a agacé. Boulka a continué : “Nous sommes tous des êtres humains et nous pouvons nous tromper. Nous avons donc pris une décision, pour que *vous* soyez sûrs de la moralité de ce que nous faisons. J’ai invité une personnalité d’exception – il a désigné la femme assise à ses côtés – à siéger au sein de notre directoire : la juge régionale émérite, Mme Razine, une personnalité juridique hors pair, diplômée de philosophie et d’histoire d’Israël. Elle surveillera nos travaux et s’assurera que tout ce que nous faisons est conforme au droit et à la morale.”

La juge a parcouru l’assemblée du regard et nous a souri comme à des enfants. Boulka lui a proposé de nous dire quelques mots. “C’est agréable de voir tant de jeunes talents réunis dans une même salle, j’ai l’impression de rajeunir, a-t-elle dit en riant. Rani m’a expliqué ce que vous faites. Votre mission est très importante. Nous savons que sans la technologie nous ne pouvons pas vaincre les méchants. Je ne connais rien aux ordinateurs mais je pourrai peut-être partager avec vous un peu de mon expérience de vie. Après tout, je suis une grand-mère, a-t-elle ri de nouveau. Je veux que vous sachiez que ma porte vous est ouverte et que si l’un ou l’une de vous a un problème, je suis à sa disposition. N’hésitez surtout pas.” Boulka a ajouté que la juge serait présente dans les murs au moins deux fois par semaine, elle occuperait un bureau au dernier étage et, en cas de doute ou d’hésitation, quiconque le souhaitait pourrait venir la consulter. Derrière moi, deux cadres de marketing se sont demandé en chuchotant combien elle était payée pour ce poste. Je les ai trouvés malveillants, je n’aime pas qu’on dise du mal des gens en leur présence. Cette femme me paraissait raisonnable et j’admirais Boulka d’avoir eu une si bonne idée. Quelques minutes plus tard, des sites économiques ont annoncé la

prise de fonctions de la juge. Ils citaient ses propos, disant qu'elle était contente de s'associer à une entreprise morale d'envergure mondiale, qui combattait le terrorisme, le crime et la délinquance sexuelle. On y voyait des photos du personnage, raide, emblématique, et de Boulka, souriant à l'objectif.

Ma mère m'a dit que la police avait arrêté l'ami de Shiri pour trafic de drogue. Elle m'a demandé d'aller chez elle parce qu'elle ne répondait plus au téléphone. Comme elle ne me répondait pas non plus, j'ai pénétré dans le système de son mobile pour m'assurer qu'elle était en vie. J'ai constaté qu'elle avait rapidement repris pied et trouvé un autre fournisseur, un ancien camarade de lycée. Quelques jours plus tard, elle m'a appelé pour me proposer de nous voir. Nous nous sommes donné rendez-vous le vendredi matin. Je m'attendais à ce qu'elle me demande de l'argent, aussi je suis allé retirer une liasse de billets au distributeur, tout en projetant de lui poser des conditions. Nous devions nous retrouver dans un café mais, une fois sur place, elle a décrété qu'elle y sentait de mauvaises vibrations alors nous sommes allés nous asseoir sur un banc, sous un arbre, face à la mer, sous une agréable brise.

Shiri a tiré de sa besace un paquet de papiers imprimés, surchargés de notes. J'étais surpris, je m'attendais à ce qu'elle me demande de l'argent. Au lieu de quoi, elle m'a fait la lecture de son manuscrit. C'était une pièce de théâtre et elle voulait me la lire intégralement. Au lycée, elle avait choisi la section théâtre mais avait fini par décrocher. Dans la pièce, il y avait une jeune femme qui changeait de nom au fil du texte, je ne savais pas si c'était fait exprès ou si Shiri était distraite. Un homme cruel la poursuivait, elle n'arrivait jamais à lui échapper. C'était effrayant, tous les hommes qui passaient près de nous me faisaient penser à lui. Il y avait aussi un jeune qui semblait vouloir l'aider, mais il était faible et flattait le méchant. Par moments, on avait l'impression que les deux ne faisaient qu'un, mais je n'en étais pas sûr. Puis, une femme pure et spirituelle faisait son apparition sur scène, elle flottait au-dessus des autres et proférait des paroles sages.

Vers le milieu de la pièce, l'intrigue plongeait soudain en sous-sol, des gens s'y cachaient pour échapper à la guerre ou à une catastrophe écologique et ils priaient la femme pure qui devenait soudain une divinité. C'était étrange et beau, mais l'homme cruel continuait de poursuivre la jeune fille, il était accompagné d'un chien sauvage qui dévorait les gens cachés sous terre. Le visage pâle de Shiri était plongé dans les mots, de temps en temps elle revenait en arrière et cherchait une phrase qui lui avait échappé. À la fin, je crois que le tunnel s'effondrait sur les gens, tout le monde mourait, sauf un garçon qui réussissait à regagner le monde extérieur. La pièce s'achevait par un chant qu'il chantait d'une voix angélique.

La lecture de Shiri avait duré plus d'une heure, elle était redevenue ma sœur intelligente d'avant que notre monde ne s'écroule. J'ai applaudi. Elle m'a souri, fière et victorieuse, l'arbre dessinait des points de lumière et d'ombre sur son visage.

— C'est formidable, j'ai dit, excellente pièce !

— On pouvait aussi en faire une série télévisée, a-t-elle ajouté.

J'avais quelques remarques mais je les ai gardées pour moi, je ne voulais pas troubler cet instant d'union, ni m'exprimer sur le théâtre, sujet qui m'était étranger. Pendant la lecture, son regard était resté vif et c'était ce qui comptait. Comme sous l'effet d'un charme fugace, soudain le monde était à sa place, la vilaine blessure était guérie, la peau était saine et lisse, sans la moindre cicatrice. Je lui ai proposé qu'on déjeune ensemble, c'était un vendredi, jour de congé. Elle a accepté avec joie, elle avait faim. Nous avons trouvé une table sur le trottoir, dans un petit restaurant qui servait de la soupe avec du pain, près du marché. Nous avons mangé en silence et j'ai évité de prononcer des paroles superflues. Elle a allumé une cigarette et m'a demandé : "Et toi, Zivi ?" Sous la table, sa jambe s'est mise à bouger et, un peu plus tard, un tic a agité son œil. Je lui ai dit que je travaillais, que j'avais loué un appartement et que c'était tout pour le moment.

— Ça fait quoi d'habiter sans papa ni maman ? a-t-elle demandé.

J'ai hésité un instant, puis j'ai répondu :

— Ça fait du bien.

— Tu m'as l'air d'aller bien, tu es plus calme, a-t-elle dit.

J'ai rougi et j'ai dit merci. J'ai fini ma soupe, sans en laisser une goutte et j'ai épongé le fond de l'assiette avec du pain. Shiri en a laissé

la moitié et a enchaîné les cigarettes. Je ne lui ai pas fait de remarque pour ne pas gâcher nos retrouvailles.

Au moment où je payais, elle m'a glissé vite fait : "Zivi, j'ai besoin d'argent." J'étais atterré. "Désolée, papa et maman n'ont pas d'argent et j'en ai besoin pour vivre. Je te le rendrai dès que j'aurai un travail." Bien sûr, tu me le rendras, ai-je ricané en silence. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait actuellement. Elle a dit d'un air vexé qu'elle avait écrit cette pièce qui l'avait occupée à plein temps. Elle avait l'intention de la proposer à quelques théâtres et de s'inscrire à un cours d'art dramatique. Je lui ai demandé où elle habitait, elle a indiqué la direction de la mer, "Pas loin d'ici, quelqu'un m'a prêté une chambre, t'en fais pas, je n'habite pas dans un palais." J'ai senti la colère monter dans sa voix. Nous avons quitté le restaurant en direction du marché, je lui ai dit que maman était inquiète à son sujet à cause de la drogue. "Je ne veux pas te donner de l'argent si c'est pour que tu t'en achètes", lui ai-je dit en la regardant dans les yeux. Il fallait bien que j'en parle. Aussitôt, tout a changé entre nous. Les yeux plissés, le regard mauvais, elle a dit : "Toute la ville consomme. On ne peut pas vivre ici sans drogue. Tout le monde sauf toi, et tu t'es vu un peu ? Alors, ne me fais pas la morale. Je ne suis pas toxicomane et puisque ça t'importe, je jure sur la Torah que je n'achèterai rien de mauvais avec ton argent. Juste un peu de pain, du lait, un peu de café et du sucre."

Elle a allumé une cigarette tout en marmonnant quelque chose. J'ai sorti la liasse de billets de ma poche et, après un instant d'hésitation, je lui ai tout donné. Elle a saisi l'argent entre ses doigts comme un trésor et m'a remercié sans me regarder. Je voulais l'accompagner, la protéger, empêcher qu'on lui fasse du mal, mais elle en avait fini avec moi.

— Bon, salut, a-t-elle dit en s'éloignant.

— Bravo pour ta pièce, j'ai hâte de la voir sur scène, tu vas être célèbre, je lui ai dit. Elle m'a fait un signe de son bras maigre et a tourné à droite dans une rue.

Je ne savais plus où j'avais attaché mon vélo, j'avais la tête pleine d'idées sombres sur son compte. Puis ça m'est revenu et, en chemin, je me suis arrêté dans des toilettes publiques crasseuses. J'ai verrouillé la porte de la cabine et j'ai activé le logiciel sur mon téléphone. Shiri avait écrit à son nouvel ami : "J'ai trouvé de l'argent, apporte-la moi vite", il lui a répondu, "Okay." Elle m'avait fait marcher, c'était du

cinéma, me suis-je dit. L'art ne guérissait rien. J'ai donné un coup de poing dans le mur, ça m'a fait mal. J'étais très en colère. Ce n'est pas sa faute, me suis-je dit un instant plus tard, tu n'as pas le droit de te fâcher.

Au cours d'une de mes promenades du soir, j'ai poussé vers une autre partie de la ville. Dans une rue que je connaissais à peine, sous un réverbère orange, un jeune homme s'est arrêté pour consulter son mobile pendant que son chien pissait contre un arbre. Il le tenait en laisse et sa silhouette debout, l'éclat de ses lunettes cerclées m'ont paru familiers. Au moment où je le dépassais, je l'ai reconnu. "Alon ?" ai-je dit à voix basse. Je ne l'avais pas revu depuis des années, il m'a regardé, surpris. "Oh, Zivi, c'est toi, a-t-il dit comme si je sortais d'une tombe. Ça fait si longtemps ! Que fais-tu ici, par chez nous ?" Je gardais un bon souvenir de lui, il était resté en contact avec moi pendant les années difficiles du lycée. J'étais embarrassé comme s'il venait de me surprendre, j'ai menti, je lui ai dit que j'avais un rendez-vous. "Passe nous voir, nous habitons tout près", a-t-il dit en me montrant un immeuble proche. Je lui ai dit qu'il était tard, mais que je passerais chez eux avec plaisir une autre fois. Nous avions conservé nos numéros réciproques, nous nous sommes promis de nous rappeler. "Ça me fait plaisir de t'avoir croisé", a-t-il dit. Son chien avait fini de pisser, il voulait continuer la promenade. "J'ai souvent pensé à t'appeler, mais tu sais comment c'est, la vie, quoi, j'ai envie de savoir ce que tu deviens."

Il m'a écrit dès le lendemain matin. J'ai attendu avant de lui répondre, histoire de ne pas avoir l'air esseulé, et nous avons pris rendez-vous. Quelques jours plus tard, je suis allé chez lui. Deux noms étaient inscrits sur la porte, Sophie et Alon. Il m'a accueilli à bras ouverts. C'était un petit appartement, avec des coussins de toutes les couleurs dans le séjour, et une jeune femme qui allaitait un nourrisson dans un coin. En me voyant, elle s'est couverte d'un tissu en faisant un geste ample et m'a adressé un sourire doux. Alon m'a présenté, elle m'a dit, à voix basse pour ne pas réveiller le bébé, qu'Alon lui avait parlé de moi et que ma visite lui faisait plaisir. Elle avait un accent étranger, nordique.

— Tu as déjà un bébé, j'ai dit, étonné.

— Oui, a dit Alon, c'est arrivé et nous nous sommes laissé faire.

Puis il est allé à la cuisine. Je me suis installé sur un coussin, dans

le coin opposé, on entendait en sourdine une musique indienne, je me sentais bien. Alon est revenu avec une tisane aux plantes et des biscuits à l'épeautre. J'ai demandé comment s'appelait le bébé et son âge, je m'efforçais de rester naturel. Le chien s'est approché de moi, je lui ai caressé la tête, il a essayé de me lécher la main.

Alon a servi le thé et m'a parlé de sa vie, de ce qu'il avait vécu depuis qu'on ne s'était pas revus, comment il avait rencontré Sophie lors d'un voyage. Je ne lui en voulais pas, je ne lui ai pas demandé pourquoi il ne m'avait jamais rappelé, c'était réparable, me suis-je dit, il m'avait ouvert sa porte. Il a raconté à Sophie nos souvenirs, notre excursion sur le lac de Tibériade où nous avions planté notre tente pendant les vacances d'été, et comment on s'était acoquinés avec des voyous qui nous avaient tabassés. Et la fois où nous étions dans la rue et quelques minutes plus tard, un terroriste avait tiré dans la foule. Nous avons ri pendant que Sophie nous regardait avec bienveillance, comme le font les mères. Elle avait notre âge mais paraissait plus mûre. "À toi de raconter", m'a dit Alon. C'était compliqué, je me sentais en terrain miné. J'ai dit quelques mots sur le service militaire et j'ai ajouté que je travaillais pour mettre un peu d'argent de côté. Je ferais peut-être un grand voyage, ai-je menti, puis je commencerais des études, l'astrophysique, les étoiles m'avaient toujours intéressé, et j'ai senti que je commençais à m'embrouiller.

— Où est-ce que tu travailles ? m'a-t-elle demandé.

— Dans une boîte de cybertechnologie, ai-je dit.

Le bébé s'est mis à pleurer sous le tissu, elle l'a dégagé, s'est rhabillée et l'a passé à Alon qui l'a pris sur son épaule pour le faire roter. Elle a quitté le sofa pour prendre une cigarette qu'elle a fumée devant la fenêtre. Quand elle s'est retournée, j'ai remarqué qu'elle était très belle, j'ai envié Alon qui avait une belle femme et un bébé, et un appartement petit mais chaleureux et accueillant.

Alon nous a servi de l'arak dans des petits verres, nous avons bu à la santé du petit. Sophie s'est abstenue à cause de l'allaitement. J'ai demandé à Alon ce qu'il faisait, il a dit qu'il créait diverses choses, liées ou non entre elles, du design, de l'art et de la technologie, du contenu, en espérant que tout finirait par se relier – ou non, mais tant pis. Je me suis rappelé que c'était un élève moyen avec de grandes ambitions, alors que j'étais un excellent élève sans la moindre aspiration. Arrête avec tes mauvaises pensées, me suis-je dit, sois

positif. Sophie m'a regardé comme si elle comprenait tout, elle avait un corps plein et beau et un visage ferme. Elle se tenait debout près de la fenêtre, et, d'une certaine manière, j'ai senti que je tombais amoureux d'elle. Je me suis repris, j'ai parlé de musique avec Alon, ça me manquait, nous avons ri, l'alcool nous aidait. Nous avons évoqué ceux qui étaient en classe avec nous, qu'étaient-ils devenus ? Il était en contact avec quelques-uns. Je me souviens avoir pensé que j'étais chez un copain, j'étais normal et finalement, tout se passait bien.

Sophie a bâillé, elle était épuisée, elle voulait se coucher pendant que le bébé dormait. Elle était ravie d'avoir fait ma connaissance. J'ai compris qu'il était temps que je parte. Alon s'est levé du sofa, il m'a raccompagné à la porte et m'a dit qu'il espérait me revoir bientôt. Je voulais saluer Sophie, mais elle s'était déjà retirée dans la chambre. Je suis sorti dans la rue, un peu ivre, un sourire aux lèvres. J'ai cherché une trottinette électrique, je n'avais pas le courage de marcher jusque chez moi et, au moment où je parcourais sur mon téléphone la liste des stations les plus proches, mes doigts ont glissé automatiquement vers le logiciel. Arrête, je me suis dit, ne fais pas ça, mais j'ai continué. Je voulais savoir ce qu'ils disaient de moi. Au bout de quelques secondes, j'étais chez eux. Des bruits de nuit, une voix de femme :

— Tu veux bien m'apporter un verre d'eau ?

J'ai écouté sans regarder l'écran. Le bébé a pleuré, puis s'est arrêté.

— Il n'arrête pas de téter aujourd'hui, a-t-elle dit.

— Il y a des moustiques, a dit Alon et une fenêtre s'est refermée.

— Désolée de vous avoir quittés, mais j'avais besoin d'un peu de silence, a-t-elle dit en anglais.

— Pas de problème.

— Comment c'était avec lui ? a-t-elle demandé.

— Bizarre. Il n'a presque pas changé. Intelligent et très renfermé. Je n'ai jamais pu m'approcher de lui dans l'intimité. C'est la raison de la rupture entre nous. Il reste toujours en surface. Il ne donne rien de lui-même.

— Il est effrayant, a-t-elle dit. Il y a quelque chose d'effrayant en lui.

— Pourquoi ? a demandé Alon, troublé.

— Il a un regard bizarre. Il n'a pas dit où il travaillait, tu l'as remarqué ?

— Il t'a dit que c'était dans la technologie, a dit Alon. Il était très

bon en maths, c'est ce qui marche en ce moment dans le monde.

Une porte d'armoire a grincé, elle se déshabillait sans doute pour la nuit.

— J'étais gênée d'avoir à allaiter devant lui.

— Oh, non, je ne crois pas, il est timide, c'est tout. Je suis sûr qu'il n'a jamais couché avec une fille. Je me demande bien pourquoi, il n'est pas laid pourtant.

— Moi, je comprends. Les filles sentent les choses. Il est bizarre. Je n'aimerais pas être à l'intérieur de sa tête.

— Peut-être, a dit Alon. Je crois qu'il est seul, c'est tout. J'ai pitié de lui.

— Essayons de dormir, a-t-elle dit doucement. Avant que le petit monstre ne nous réveille. Bonne nuit.

J'entendais sa voix le plus clairement du monde.

— Bonne nuit. *Love you.*

J'ai coupé la connexion. J'ai couru vers la station de trottinettes sans regarder autour de moi, et je me suis demandé si je l'avais regardée. Non, pas vraiment. Elle m'accusait injustement. J'étais content de ne pas être obligé de les revoir.

Mon unité à l'armée m'a appelé pour me demander d'effectuer quelques jours de réserve. À la veille d'opérations importantes, on faisait appel aux meilleurs et j'étais bien placé sur la liste. À la base, on nous a expliqué qu'il s'agissait de supprimer un Iranien qui faisait trop d'histoires. On nous a briefés sur lui mais son CV m'importait peu. Chacun son boulot. Quelqu'un avait décidé qu'il fallait le liquider, j'imaginais qu'il le méritait. J'ai passé trois jours à faire des choses impensables. Nous étions une équipe hors pair et nous nous sommes dépassés. L'affaire était urgente et nous n'avions pas le temps de rentrer chez nous. Je dormais par intermittence, sur un lit de camp. Au bout de quelques heures, nous faisions une pause, une autre équipe nous remplaçait, nous sortions sur la pelouse. Il y avait parmi nous des hackeurs employés par des boîtes rivales. Ils comparaient les salaires et les conditions de travail et m'ont demandé combien je gagnais. Quand je leur ai dit la somme, ils l'ont trouvée insuffisante, et m'ont invité à les rejoindre. Je me sentais estimé. Nous avons fourni quantité d'informations à l'équipe exécutante et au troisième jour, l'Iranien n'a plus fait d'histoires. Un motard est passé près de lui et lui a tiré dessus. Le tout s'est déroulé sans joie excessive, à peine quelques sourires de professionnels satisfaits. Il y a eu des poignées de mains et des accolades, jusqu'à la fois suivante. Ils m'ont dit de réfléchir à leur proposition, il fallait que j'exploite mon potentiel, les professionnels de ma trempe étaient rares et notre carrière était brève, comme celle des footballeurs.

À mon retour au travail, Boulka m'a convoqué dans son bureau du dernier étage, avec vue panoramique sur la ville. La juge est passée dans le couloir, toujours raide, vêtue d'un costume sombre, elle m'a adressé un petit sourire accompagné d'un "Bonjour" sans voix. Je suis

resté à côté de Boulka pendant qu'il nous préparait un café à la machine en y mettant les doses exactes de grains et de lait. Il avait appris par l'officier de l'unité que j'avais fait du bon travail. "C'est vrai, j'ai dit, nous avons fait du bon travail." Nous avions à peu près la même carrure, mais il paraissait plus fort. Il m'a demandé si le voyage en Afrique m'avait plu. "Oui, beaucoup", ai-je répondu. Il avait reçu une lettre de remerciements des clients, très satisfaits de notre prestation. Boulka nous a servi le café dans un coin de la pièce, réservé aux entretiens plus personnels. "Tu es chez nous depuis bientôt six mois, a-t-il dit. Et les choses évoluent bien. Nous sommes très contents de toi. C'est la raison pour laquelle j'ai demandé à Ronit de te convoquer, nous voulons te parler de la suite." Ronit m'avait sondé sur mes projets. Je lui avais dit que j'avais l'intention d'étudier l'année suivante, mais que j'aimerais bien continuer à travailler avec eux, si c'était possible. "Tu t'intéresses aux étoiles, n'est-ce pas ?" avait dit Ronit. Son ton m'avait paru ironique. J'avais quand même répondu oui. "Écoute", a dit Boulka et j'ai senti qu'on arrivait à l'essentiel. "Je sais que l'astronomie, c'est passionnant, mais j'ai besoin de toi à temps plein. L'univers est en expansion depuis vingt milliards d'années, il peut t'attendre encore un ou deux ans, alors que notre boîte est encore jeune, c'est le bon moment pour s'agrandir. Nous sommes en plein essor et j'ai besoin de toi à mes côtés." Il a fait un signe à Ronit qui nous a distribué une feuille en trois exemplaires.

J'ai compris ce qui se passait. On lui avait sans doute rapporté les propositions que des camarades d'unité m'avaient faites sur la pelouse. Et Boulka avait décidé de prendre les choses en main avant que je ne me laisse tenter. J'ai rapidement parcouru la feuille. Ils augmentaient mon salaire de quelques milliers de shekels par mois et me distribuaient des jetons. C'était une excellente proposition, tous les collègues de mon étage la convoitaient, un jour ou l'autre, je pouvais devenir très riche. Ronit m'a félicité avec effusion, j'ai remercié mais je ne me sentais pas heureux. Je rêvais d'une promenade main dans la main avec une femme qui m'aime. "Tu n'as pas l'air content, m'a dit Ronit qui semblait lire sur mon visage. Quel est ton prix ?" J'ai dit que ça m'allait, que je n'en voulais pas plus et je me suis efforcé de sourire. Boulka s'est levé et a posé une main amicale sur mon épaule. "Nous allons vivre des aventures ensemble, a-t-il dit. Et dans quelques années, tu pourras te consacrer aux étoiles ou à ce que tu voudras,

parce que tu seras riche. Je ne laisse jamais tomber les gens et encore moins quelqu'un de brillant comme toi. Je te considère comme un frère." Les doigts de Boulka qui, selon la rumeur, avaient liquidé quelques personnes, ont gentiment pressé mon épaule. C'était agréable. Ronit m'a raccompagné, petit toutou à qui on jette un os et qui remue la queue en se dirigeant vers sa niche.

Après le travail, quand je me sentais seul, j'allais sur une petite place près de chez moi. Je m'achetais un café à emporter et une boule de glace au chocolat et m'asseyais devant le jet d'eau. Je regardais un bébé faire ses premiers pas derrière les pigeons. J'écoutais les filles parler des garçons et se montrer les unes aux autres leurs photos sur leur mobile. Je regardais le ciel strié de bandes mauves et fermais les yeux pour respirer. Sur le toit d'un immeuble qui avait été un cinéma, aujourd'hui reconverti en hôtel, se dressait une antenne qui envoyait des signaux aux mobiles et les inondait d'informations comme un gigantesque bec d'arrosage. Je sentais le pouls électromagnétique autour de moi. L'air n'offrait pas la moindre fraction d'espace libre, le pouls était partout. Tout près de moi, il y avait une femme et sa petite fille. L'enfant cherchait à attirer l'attention de sa mère, absorbée par l'écran de son téléphone. Que lisait-elle de si passionnant, me suis-je demandé. Ses doigts glissaient sans interruption sur l'écran. L'enfant se suspendait à sa manche, criait qu'elle voulait une glace mais la mère était accro à sa came, il aurait fallu que le monde s'écroule pour qu'elle lève la tête. "Arrête, tu me déranges, a-t-elle fini par éructer, tu vois bien que je suis occupée." Bientôt, on va vous l'implanter dans le cerveau, lui ai-je dit en silence, on y travaille sérieusement, et vous ne pourrez plus vous en échapper. Tout ce qui l'entourait, le jet d'eau et ses gouttelettes, les vitrines, les gens dans les cafés et même son propre enfant, était réduit à un fond flou au-delà de son écran. Moi j'étais sevré. En vérité, je n'avais jamais été dépendant. Les bêtises que les gens regardent ne m'intéressent pas. Je les domine. Je sais comment pénétrer chez eux, dans leur maison, leur douche, leur chambre, je sais leur administrer un lavage de cerveau, les appâter, leur faire peur, jouer avec leurs nerfs. J'ai tâté mon mobile dans ma

poche. J'aurais pu m'en débarrasser, avec plaisir, l'écraser et disperser les éclats dans toute la ville. Mais il y avait Shiri. Il fallait que je reste joignable. J'ai entendu un violon, un vieux musicien avait posé son étui à ses pieds et jouait un air venu d'ailleurs. De minuscules oiseaux voletaient en traçant des cercles fous au-dessus de la place. J'étais conscient, tendu, je n'ai pas consulté une seule fois mon téléphone. La nuit est tombée, je me suis levé et je suis parti. J'ai marché dans les rues, personne ne me connaissait. De temps en temps, j'entrais dans un immeuble et lisais les noms sur les boîtes aux lettres, je me glissais dans la cage d'escalier et apercevais parfois mon reflet dans une vitre. Je voulais rester encore un peu dans le monde, avant de me laisser enfermer, seul, par la nuit.

Un soir, au cours d'une de mes promenades, je me suis trompé, j'ai pénétré dans un endroit interdit et je me suis soudain retrouvé devant l'entrée de mon lycée. La cour était éclairée par des projecteurs, des adolescents jouaient au foot. Le portail était ouvert. Je n'y étais pas retourné depuis la fin de mes études. N'y va pas, me suis-je dit, c'est interdit, mais mes pieds m'y ont conduit. Une femme de ménage avec un seau et une serpillière lavait le sol du long couloir. Une bougie du souvenir brillait dans une alcôve à la mémoire des soldats tombés à la guerre. Les classes vides résonnaient des voix de fantômes, ceux de professeurs qui enseignaient de vieilles leçons et ceux des fous rires d'élèves qui avaient quitté le lycée depuis longtemps. Il n'y a personne ici, me suis-je dit, c'est dans ta tête, mais j'ai tout de même couru jusqu'à l'extrémité du couloir, j'avais peur. Le cœur battant, je suis arrivé devant le terrain de jeux et je me suis assis dans le noir sur une marche en béton. Les adolescents couraient après le ballon, leur maillot trempé de sueur, "Allez, vas-y, fais la passe", il n'y avait rien d'autre au monde que la volonté de rentrer le ballon dans le petit filet et de lever avec joie les bras en l'air. C'est ce que je ressentais autrefois. Je n'étais pas un bon joueur, on me sélectionnait en dernier choix mais, un après-midi, c'était arrivé, et j'avais marqué trois buts, on m'avait appelé par mon nom, j'étais devenu le héros du jour. J'avais goûté l'ivresse d'être fort et j'avais joué sans plus sentir les heures passer. Mais les autres avaient fini par se fatiguer et étaient rentrés chez eux. Je les avais suivis aux robinets pour boire de l'eau, sans me presser, nous avions parlé de sport et du lycée et j'avais ri avec eux. Puis quelqu'un avait éteint les projecteurs, nous étions

plongés dans l'obscurité. Nous avions repris nos mobiles déposés au vestiaire et c'est alors que j'avais vu que ma mère m'avait envoyé des messages et appelé plusieurs fois.

"Où es-tu ? Tu devais aller chercher Shiri à la danse." Je m'étais pris la tête entre les mains et j'avais éprouvé un pincement au cœur. J'avais complètement oublié. Ce n'était pas si grave, elle était sans doute rentrée seule, ou ma mère était allée la chercher, ce n'était pas si loin, à dix minutes de marche de la maison. Elle avait neuf ans, à son âge j'allais seul partout. Le seul problème était qu'elle n'avait pas encore de téléphone mobile et s'était peut-être inquiétée en ne me voyant pas arriver. J'avais aussitôt appelé ma mère pour vérifier que Shiri était bien rentrée : "Où étais-tu ? avait-elle crié. Pourquoi tu n'es pas allé la chercher ?" et elle avait raccroché. J'avais marmonné quelques mots sur la ligne silencieuse. Puis j'avais couru à la maison, tout était devenu noir en moi. Shiri était étendue sur le canapé du salon, mon père et ma mère étaient penchés au-dessus d'elle. J'avais demandé pardon, encore et encore. "Trop tard, avait dit ma mère, à présent nous devons nous occuper de Shiri." Ils avaient appelé la police qui leur avait dit de se présenter au commissariat. J'avais proposé de les accompagner, mais mon père m'avait dit d'attendre à la maison. J'étais resté seul pendant trois heures, jusqu'à leur retour. Je ne savais quoi faire de ma personne, de mauvaises pensées me traversaient l'esprit. Je n'avais même pas pris de douche après le foot. Une fois rentrés, ils l'avaient couchée. Je voulais aller à son chevet, lui parler, mais ils m'en avaient empêché, ce n'était pas le moment, m'avaient-ils dit.

J'avais demandé ce qui s'était passé. J'avais treize ans à l'époque et ma voix était en train muer. L'appartement était dans la pénombre. Mon père était affalé sur le canapé du salon. À voix basse, sans me regarder, il m'avait dit que Shiri m'avait attendu pendant une demi-heure et avait fini par décider de rentrer seule. Arrivée au coin d'une rue, elle s'était embrouillée, ne sachant plus quelle direction prendre. Comme c'était toujours moi qui allais la chercher, elle ne connaissait pas bien le chemin. Tandis qu'elle était là, indécise, quelqu'un s'était approché d'elle et lui avait proposé son aide. "Je ne sais plus comment rentrer chez moi", avait dit Shiri. Le type lui avait demandé son adresse et proposé de la raccompagner. Elle avait hésité mais il lui avait dit qu'il avait une fille de son âge et que rentrer seule à la

maison dans l'obscurité n'était pas du tout amusant. Rassurée, Shiri avait accepté de se faire raccompagner. En chemin, il avait sorti une sucette de sa poche et la lui avait tendue. Shiri s'était souvenue qu'il ne fallait rien accepter d'un étranger mais comme cet homme lui rendait service, elle n'avait pas voulu le froisser. Un peu plus loin, il l'avait poussée dans une cour d'immeuble, dans le noir. Il avait eu tout le temps de faire ce qu'il voulait, jusqu'au moment où un habitant était descendu avec sa poubelle et, entendant un bruit bizarre, avait éclairé le coin avec son téléphone, les avait aperçus et avait demandé ce qui se passait. L'homme avait aussitôt pris la fuite.

Elle n'était pas blessée, avait dit mon père. Je ne comprenais pas vraiment ce qu'il sous-entendait. Le lendemain matin, ils l'avaient conduite à l'école parce qu'on leur avait conseillé de lui faire reprendre la routine. Avant qu'elle parte, je m'étais posté devant elle et lui avais demandé pardon de ne pas être venu la chercher. Debout devant la porte avec son sac à dos, coiffée par ma mère avec des couettes, elle m'avait lancé un regard terrible.

Au bout de quelques mois de travail, une fois passée l'excitation de la nouveauté, la dure réalité de la routine s'est abattue sur moi. Le monde se liquéfiait sous mes pas. Dès le réveil, je me sentais tel un navire dans la tourmente. Seul le sommeil me faisait tout oublier, mais je ne pouvais pas passer mon temps à dormir. Il fallait que j'aille travailler et que je sauve la face. Je croyais que ça passerait tout seul, que c'était comme un virus, mais ça ne faisait qu'empirer. J'étais déconnecté, je ne pensais qu'à m'enfuir, et quand j'essayais de me concentrer sur mon travail, je me sentais embarqué dans un carrousel emballé dont je ne pouvais m'échapper. Je me calmais un peu quand j'étais seul dans mon coin au bureau, que je fermais la porte pour me concentrer sur une tâche. Même le vendredi soir, je n'avais pas la paix. Mes propos me semblaient confus, je m'efforçais de parler le moins possible. J'ai fini par aller consulter un médecin au dispensaire. Je lui ai exposé mon état, il m'a écouté sans manifester la moindre sympathie. Puis il m'a demandé si j'avais l'impression que le monde tournait autour de moi ou si je tournais avec lui. J'avais du mal à lui répondre, alors je lui ai dit que c'était les deux. Il m'a demandé de m'allonger sur la table d'auscultation et a pris ma tension. "Un peu élevée", a-t-il dit, il m'a demandé si j'étais nerveux, je lui ai dit que non. Il a remonté ma chemise et écouté mon cœur, puis il a de nouveau mesuré ma tension et m'a dit : "Oui, elle est élevée." Il a tapoté sur son ordinateur pour me prescrire quelques examens et m'a demandé de revenir le voir avec les résultats. Reins, cœur, sang. Puis il m'a regardé froidement, m'a recommandé de ne pas tarder, une tension élevée était une bombe à retardement, si je ne m'en occupais pas, je risquais l'AVC ou l'infarctus, malgré mon jeune âge. Les examens détermineraient la nécessité d'entamer ou non un traitement

à vie.

J'étais dégoûté d'avoir des maladies de vieux à vingt-quatre ans, mais je me suis plié aux examens. Pour les reins, on m'a injecté un produit dans une veine, puis installé dans un tunnel. Tandis que je suivais les instructions d'une technicienne à la voix froide – inspirer profondément, ne pas bouger –, des bruits de marteaux résonnaient autour de moi, comme dans les vieux ordinateurs. Les examens n'ont rien révélé d'anormal. J'ai décidé de ne pas retourner voir le médecin. J'ai soigné mes vertiges et ma tension à ma manière, j'ai décidé que j'allais mieux. En société, je me pinçais fort la jambe, et la douleur m'aidait à affronter les autres. À la maison, j'ai commencé la méditation à l'aide de vidéos. Il ne s'agissait pas de chasser les mauvaises pensées mais de les quitter lentement. De se concentrer sur l'air qui entrait et sortait, qui entrait et sortait. Je me suis aussi mis à manger plus sainement. La nuit, je faisais des promenades dans la ville, je traçais des spirales et je me sentais mieux.

Iris était d'astreinte sur notre antenne de dépannage que des clients du monde entier appelaient en cas de problème. J'ai demandé si je pouvais y travailler aussi, on m'a dit oui. Après deux gardes avec des gens ennuyeux, on nous a mis ensemble. J'ai passé huit heures en sa compagnie, dans une cage de verre, face à plusieurs ordinateurs. Elle répondait à tous les appels avec un accent impeccable dans toutes les langues, je la trouvais géniale. Dès qu'elle avait un peu de temps, elle lisait un auteur japonais. Je lui ai demandé s'il lui plaisait, elle m'a répondu que oui, qu'elle admirait son imagination. Elle portait un grand sweat, un jean et des tennis blanches. J'avais préparé des sujets de conversation pour éviter les silences. De temps en temps, nous bavardions un peu, elle levait les yeux de son livre et me répondait poliment. Je m'employais à paraître naturel, à ne pas trop la regarder. Je parlais d'une voix grave pour avoir l'air plus viril, protecteur. Elle n'avait pas l'air d'avoir besoin de protection. Mon corps s'élançait vers elle, mais je ne pouvais rien faire de cet élan. J'ai regretté de ne pas avoir pris un livre, moi aussi. À l'armée, j'avais essayé de lire mais la fiction ne m'intéressait pas, je n'y croyais pas. La plupart des appels étaient simples, faciles à résoudre. Je maîtrisais le système, je le comprenais de l'intérieur et j'étais meilleur que les opérateurs ordinaires. J'espérais éblouir Iris. Elle parlait avec les clients en espagnol, en français et dans d'autres langues, et me traduisait aisément ce qu'ils disaient. C'est moi qui étais ébloui.

Au milieu de la nuit, nous avons reçu un appel d'un client en Extrême-Orient. Il se tenait face à nous en tenue militaire vert foncé, col montant, grades pompeux cousus sur son épaule, il a dit dans un anglais comique qu'ils avaient un problème, qu'il fallait le résoudre immédiatement. Il paraissait affolé, Iris et moi nous sommes retenus

pour ne pas rire. “Pense à la Shoah, m’a-t-elle chuchoté, ça aide à garder son sérieux.” “Oui, monsieur, quel est le problème ?” lui a-t-elle demandé sur un ton professionnel. Le militaire a raconté une histoire bizarre : ce matin-là, une de leurs cibles était morte, aussitôt ils avaient essayé de la déconnecter du système au cas où quelqu’un viendrait examiner son téléphone, mais ils avaient échoué. Le logiciel avait continué de fonctionner sur son téléphone portable après sa mort. “C’est très important, a insisté l’officier des renseignements à l’autre bout de monde. Il ne faut pas qu’on retrouve cette chose chez lui. Nous aurions de gros problèmes. *Big problems*”, a-t-il dit. Je me suis connecté à distance au système que nous leur avions vendu. J’ai fermé les yeux, aussitôt toutes les manipulations requises ont défilé dans mon cerveau à la vitesse d’une course automobile. J’ai localisé la panne et sa cause. J’ai pénétré dans le mobile du défunt, nos écouteurs se sont emplis de pleurs de femmes et d’hommes qui priaient dans une langue que même Iris ne comprenait pas. La caméra a montré des images instables de gros nuages et de tours fortifiées dans le ciel. Ils étaient en train d’enterrer la cible. Peut-être lui avait-on laissé son mobile, comme dans les pyramides où le défunt était accompagné de ses objets fétiches pour lui servir de boussole dans l’au-delà. Je n’ai pas demandé qui il était, ni de quoi il était mort, ce n’était pas mon affaire. Je me suis contenté de lancer les ordres de déconnexion, les images et les sons ont brusquement disparu. “Ça y est, il est déconnecté”, j’ai dit et Iris a souri. Je l’avais impressionnée. Le client nous a remerciés avec effusion, il paraissait soulagé d’un gros souci. Désormais, le défunt reposerait tranquillement dans sa tombe, les vers le rongeraient sans témoins, ceux qui l’avaient espionné et probablement tué pouvaient vivre en paix. Ce fut l’événement principal de notre tour de garde.

Vers huit heures du matin, nous avons quitté le bureau et sommes allés chercher nos vélos. Elle a chaussé des lunettes de soleil. En chemin, je n’ai pas pu résister et lui ai demandé si elle avait envie de prendre un café. “J’aurais bien aimé, a-t-elle dit, mais ce sera pour une autre fois. J’ai un million de choses à faire avant de pouvoir aller me coucher.” Je voulais l’accompagner partout et l’attendre partout, m’étendre à côté d’elle dans sa chambre fraîche, sans la toucher, juste attendre en silence qu’elle se réveille. Pendant que nous prenions des vélos pour rentrer chez nous, je lui ai demandé si ça lui disait d’aller

voir un spectacle, une chanteuse grecque était de passage, ou bien un festival de théâtre. Elle a ri de l'embarras du choix mais elle reprenait des études de philosophie et de sciences cognitives à l'université, il fallait qu'elle s'y prépare et préférait que nous remettions notre sortie à plus tard. "Bien sûr", j'ai dit, sur un ton chevaleresque, le cœur brisé.

Un jeudi après-midi, veille de week-end, Ronit m'a invité à monter à l'étage de la direction. Nous avons attendu devant le bureau de Boulka qu'il termine un entretien. À l'autre bout du couloir se trouvait le bureau de la juge Razine, elle regardait le ciel par la baie vitrée et tendait son long cou vers la lumière, comme une plante. "Viens, on y va", a dit Ronit. Boulka nous a accueillis avec un sourire. Il était content de me voir, j'étais toujours le bienvenu dans son bureau. Je me sentais protégé. Il a demandé s'il y avait du nouveau à notre étage, il aimait tout savoir, puis il en est venu au fait : "J'ai une mission intéressante pour toi, Zivi. Tu n'es pas obligé d'accepter, il faut que ça t'intéresse. Si ça ne te dit rien, je la proposerai à quelqu'un autre." Il a posé ses mains sur le bureau, comme des objets d'art. Il avait de longs doigts aristocratiques, des ongles soignés, pas comme les miens dont j'avais honte parce que je les rongeais. Il s'agissait d'un petit pays montagneux en Europe, un bon client de la société. Ils avaient acheté du matériel chez nous pour faire face aux pays voisins qui les avaient souvent envahis au cours de l'histoire. Ils avaient aussi le problème des réfugiés venus d'Orient qui s'infiltraient chez eux en passant par les forêts. Il a ouvert une carte sur l'ordinateur et désigné les points critiques. "Ils ont un vieux président au pouvoir depuis longtemps, c'est un bon dirigeant qui se soucie des citoyens. Nous sommes surtout en contact avec son bras droit, un général. Ce sont des gens calmes et pondérés mais, ces derniers temps, ils sentent le sol vaciller sous leurs pieds. C'est pourquoi ils font appel à nous. Divers éléments rebelles ont commencé à s'affronter, à commettre des attentats et organiser des manifestations. Ils envient nos systèmes. Nous leur avons déjà installé un réseau de surveillance qui couvre tout le pays. Ils ont aussi acheté des systèmes d'écoute et de vidéosurveillance qu'ils cachent dans les

églises, dans les statues de saints. Nous leur avons vendu un nouveau polygraphe qui analyse l'activité du cerveau. Ce matin, le général m'a appelé, ils ont besoin d'un spécialiste dans ton domaine, pour les aider à installer un système de piratage des téléphones mobiles. Ils ont beaucoup de questions et de demandes spéciales. J'ai pensé à toi, évidemment. Il me faut quelqu'un qui ne soit pas un simple technicien mais une tête capable d'initiative. Va repérer les problèmes, écoute ce qu'ils veulent et reviens m'en faire un rapport. Il faut que tu prennes un avion cette semaine et que tu puisses y rester quelques jours. Je te fais confiance, je crois que tu es mûr pour une telle mission. Qu'en penses-tu, Zivi ?"

Je voulais savoir si Iris m'accompagnerait, j'ai attendu avant de répondre. "C'est un pays passionnant, a-t-il poursuivi. Tu seras bien reçu. Ça te fera un séjour agréable. Nous avons sur place une représentante locale, Anna, elle parle un anglais excellent, elle te servira d'interprète et veillera à ce que tu aies tout ce qu'il te faut. Ah oui, et, sur l'une de leurs montagnes se trouve l'un des observatoires les plus importants d'Europe. Tu pourras le visiter, j'ai déjà demandé à Anna de s'en occuper." Boulka m'a regardé d'un air bienveillant, comme un solide grand frère, je sentais qu'il avait de l'estime et de la sympathie pour moi, je ne pouvais pas refuser. J'ai dit oui. "Ne t'excite pas trop, a dit Ronit en riant, nous risquons de te décevoir." Boulka a ri aussi, j'ai fait comme eux. Nous avons décidé que je partirais le dimanche au petit matin. Fais-lui confiance, me suis-je dit, il sait sûrement ce qu'il fait. J'ai senti que je partais à l'aventure. J'étais content de voyager.

À la fin du repas du vendredi soir, pendant que ma mère était à la cuisine, mon père, le visage enflé et maladif, a murmuré : "Écoute, Zivi, elle n'est presque plus à la maison. Elle a une autre vie. Elle dit qu'elle fait des gardes de nuit et quand j'appelle l'hôpital, on me répond qu'elle n'est pas là. Je crois qu'elle a une liaison. Sûrement un médecin, elle a de l'admiration pour eux. Je te prie de lui parler, Zivi, dis-lui de ne pas partir. Ce ne serait vraiment pas sage après tout ce que nous avons vécu." Ma mère est revenue avec la compote et le gâteau. J'ai aussitôt remarqué qu'elle les avait achetés, signe qu'elle en avait vraiment assez de nous. J'en ai mangé quand même. Puis

mon père est allé dans le séjour et a allumé la télévision, j'ai aidé ma mère à débarrasser et à charger le lave-vaisselle. Je me suis raclé la gorge et je lui ai dit :

— Papa a peur que tu le quittes. Il m'a prié de te le dire.

— Ce ne sont pas tes affaires, m'a-t-elle répondu, furieuse. Ne te mêle pas de cette histoire.

Elle m'a demandé des nouvelles de Shiri. Je lui ai dit que je ne l'avais pas vue ces derniers temps.

— Au lieu de mettre le nez dans ma vie, occupe-toi de ta sœur. Il y avait de la haine dans son regard. Sois responsable d'elle, pas de moi, moi je me débrouille, Dieu merci.

Je l'ai laissée et je suis allé m'asseoir à côté de mon père. Il regardait la télévision quasiment sans le son, des images muettes des actualités défilaient sous nos yeux. "Alors, tu lui as parlé ?" a-t-il chuchoté. Je lui ai dit qu'elle ne voulait pas que je m'en mêle. "Tout est en train de se défaire", a-t-il dit. J'ai senti comme une piqûre, je suis resté encore quelques minutes et je les ai abandonnés à leur enfer.

Rentré chez moi, j'ai mis en marche le système pour pénétrer dans le téléphone de ma mère. Son mobile était plein de messages échangés avec le médecin. Mon père avait raison. Elle réservait toute sa douceur à cet homme. Je me suis déconnecté de crainte de tomber sur un message désobligeant à mon sujet, qui nous conduirait à une rupture définitive. Puis je suis allé me laver les mains. Je voulais oublier. Ce que je venais de faire était dégoûtant.

J'ai préparé ma valise. Puis je suis descendu dans la rue pour faire un tour. C'était samedi dans l'après-midi, il y avait du monde dans l'escalier. Mon voisin Noah était sur le pas de sa porte et accueillait sa famille venue fêter ses quatre-vingts ans. Je ne voulais pas le déranger mais il m'a invité à me joindre à eux. Il m'a présenté à ses enfants, qui avaient l'âge de mes parents, en disant que j'étais son meilleur voisin, un chic type qui lui rendait de grands services. Une de ses filles m'a demandé discrètement : "Toi aussi tu t'intéresses aux arbres ?", je lui ai dit que oui, que j'aimais les arbres. Ils m'ont servi un verre de vin rouge, Noah a soufflé des bougies sur un gâteau à la crème. Il y avait un joyeux brouhaha, enfants et petits-enfants lui faisaient la fête. J'ai bredouillé que Noah était comme un grand-père pour moi, que je

l'aimais beaucoup, je ne sais pas d'où m'est venue l'idée, mais tout le monde était ému. Noah nous a remerciés, sa femme était morte, elle lui manquait, a-t-il dit en montrant la photo de son bon visage à côté de la télévision. Ils avaient tous les larmes aux yeux, et moi aussi. Mais la vie continue, a dit Noah, il y avait encore les enfants, les petits-enfants, le monde et la nature, des arbres à protéger, il était interdit de désespérer, c'est ce que lui avait enseigné la vie. J'étais assis parmi eux, c'était agréable, comme si je retrouvais ma famille perdue. Quand ils ont commencé à partir, il était déjà tard, moi aussi j'ai pris congé de Noah et je lui ai annoncé que j'allais être absent pendant une bonne semaine, en déplacement professionnel en Europe. Il m'a souhaité bon voyage et m'a demandé de saluer de sa part les arbres de là-bas. Je suis monté chez moi pour dormir un peu avant mon vol, mais je me suis retourné dans tous les sens sans pouvoir m'assoupir. J'ai pensé à Iris avec un pincement au cœur, elle allait me manquer. Mon corps m'a conduit devant l'ordinateur, j'ai pénétré dans le système et je l'ai aussitôt pistée. J'ai fermé ma porte à clé. Elle dormait, sa chambre était silencieuse, son ordinateur était en veille. Je suis resté à mon poste d'observation, essayant d'entendre sa respiration. Soudain je l'ai entendue murmurer, elle parlait dans son sommeil, mais je n'ai rien compris, puis le silence est revenu. Je lui ai souhaité une bonne nuit et j'ai embrassé mon écran.

II

La ville est construite en pente de part et d'autre du fleuve. De vieux ponts relient les deux rives, surplombées de hautes montagnes aux sommets couverts de neige. Quand j'aurai fini mon travail, ils m'y conduiront peut-être. L'appartement réservé aux invités des autorités se trouvait dans une vieille bâtisse du XVe ou XVIe siècle, au bout d'une rue étroite, près d'une petite place aux arbres nus. Le grand salon était garni de meubles anciens en bois massif et les fenêtres donnaient sur le fleuve. Les murs étaient décorés de tableaux de paysages champêtres et de scènes de chasse. Une bibliothèque contenait des livres dans la langue du pays, qui ne ressemblait à aucune de celles que je connaissais. Dans un coin, il y avait un piano, j'ai pianoté, j'avais appris quelques chansons simples et quelques accords en regardant des vidéos en ligne.

Tous les jours, une jeune femme de chambre pâle et une cuisinière âgée aux joues rouges venaient cuisiner et me servir le petit-déjeuner sur un plateau d'argent déposé sur une longue table de château : un œuf au plat avec de la saucisse, du café et du jus de pruneaux, du beurre et des tranches de pain frais. C'était un délicieux repas de produits locaux, je le sentais au goût de chaque ingrédient. Les matins étaient gris et souvent il pleuvait. La cuisinière portait un tablier et me servait en silence. J'essayais d'engager la conversation sur la météo mais, soit elle ne comprenait pas, soit elle n'avait pas envie de parler. Elle se demandait sûrement pourquoi un type comme moi habitait dans un appartement aussi luxueux.

Anna, la représentante de la boîte, m'avait accueilli à l'aéroport à mon arrivée dans l'après-midi. Elle avait la quarantaine passée, grande et majestueuse, avec des yeux verts, un nez retroussé et des pommettes saillantes. J'ai bien vu qu'elle ne savait pas trop quoi

penser de moi, je ne lui faisais pas très bonne impression, mais elle a aussitôt rectifié son expression et m'a souhaité la bienvenue, en anglais, avec un grand sourire. Puis, nous avons quitté l'aéroport, elle commentait les vieilles bâtisses et les places que nous traversions. Sa voiture dégageait un délicat parfum floral. Un portier, coiffé d'une casquette et vêtu d'un étrange uniforme, a pris ma valise et nous a accompagnés à l'étage, dans un ascenseur aux portes grillagées, comme dans les films anciens. Anna m'a présenté la cuisinière aux joues rouges et la domestique pâle qui ne me regardait pas dans les yeux. La cuisinière lui a posé une question, sans doute si elle restait à dîner, et Anna lui a répondu que non, mais l'a priée de nous servir deux cafés. Nous nous sommes installés dans le salon. Dehors il faisait gris, la pluie tapait sur les carreaux, Anna a croisé les jambes et m'a dit qu'elle était contente de me voir et que nous avions du pain sur la planche. Elle a pris des nouvelles de Rani, c'est ainsi qu'elle appelait Boulka, il avait habité dans cet appartement quelques mois plus tôt et, depuis, il y avait eu quelques autres visiteurs. Boulka peut affronter une telle femme, me suis-je dit, moi je suis une puce pour elle. Elle m'a recommandé de bien me reposer, le lendemain matin, elle viendrait me chercher pour m'emmener sur l'autre rive du fleuve. Nous avons bu notre café avec une délicieuse tarte aux pommes servie par la cuisinière. Anna s'est excusée, il fallait qu'elle parte, elle m'a donné son numéro de téléphone, je ne devais pas hésiter à l'appeler si nécessaire, même en pleine nuit.

La jeune domestique, l'air maladif et voûtée, a saisi ma valise, je lui ai dit que ce n'était pas la peine, mais elle a tenu à m'accompagner jusqu'à ma chambre à coucher. Nous avons fait une centaine de pas le long d'un large couloir qui partait du salon et ressemblait à celui d'un musée. Elle a allumé la lumière de la chambre à coucher et a posé ma valise. Le plafond était décoré d'angelots, un lit haut trônait au milieu de la pièce, comme dans un palais royal. Sur une table en marbre, on avait posé une coupe de fruits, un couteau en argent, de l'eau pétillante et quelques tranches de cake recouvertes d'une serviette, en cas de petite faim au milieu de la nuit. Être traité ainsi me plaisait. Dehors, le ciel avait viré du gris au noir et la pluie tombait sans interruption. "Bonne nuit", a dit la domestique dans sa langue, j'ai entendu ses pas s'éloigner et la porte de l'appartement se refermer. J'étais seul. Dans la salle de bains, j'ai fait couler de l'eau dans la

baignoire et j'y ai versé des sels contenus dans un petit sac en tissu. Je me suis plongé dans l'eau en me répétant que je méritais tout cela. J'ai pensé aux femmes d'antan prenant des bains, trempant un orteil dans l'eau et disant, "C'est bon", tandis qu'une bougie projetait des ombres sur leur corps.

Le lendemain, il faisait toujours aussi gris. Avant de partir, Ronit m'avait dit que je devais être présentable, elle m'avait emmené faire des courses sur le compte de la boîte. Nous avions acheté un manteau chaud, deux costumes chics et des gants. Au dernier moment, nous avions aussi pris des chaussures parce que même ma meilleure paire était usée. J'ai sorti mes affaires neuves et je me suis habillé avec le sentiment d'être un futur marié. Je me suis accordé un petit-déjeuner complet, et j'ai reçu un message d'Anna qui m'attendait en bas. Elle m'a salué en souriant et m'a proposé de nous rendre au rendez-vous à pied, la pluie avait cessé, nous aurions le temps de bavarder et elle me montrerait la ville. "Bien sûr, j'aime bien marcher", lui ai-je dit.

Elle portait un jean, de hautes bottes en cuir et marchait à grandes enjambées. "J'ai un fils de votre âge", m'a-t-elle confié tandis que nous traversions la vieille ville pour descendre vers le fleuve. "Il est étudiant. Rani m'a dit que vous aviez l'intention d'étudier l'astronomie, c'est bien cela ?" J'étais flatté à l'idée qu'ils avaient parlé de moi. Anna avait promis à Rani de m'emmener au célèbre observatoire, d'habitude il était fermé au public, mais elle avait déjà parlé à qui de droit et tout organisé, on nous accueillerait. "Mais d'abord le travail", a-t-elle dit. Le long du fleuve, les magasins de souvenirs, d'objets d'art, de tissus et de curiosités diverses étaient encore fermés. Nous sommes montés sur un pont décoré de sculptures de monstres et de sirènes. La ville s'offrait à nous, avec ses donjons, ses palais et ses flèches d'églises. "Voyez comme le courant est puissant, a dit Anna, il ne s'épuise jamais." Je me suis demandé jusqu'où pourrait être entraîné quelqu'un qui tomberait dans le fleuve. "C'est là que nous allons", elle désignait sur les hauteurs un château qui avait été construit par dix générations durant deux siècles, du

temps de l'empire, m'a-t-elle expliqué. Désormais il était habité par le président et l'état-major de l'armée.

Nous avons grimpé par un côté et, en chemin, Anna m'a esquissé l'organigramme de leurs services de renseignements. Pour des raisons historiques, il y avait quatre entités différentes qui étaient toujours en conflit et rivalisaient entre elles sur le plan des ressources et du pouvoir. Mais, depuis vingt ans, toutes dépendaient du général qui était le ministre de l'Information et la personne la plus proche du président. Elle en parlait comme d'une autorité suprême. Je lui ai demandé qui nous allions rencontrer, elle m'a répondu que nous étions attendus par quelques officiers et agents des renseignements qui travaillaient sous les ordres du général. Nous nous sommes arrêtés pour reprendre notre souffle, la ville était à nos pieds, Anna a dit : "Tout semble si beau, n'est-ce pas ? Le fleuve coule, les palais scintillent, il y a de la nourriture à profusion. Mais regardez les gens, ils ne sourient pas. Beaucoup de malheurs nous sont arrivés dans le courant de cette année. Au printemps, une inondation a détruit des villages dans la vallée. Cet été une mine s'est effondrée dans la montagne et a tué soixante-quinze mineurs. Il y a quelques semaines, un téléférique est tombé dans un précipice. Les gens ont l'impression que le Ciel est ligué contre nous. Notre économie est vieillotte, nos jeunes partent en Occident. Notre président est au pouvoir depuis plus de vingt ans, mais le public l'aime encore. Il nous a tirés de mauvaises passes et veille à notre indépendance. Mais il a des opposants qui répandent de fausses rumeurs, on dit qu'il est vieux et sourd et que c'est le général qui tient les rênes en coulisses. Ces derniers temps, il y a eu des manifestations dans les campagnes, des commissariats de police ont été attaqués. Notre grande voisine de l'Est tente d'exploiter la situation ; ils sentent notre faiblesse et veulent nous dominer. Le président et le général sont très inquiets. Ils voient avec effroi des zones entières susceptibles d'être envahies sous leurs yeux, des foyers de révolte. Nous connaissons déjà cela dans notre pauvre histoire. Le général me demande tout le temps : « Que pouvez-vous faire de mieux pour nous ? Comment pouvez-vous nous aider ? » Alors nous avons parlé avec Boulka. Il a expliqué au général qu'il lui fallait quelqu'un comme vous, un professionnel de votre niveau. Et vous voilà chez nous. Nous avons besoin de quelqu'un comme vous."

J'ai senti un gros poids s'abattre sur mes épaules. Quelqu'un

comme moi, avait-elle dit. C'est-à-dire une taupe grise qui fouille les labyrinthes de la Toile. Il a commencé à pleuvoir, Anna a accéléré le pas et nous sommes arrivés au château. Devant le portail se dressait un monument représentant un cavalier qui tendait son épée sur un cheval cabré. J'ai rêvé d'un tel monument en mon honneur. Anna a agité en souriant notre sauf-conduit sous le nez des gardes, j'ai vu dans leurs yeux une lueur de désir. Nous avons franchi le seuil. Le château était solide et immense, Anna m'a dit qu'il abritait plus d'un millier de chambres. Nous avons longé la muraille, entre les créneaux j'ai aperçu les toits de la ville dévaler les pentes vers le fleuve. L'émotion et la marche rapide me faisaient battre le cœur. Je redoutais d'avoir le vertige. Nous avons franchi une autre porte, des gardes armés ont accueilli Anna avec un claquement de talons et un "Je vous en prie, madame." Elle a longé les couloirs comme un souffle de vent, je l'ai suivie, nous sommes arrivés devant une grande porte impressionnante.

Elle a lissé ses vêtements et ses cheveux, a inspiré profondément et cogné au battant. Un soldat en uniforme kaki impeccable nous a ouvert. Nous sommes entrés dans une salle de réunion aux murs couverts de miroirs et éclairée par un grand lustre en cristal. Tout était si lumineux et scintillant que j'en étais ébloui, le monde paraissait se briser en mille éclats. Une fois mes yeux habitués à la clarté, j'ai vu une longue table, une dizaine de personnes autour, les uns en uniforme, les autres en costume gris de civils. Un officier haut gradé avec des insignes dorés aux épaulettes et des décorations sur la poitrine présidait la séance, il a embrassé Anna sur les deux joues et a échangé quelques mots avec elle. "C'est le colonel, un des proches du général", m'a-t-elle dit en guise de présentation, l'homme m'a serré la main tout en me dévisageant avec curiosité. Il semblait surpris par ma jeunesse et mon allure. Puis Anna m'a présenté aux autres d'une voix assurée, sans doute leur faisait-elle un excellent portrait de moi, car le colonel hochait la tête et laissait échapper des petits "Oh !" Je reconnaissais parfois le mot "génie" et j'essayais de me tenir droit, fier et détendu, comme un cavalier sans monture. Nous avons pris place à la table, le colonel a souri, satisfait, et la réunion a repris.

Anna me traduisait en simultané ce qui se disait. Ils ont énuméré une série de problèmes dans le système que nous leur avions vendu. Le colonel acquiesçait et triturait sa moustache, on voyait qu'il

s'ennuyait parce qu'il n'y comprenait rien. Mais les professionnels parlaient bien et j'ai vite compris qu'il fallait que je diagnostique la source du problème. Sentant que la réunion tirait à sa fin, le colonel a tapé sur la table en marbre, il avait rendez-vous chez le général, a-t-il dit, et espérait qu'avec mon aide, ils résoudraient rapidement les problèmes. "Le président a demandé personnellement au général quand le système serait de nouveau opérationnel, a dit le colonel à Anna en se levant. Sans le système, nous sommes sourds et aveugles, à la merci de bêtes sauvages et de serpents. Nous devons absolument mettre la main sur eux et les liquider." Nous avons tous les deux acquiescé, Anna a effleuré l'épaule du colonel et lui a dit quelques mots en souriant.

Trois hommes en civil nous ont invités à les suivre dans les caves du château où le système avait été installé. Au fond de la salle de réunion, une porte dérobée s'est ouverte, nous avons descendu une dizaine de marches et avons traversé des salles aussi somptueuses que celle du haut. Nous avons suivi nos hôtes le long d'un couloir creusé dans la roche et éclairé par des projecteurs. "Il y a des kilomètres de galeries sous la ville et des milliers de kilomètres de tunnels dans tout le pays m'a expliqué Anna. Seul le président en possède la carte complète dans un tiroir secret." À l'issue d'une longue marche, nous sommes arrivés devant une porte en acier. Un de nos accompagnateurs a tapé un long code et sorti une clé en fer. La porte s'est ouverte sur une niche où se tenait un gardien armé d'un fusil. Derrière lui se trouvait un grand espace souterrain plein de postes informatiques inoccupés. L'air y était confiné, j'avais du mal à respirer. "Nous avons commencé à travailler sur le système, mais nous avons rencontré des problèmes", m'a traduit Anna. Nos accompagnateurs semblaient soucieux : "Nous avons renvoyé les opérateurs chez eux parce que rien ne marche." C'était bizarre, Boulka m'avait brossé un autre tableau, il ne m'avait pas dit que rien ne marchait, je ne comprenais pas pourquoi il m'avait envoyé ici tout seul. Peut-être avait-il été mal informé.

J'avais soudain l'impression que ce lourd château reposait entièrement sur mes épaules. Ils m'ont installé, un technicien m'a exposé les pannes, puis ils se sont tous postés derrière moi pour voir ce que j'allais faire. "Ça va prendre du temps, ai-je dit à Anna, dites-leur de ne pas rester dans mon dos." Anna leur a demandé poliment

de s'éloigner. Ils se sont assis en face de moi, devant des ordinateurs libres et m'ont regardé, dubitatifs. J'ai essayé de les ignorer. J'ai pénétré dans les boyaux du système et inspecté son processus d'exécution afin de repérer l'origine du bug. Le système d'exploitation était plus complexe et sophistiqué que les produits habituels mais je savais l'utiliser et j'ai vu les pièges dans toute leur étendue. J'ai fait signe à Anna de s'approcher.

— Apparemment, ils ont été trop pressés, quelqu'un a fait des bêtises et a planté le système, lui ai-je dit à voix basse. Il faut que je le réinstalle avant de procéder à quelques changements. Le réseau informatique est un peu différent des autres.

— Je comprends, a dit Anna. Il vous faut combien de temps ? Que dois-je leur dire ?

J'ai réfléchi et je lui ai dit que j'avais besoin d'une douzaine d'heures pour réinstaller le système, puis d'une journée pour résoudre les divers problèmes particuliers.

— En tout, deux jours de travail, lui ai-je dit.

— D'accord, a dit Anna. J'espère que d'ici là, des têtes ne tomberont pas sous la guillotine.

Je lui ai expliqué que je ne pouvais pas aller plus vite. Je travaillerais sans relâche jusqu'à la résolution complète de tous les problèmes. Elle a traduit mes propos à nos hôtes, ils ont chuchoté entre eux, apparemment inquiets, et ont répondu à Anna dans leur langue. "Ils sont mécontents, le général sera contrarié, a-t-elle dit, mais nous n'avons pas le choix, mettez-vous au travail."

J'ai sorti mon ordinateur portable de son étui. Un modèle léger, puissant et très cher. Je l'ai mis en marche avec mon empreinte digitale, j'ai pianoté une longue série de codes que je connaissais par cœur. À un moment, je me suis trompé et me suis aussitôt interrompu, attentif – au bout de trois essais, l'ordinateur risquait de se verrouiller. Mon cerveau était inondé de données, pressé d'aller de l'avant, il fallait que je le freine un peu. J'ai achevé l'identification, je me suis connecté au système et j'ai procédé au redémarrage. Des lignes se sont succédé sous mes yeux. J'ai vu qu'Anna s'impatientait et que l'attente lui était pénible. Elle s'est levée et m'a dit à voix basse :

— J'ai une ou deux choses urgentes à régler, je reviendrai d'ici quelques heures. D'accord ? Vous vous entendrez avec ces messieurs ?

— Mais je ne les comprends pas, ai-je dit inquiet.

— Alors vous apprendrez vite notre langue. Avec une tête comme la vôtre, ça ne devrait pas être trop difficile.

Elle leur a dit qu'elle reviendrait plus tard, l'un d'eux l'a raccompagnée dans le dédale des tunnels. À midi, j'ai eu faim, mes yeux me brûlaient mais je ne pouvais pas m'arrêter et les trois personnes qui étaient restées à côté de moi ne m'ont rien proposé à manger. Après le départ d'Anna, ils se sont laissé aller, ont parlé et ri bruyamment, comme dans une taverne.

Le système a localisé des milliers de téléphones destinés à être suivis et s'est connecté à eux. Tout fonctionnait comme prévu. À partir de ce poste, je suis à même de m'emparer de tous les téléphones du monde, me suis-je dit, personne ne peut m'arrêter. J'étais fatigué, des pensées décousues me traversaient l'esprit. J'ai fermé les yeux et entendu dans mes oreillettes des langues inconnues, comme si nous étions un instant avant que la tour de Babel ne s'écroule. Quand j'ai rouvert les yeux, un des techniciens m'a demandé avec des signes si j'avais soif, il est reparti dans le couloir et est revenu avec un verre d'eau tiédasse. Ces gens ne sont pas sympathiques, me suis-je dit, ils me retiennent ici en otage et je meurs d'envie d'un café avec une quiche. Mais j'ai pensé à l'argent qui rentrait sur mon compte et entretenait la famille, aux jetons octroyés par Boulka, dont la valeur grimpait sans cesse. Je me suis redressé sur mon siège, il ne fallait pas que je me laisse aller. Le système mettait du temps à se réinstaller, il y avait des tonnes de données, et je n'avais rien d'autre à faire qu'attendre. Les costumes gris s'approchaient de temps en temps et regardaient l'écran pour voir où j'en étais et récriminaient entre eux dans leur langue que je ne comprenais pas.

Lorsque Anna est revenue, je me suis senti soulagé. Elle m'avait rapporté un grand sandwich bien garni, plein de viande et de légumes, et une bouteille de jus de fruits frais. "Désolée pour l'heure, a-t-elle dit, le général et les colonels m'ont retenue, ils ont des idées farfelues, aussi bien dans votre domaine que dans d'autres. J'ai parlé avec Rani Boulka. Il m'a dit qu'ils nous aideraient et feraient leur possible pour nous satisfaire. J'apprécie son attitude. Et ici, ça avance bien ?" Elle semblait plus détendue. Je lui ai expliqué que j'attendais la restauration complète du système pour pouvoir à la fois le réparer et l'améliorer. "Mangez d'abord", m'a-t-elle dit en s'installant à mes côtés. J'ai dévoré mon sandwich. "Nous savons faire de délicieux

sandwichs, a-t-elle dit, c'est notre domaine d'excellence." L'ordinateur indiquait la progression de l'installation : soixante-dix pour cent. Anna a échangé quelques mots avec les costumes. "J'aurais dû leur en apporter aussi, a-t-elle chuchoté en riant, ils vous regardent comme s'ils allaient vous dévorer." Assis devant l'ordinateur, nous attendions que le système finisse de charger, c'était une pure perte de temps. Anna remuait les jambes avec impatience, j'avais peur qu'elle reparte et me laisse seul, mais elle m'a soudain proposé : "Voulez-vous voir une chose intéressante ?" "Bien sûr", lui ai-je répondu. Elle a posé une question à nos accompagnateurs qui ont échangé des regards et haussé les épaules. Anna a insisté et l'un d'eux, avec de grosses joues et une mèche de cheveux bouclée, a fini par dire "D'accord" et s'est levé. "Ce n'est pas loin, a dit Anna, le temps de faire l'aller-retour, le système aura chargé."

Nous avons quitté la salle, franchi une porte en acier et nous sommes engagés dans le tunnel, avons pas mal zigzagué, et après avoir marché ainsi une dizaine de minutes, nous sommes arrivés devant une nouvelle porte blindée. Un de nos accompagnateurs a sonné, quelqu'un lui a répondu, il lui a débité une longue explication. La lourde porte s'est ouverte sur un espace qui ressemblait à un aquarium éclairé en bleu.

— Qu'y a-t-il ici ? ai-je demandé.

— C'est le nouveau polygraphe, a chuchoté Anna. Vous allez voir.

Des blouses blanches étaient penchées au-dessus d'un homme étendu dans un fauteuil capitonné comme celui d'un dentiste. Ils étaient en train d'examiner un appareil en forme de grande calotte posée sur sa tête. Après s'être assurés qu'il était correctement branché, ils sont passés derrière une cloison de verre et se sont installés face à des écrans. En apercevant Anna, ils l'ont saluée de la tête. L'un d'entre eux est resté auprès de la personne interrogée. "Il n'est pas attaché, m'a chuchoté Anna. C'est pour qu'il se sente libre. Les psychologues expliquent que si on interroge un suspect en l'immobilisant, cela le distrait et fausse les données de l'interrogatoire. C'est pourquoi les génies de Boulka ont inventé une ligature gravitationnelle : l'homme est collé à sa chaise par la pesanteur décuplée, il ne peut pas bouger alors qu'il n'est ni ligoté ni enchaîné. Regardez-le, on dirait un homme libre qui est venu de son propre gré se faire soigner chez le médecin. C'est aussi la raison de la lumière bleue, apaisante." J'étais fasciné par

ce que je voyais, je découvrais un pan de la boîte où je travaillais que je ne connaissais pas. Je ne savais pas si Boulka avait autorisé Anna à me montrer cet appareil, je n'ai pas posé de questions.

Le "soignant" qui était resté auprès du "patient" a commencé à lui poser des questions. Le suspect a répondu, et les écrans de la salle de contrôle ont affiché des coupes du cerveau de l'homme. Chaque partie s'est teintée de diverses couleurs, bleu, jaune, rouge, qui changeaient à mesure que l'homme parlait. Tout se passait dans un silence de laboratoire pendant que les coupes du cerveau changeaient de couleur. Les polygraphes d'autrefois enregistraient les réactions du suspect selon sa tension artérielle, sa sudation et son pouls, m'a expliqué Anna. C'était un système archaïque, sujet à des erreurs grossières, alors que cet appareil était presque à cent pour cent fiable, parce qu'il était installé au centre de la vérité et du mensonge dans le cerveau.

— Vous voyez ? Quand c'est bleu, il dit la vérité ; le rouge, c'est le mensonge. Ça ne fait pas mal, il n'y a pas de cris, pas de coups. En fait, c'est un examen médical. Comme lorsqu'on retire une tumeur lors d'une opération, ici on extrait la vérité. Voyez comme c'est beau.

Derrière la paroi de verre, les spécialistes se sont consultés et ont tracé des points sur les images du cerveau du suspect.

— Qui est cet homme ? ai-je demandé. Anna m'a regardé, surprise, ses yeux se sont soudain figés. Qui est cet homme que l'on interroge ? ai-je osé répéter.

— Oh, je ne sais pas, a-t-elle dit. Un de ceux qui font des histoires, un anarchiste. Il n'est sûrement pas ici sans raison. Nous avons acheté à Boulka cinq appareils comme celui-ci, et le général les a distribués dans quelques villes du pays. On y branche les individus qui nous intéressent. Ça marche très bien.

Un des enquêteurs, de l'autre côté de la cloison de verre, est entré dans la salle et s'est approché du suspect, il lui a dit quelque chose et l'homme a levé le bras. "À présent, on va lui injecter un sérum de vérité. C'est un nouveau produit développé par votre société, il est beaucoup plus précis que les précédents. La formule d'avant était comme du LSD. Celui-ci est totalement différent." L'enquêteur a injecté le produit et nettoyé avec du coton la goutte de sang qui perlait sur le bras de l'homme. "Voyez comme tout est silencieux et propre, comme dans un cabinet médical", a répété Anna, admirative. Sa voix dénotait

la fierté de faire partie d'une expérience aussi novatrice. Moi aussi j'étais admiratif, mais je me demandais ce que ressentait l'homme étendu sur le fauteuil. Soudain, il a grimacé et son corps s'est affaissé. Je me suis tendu. "Le produit commence à faire de l'effet, m'a rassuré Anna. Ça ne fait pas mal, c'est toujours comme ça." Ils ont patienté encore quelques minutes et ont fait boire de l'eau à l'homme. L'enquêteur a répété ses questions. L'homme n'était pas rasé et sous un œil et près de sa bouche, il y avait des marques de coups, on l'avait sans doute battu avant de le conduire dans cette salle. Il a répondu aux questions sur un ton tranquille et apathique. Je commençais à me familiariser avec la langue, j'ai compris qu'il leur donnait des noms. Nos accompagnateurs paraissaient ravis, les blouses blanches de la salle de contrôle pianotaient sur leurs claviers. "C'est formidable, a dit doucement Anna. Le système fournit des résultats surprenants. Il crache les noms de tous ses complices. Et le tout sans violence ni électrochocs. Voyez comme ils sont satisfaits. Je vais transmettre à Rani Boulka, cela va lui faire plaisir." L'homme continuait de livrer des noms et des lieux. Les coupes du cerveau étaient toutes colorées de bleu, signe qu'il disait la vérité. C'était un détecteur parfait.

Les accompagnateurs ont dit à Anna que nous devions retourner dans notre salle. Elle a salué la salle de contrôle, qui l'a saluée en retour. Tout le monde était content, la science avait vaincu le déplorable mensonge humain. Nous avons parcouru le tunnel en sens inverse et en chemin, j'ai pensé à la vision de Boulka : l'homme est encerclé de toutes parts, de manière visible et invisible, par la parole et la pensée, de l'intérieur et de l'extérieur, on le connaît à fond, jusque dans ses centres nerveux, il est dépouillé de tous ses masques et de tous ses mensonges.

Nous sommes revenus dans la salle de travail, je me suis assis à mon poste, le nouveau système d'exploitation était presque installé. Après avoir vu le détecteur de mensonges, j'étais remotivé et curieux de connaître les merveilles que fabriquait ma boîte et que j'ignorais. Le logiciel s'est remis en route, tous les documents se sont affichés sur l'écran et j'en ai informé nos accompagnateurs et Anna. Une longue nuit m'attendait, car il fallait désormais que je corrige les erreurs. Autour de moi, tous étaient fatigués et gris, Anna bâillait, mais j'étais plein d'énergie. "Je peux vous laisser ?" m'a-t-elle demandé après m'avoir annoncé qu'on m'apporterait bientôt un bon dîner. Je l'ai

laissée partir et me suis plongé dans mon travail. Le clavier crépitait sous mes doigts. Parfois, je revenais en arrière pour vérifier une série de codes que j'avais négligés, mais la plupart du temps j'allais de l'avant. Fort de la mission qui lui incombait, mon corps surmontait l'épuisement. Mes accompagnateurs somnolaient sur leurs sièges, mais moi j'étais complètement en éveil. J'ai dîné sans bouger de mon poste. Au petit matin, vers quatre heures et demie, j'ai fini de tout réparer. Soudain, les écrans étaient inondés d'images et de messages, de localisation sur des cartes, de voix lasses qui parlaient en pleine nuit au téléphone. J'ai augmenté le volume. Mes compagnons se sont réveillés en sursaut et m'ont regardé, ils ont chuchoté entre eux et m'ont demandé : "Okay ?" Je leur ai adressé un sourire victorieux en levant le pouce, oui, okay. J'étais fier de mon travail.

Ils se sont agités et ont transmis aux responsables que le système était réparé, des dizaines d'opérateurs ont afflué, se sont installés à leur poste et se sont mis au travail, casques sur les oreilles. Ils m'ont oublié, comme si le système s'était remis à fonctionner tout seul. Anna est revenue tôt le matin.

— Vous êtes formidable, tout ce que Boulka a dit sur vous est vrai. Voulez-vous sortir prendre l'air ?

— Oh, oui, ai-je répondu.

L'enthousiasme de la nuit s'était dissipé. Avec tout ce monde autour de moi, l'air devenait irrespirable, Anna m'a guidé, nous avons retraversé les salles somptueuses et sommes enfin remontés en surface et sortis à l'air libre et froid. J'ai pris une grande inspiration avec la sensation d'avoir été sauvé de la noyade. Une voiture noire, rutilante, était garée le long de la muraille intérieure, un chauffeur m'a ouvert la portière arrière.

— Il va vous conduire à votre appartement et je viendrai vous chercher dans l'après-midi, a dit Anna. Reposez-vous, vous avez fait un travail formidable, je suis impressionnée.

Quelques pâles lumières flottaient au-dessus de la ville. Je suis rentré dans ma belle chambre qui donnait sur le fleuve, j'ai actionné les robinets dorés de la douche, puis je me suis étendu sur mon lit royal, mort de fatigue. "Bravo, Anna m'a informé", le message de Boulka s'est affiché sur mon téléphone au moment où je fermais les yeux. J'avais gagné mon pain à la sueur de mon front.

À midi, après que je me suis reposé et que j'ai repris des forces, le chauffeur m'a ramené au château. J'ai retrouvé le colonel et sa suite dans la salle des glaces. Leur attitude à mon égard avait changé, ils me regardaient avec estime et m'ont servi à boire. Le colonel a dit que selon les rapports, tous les systèmes fonctionnaient bien depuis la nuit, on avait déjà arrêté quelques anarchistes et évité quelques attentats terroristes. "Maintenant, a-t-il dit, nous voulons avancer". Anna a approché sa tête de la mienne et m'a traduit ses propos. Autour de la table, les techniciens étaient enthousiastes, ils ont émis des idées sur la manière d'améliorer les renseignements sur les pirates. Ils avaient des plans grandioses et voulaient que je les aide à les réaliser. "Ils veulent implanter des messages du gouvernement dans les appareils de la population", a murmuré Anna à mon oreille. Je lui ai demandé l'envergure du projet, Anna a traduit au colonel qui a fait un grand geste théâtral : "Ça concerne tout le monde, a-t-il dit. Des millions." Je leur ai conseillé d'acheter de la publicité sur les réseaux sociaux et les moteurs de recherche. Le colonel a ri : "Ne soyons pas naïfs, a-t-il dit, il ne s'agit pas de publicités, nous voulons que leurs téléphones soient pleins de nos messages, que ça pénètre en eux, qu'ils détestent les terroristes et qu'ils nous aiment." J'ai acquiescé. J'avais compris ce qu'il voulait et je savais le faire, mais je n'étais pas sûr d'avoir le droit de le leur révéler.

— Nous voulons déconnecter des téléphones à distance, a dit un des civils qui m'avaient accompagné durant la nuit.

— Combien ? ai-je demandé.

— Des milliers en même temps.

Je leur ai suggéré de s'adresser aux sociétés de communication, elles savaient le faire lorsqu'un usager ne payait pas sa facture. Le

colonel a ricané en découvrant ses dents, j'ai vu qu'il était en colère, il a dit qu'avec les sociétés de communication, c'était compliqué, la plupart étaient internationales, elles y mettraient des obstacles. Ils voulaient faire les choses seuls, sans rien demander à personne, et sans protocole imposé. Je savais le faire, mais il fallait que je demande l'autorisation.

Au moment même où je m'apprêtais à sortir pour appeler Boulka et m'informer auprès de lui, des hommes de sécurité en costume sombre ont fait irruption dans la pièce sans frapper, ils ont vérifié que l'endroit était sûr et aussitôt après, le général a fait son apparition avec sa suite. "C'est le général", a chuchoté Anna, tout le monde s'est levé pour l'accueillir. Les cheveux gris, le teint blême, il semblait épuisé et inquiet, je ne l'avais pas imaginé ainsi. Le colonel l'a installé en bout de table. Le général a posé une question, les yeux se sont tournés vers moi. Il m'a dit en anglais qu'il avait entendu parler de moi et de l'excellent travail que j'avais accompli. J'ai rougi et l'ai remercié.

— Continuez, a-t-il dit.

J'étais pris au piège. Je ne savais que faire, je transpirais dans mes vêtements neufs.

— Il faut que j'aille aux toilettes, ai-je dit à Anna.

— Pas de problème, on vous attend, a-t-elle dit.

Je me suis incliné devant eux, les gardes m'ont ouvert les grandes portes. J'ai trouvé les toilettes au bout du couloir, je me suis enfermé dans l'une d'elles et j'ai appelé Boulka. Il a décroché aussitôt. Je lui ai expliqué en chuchotant ce qu'on me demandait. "Tu peux les aider, a-t-il dit, confiant. On a des autorisations, nous leur avons déjà vendu des systèmes très sensibles. Ils savent garder le secret, on peut leur faire confiance." Je l'ai remercié, j'en ai profité pour utiliser les toilettes et j'ai tiré la chasse d'eau.

Je suis revenu dans la salle de réunion, le général m'a regardé d'un air entendu. Je leur ai annoncé qu'on pouvait faire les deux choses qu'ils demandaient, introduire des messages sur les comptes privés et déconnecter simultanément un grand nombre de téléphones mobiles. Ils ont murmuré entre eux, ils paraissaient satisfaits, puis le général a pris la parole dans sa langue, tous les autres se sont tus. "Il veut savoir comment vous avez appris tous ces tours de passe-passe", a traduit Anna qui, dès l'arrivée du général, s'était tendue. Je me suis

embrouillé. Que pouvais-je lui raconter, les fins de semaine et les jours de fête que je passais seul dans ma chambre, parce que je n'avais pas d'autres amis qu'Alon ? Que lui non plus n'était plus mon ami, que même mes parents avaient du mal à me supporter ? Que j'ai cherché dans l'ordinateur le chemin vers les souterrains les plus profonds ? C'était vrai, c'est ainsi que j'avais appris. "J'ai eu de bons professeurs", lui ai-je répondu à la place et ma réponse polie lui a plu. Puis il a demandé à voir de ses propres yeux le système en train de fonctionner.

Nous sommes descendus tous ensemble dans le sous-sol, à travers le tunnel étroit, avec des accompagnateurs devant et derrière nous. Tous les postes étaient occupés par des opérateurs équipés de casques qui déversaient dans leurs oreilles des données qu'ils saisissaient en continu. Le général s'est arrêté à côté d'un poste, intrigué. Il s'est penché sur l'écran et a examiné attentivement les images : quelques hommes devant la caméra, une femme et un homme enlacés, des lettres. Son regard était curieux et scrutateur, il a parlé avec le colonel. Anna s'est rapprochée d'eux pour écouter et il est ainsi passé d'un poste au suivant, butinant. Puis on l'a accompagné dans la salle du polygraphe. Nous y sommes arrivés au moment où on fixait le bonnet sur la tête d'une suspecte installée dans le fauteuil capitonné. Sa chemise était tachée de sang noir qui avait coagulé. Dans la salle des opérations, les enquêteurs se sont levés en l'honneur du général, il leur a fait signe de se rasseoir. "Il faut lui changer sa chemise", a murmuré Anna à mon oreille, mais ça n'avait pas l'air de déranger le général, il observait les changements de couleur dans l'imagerie du cerveau. Il a attendu que l'on injecte le produit à la suspecte et quand elle a commencé à cracher des noms, il s'est tourné vers Anna et lui a dit en souriant quelques longues phrases qu'elle ne m'a pas traduites. Lorsque nous sommes remontés des sous-sols, le général m'a dit : "Mon jeune et talentueux ami, descendant d'un peuple antique et intelligent. Vous ferez pour nous ce que vous nous avez promis, n'est-ce pas ? Nous comptons sur vous !" J'ai hoché la tête comme un gentil garçon, mais sa présence me ratatinait, ma poitrine et mes épaules se sont affaissées, il est reparti à la hâte, entouré de ses gardes.

Ils ne voulaient pas perdre de temps. Les hommes en gris nous ont aussitôt reconduits à la salle située à l'arrière du château. Du temps de l'empire, ces quartiers étaient habités par les domestiques et palefreniers, ce qui expliquait l'extrême simplicité de l'architecture, m'a expliqué Anna. Nous sommes montés au dernier étage par un escalier étroit, et elle m'a présenté à quatre hommes pâles assis face à des écrans. Les informaticiens. Ils semblaient déprimés et amorphes. Je n'avais pas encore mangé. Il était déjà tard, la tête me tournait, j'ai chuchoté à l'oreille d'Anna que j'avais faim. Elle a dit quelque chose à leur responsable qui a envoyé un de ses assistants me chercher un sandwich. Pendant ce temps, j'ai écrit à la boîte de m'envoyer par un canal chiffré les fichiers dont j'avais besoin pour exécuter les nouvelles missions. Ils m'ont demandé qui m'y avait autorisé, j'ai dit que c'était Boulka. J'ai sorti mon ordinateur qui m'accompagnait partout. Je l'ai branché au réseau. À travers une petite fenêtre grillagée, on apercevait le ciel gris. Mon sandwich est arrivé, je l'ai mangé devant eux. Ils m'ont regardé comme une bête curieuse.

Les fichiers sont arrivés et j'ai commencé à travailler sur le poste que l'on m'avait attribué. L'horloge, sur le donjon du château, sonnait fort. "Pouvez-vous leur expliquer un peu ce que vous faites ?" m'a soufflé Anna. Son haleine sentait la faim, elle mangeait peu pour rester mince. Je lui ai promis de leur expliquer ce que je faisais, mais je voulais d'abord classer les fichiers que j'avais reçus. Mon téléphone a vibré dans ma poche, c'étaient des publicités mais, avant de l'éteindre, je me suis dit qu'il serait peut-être bon d'y copier les fichiers que je venais de recevoir, qui sait, ils pourraient servir un jour. J'ai fait vite, personne ne l'a remarqué, d'ailleurs ils ne comprenaient pas ce que je faisais. Le temps qu'Anna aille me

chercher une tasse de thé, les fichiers étaient transférés dans mon téléphone. J'ai commencé à travailler. J'ai découvert que les programmeurs comprenaient un peu d'anglais, mais c'étaient des gens fermés et peu loquaces. J'ai ajouté à leur système ce que j'avais promis au général.

Le soir même, nous avons envoyé à tous les téléphones mobiles du pays un discours enregistré du vieux président. Mais ce n'était pas assez pour moi, je leur ai aussi collé un virus qui verrouillait les comptes et ne les déverrouillait qu'après diffusion complète du discours. Je me suis amusé, j'ai vu que les opérateurs aussi souriaient. Nous commencions à nous comprendre. Le petit film montrait le président assis devant un somptueux bureau ancien, avec le drapeau national derrière lui et un grand tableau représentant un fleuve coulant dans une vallée verdoyante. Le président avait une moustache blanche, l'allure d'un grand-père, mais ses yeux inexpressifs larmoyaient. Sur un ton soporifique, il lisait des choses que je ne comprenais pas, sans doute leur demandait-il d'être gentils et de ne pas faire d'histoires. Les fichiers étaient lourds mais notre système était puissant, capable de les faire circuler sans que cela n'affecte sa vitesse.

Anna est revenue quelques minutes après l'envoi. D'un bout à l'autre du pays, tout le monde regardait le discours. Le général l'avait appelée pour lui dire que c'était parfait. La salle était joyeuse, j'ai vu un des opérateurs saisir un manche à balai, courir derrière une souris qui traversait la salle et l'écraser contre le mur. J'ai tourné la tête pour ne pas voir ce qui restait de l'animal. Je croyais avoir achevé ma tâche, mais Anna m'a gentiment rappelé que je devais leur montrer comment déconnecter les usagers à distance. "Bien sûr", ai-je répondu, alors que je planais déjà sur un nuage de fatigue et de vertiges. Avec le restant de mes capacités de concentration, je leur ai montré comment on pouvait déconnecter du réseau une grande quantité de comptes. "Allez-y doucement, je leur ai dit. C'est un outil dangereux, utilisez-le intelligemment." Ils m'ont regardé, admiratifs, fascinés par ce que je venais de leur apprendre.

Le lendemain, ils m'ont donné ma journée. Anna avait dit que je le méritais après le travail forcené que j'avais accompli. Elle m'a recommandé quelques sites qui méritaient le détour en ville, elle s'excusait de ne pas pouvoir m'accompagner à cause de la situation, les réunions s'enchaînaient et le général et sa suite avaient besoin de ses services. Elle m'a proposé de me trouver un guide, j'ai dit que je n'en avais pas besoin, j'avais envie d'être seul. Après un petit-déjeuner copieux, je suis sorti, l'air froid et vivifiant fouettait le visage. C'était un matin précieux, sans soucis ni vertiges, le ciel était clair au-dessus de moi et en moi. Je suis lentement descendu vers le fleuve à travers les rues de la vieille ville. Rien ne pressait. Je cherchais des signes de vie aux fenêtres et essayais d'imaginer ce qu'aurait été mon quotidien si j'étais né ici. En chemin, je me suis arrêté sur un banc dans un parc, devant un vieil arbre dont les racines couvraient le sol et la cime masquait le ciel. J'ai touché la terre humide qui nourrissait l'arbre et j'ai pensé à tous les événements dont il avait été témoin, aux guerres, aux catastrophes et aux tyrans qui s'y étaient succédé. Dans la rue, les gens paraissaient soucieux et gris, personne ne souriait, mais ce n'était pas mon problème, à cet instant, j'étais un simple touriste. Au bout d'une rue, la grande place de la ville est soudain venue à ma rencontre, elle était vaste et belle. Des policiers stationnaient à chaque coin, des hommes en costume gris circulaient parmi la foule. Devant l'hôtel de ville, des écoliers en uniforme examinaient la vieille horloge aux multiples rouages. Elle était surmontée de l'ange de la mort qui combattait les bons anges avec sa faux. Une toile de fond représentait le soleil, la lune et les étoiles. J'ai écouté les explications de la professeure à ses élèves. Elle avait une voix agréable, mais je n'ai compris que le mot "Satan". Sans doute leur disait-elle que le diable

c'était le temps qui fauchait tout sur son chemin, c'est du moins ce que j'ai cru deviner. Quand l'horloge a indiqué une heure pleine, un coq a surgi et a poussé un grand cocorico mécanique. Les enfants ont sursauté et moi aussi, puis ils ont ri et je les ai imités, alors ils m'ont tous regardé d'un air bizarre, et leur professeure aussi. Je lui ai fait un signe de la main mais son jeune visage m'évitait, elle a regardé le policier qui se trouvait à l'entrée du bâtiment comme si elle s'apprêtait à l'appeler. Je ne faisais rien de mal mais j'ai tout de même pris mes jambes à mon cou en direction de la cathédrale, à l'autre extrémité de la place. C'était le monument principal de la ville, Anna m'avait dit qu'il valait le détour. Je me suis retourné, les enfants et leur enseignante continuaient leur périple sans s'occuper de moi.

La construction de la cathédrale s'était étendue sur trois siècles, encore plus longtemps que la construction du château. J'ai pensé aux ouvriers qui avaient travaillé sous la pluie, dans la boue, génération après génération, qui étaient morts à trente ou quarante ans sans avoir eu le plaisir de voir leur ouvrage achevé. Et un beau jour, c'était fini, l'empereur, la cour et l'archevêque et tous les habitants de la ville, sauf les juifs, avaient inauguré le sanctuaire lors d'une messe solennelle. J'ai franchi le portail, mon regard aussitôt attiré par l'autel éclairé. Je me suis approché pour voir Jésus mais le passage était étroit, mon pied a heurté quelque chose et j'ai trébuché. Quelques personnes agenouillées devant des prie-Dieu m'ont fusillé du regard. Je me suis arrêté sous le crucifix, c'était un Jésus qui ne ressemblait pas à ceux que j'avais déjà vus dans d'autres églises d'Europe : il était charnu, avec des bras et des jambes musclés et un visage joufflu. Étonné par cette représentation, j'ai examiné de près ses orteils, son nombril, ses aisselles, les clous enfoncés dans sa chair. Sur mon portable, une notification a retenti, j'avais oublié de l'éteindre, dans l'obscurité les fidèles ont braqué sur moi des yeux de loups. "Pardon", ai-je articulé en reculant vers le fond de l'église. Anna m'écrivait en anglais notre programme du lendemain et signait d'un sourire. Je me suis approché précautionneusement de la statue de Marie avec l'enfant Jésus dans les bras, entourée d'anges. Elle ressemblait à une jeune mère heureuse et belle. Comme il n'y avait personne à mes côtés, je lui ai caressé la joue. J'ai imaginé que ça lui était agréable et j'ai effleuré de la main la tête du bébé. Un petit être ordinaire qui ne savait pas encore ce qui l'attendait. J'ai entendu un bruit et j'ai

aussitôt retiré ma main. Une ombre m'a dépassé et est entrée dans le confessionnal dissimulé par la pénombre. Boulka m'avait raconté que nous y avions installé de l'équipement, au nez et à la barbe de leur Dieu. J'en ai ri et senti qu'il fallait que je quitte cet endroit sans tarder.

Au milieu de la place, un grand kiosque proposait des saucisses appétissantes. Elles sentaient bon et les serveuses portaient des blouses blanches de pharmaciennes. J'ai choisi une grande saucisse de couleur claire, avec beaucoup de chou et de la moutarde, je l'ai dévorée en un clin d'œil et j'ai refait la queue pour en manger une autre. Une fois mon ventre plein de viande et de pain, je suis retourné dans les ruelles de la vieille ville. Il faisait froid, je claquais des dents, j'ai marché vite pour me réchauffer. Peu à peu, les magasins ont disparu, les immeubles paraissaient à l'abandon, j'ai cherché une lueur de vie mais il n'y en avait pas. J'ai fini par arriver aux murailles de la ville dont il ne restait plus que des tas de pierres.

Alors que je m'apprêtais à faire demi-tour, mon regard a été attiré par une étoile de David sculptée au-dessus d'une porte d'immeuble fermée par une chaîne et un cadenas. J'ai regardé à l'intérieur à travers une fenêtre aux vitres brisées. Quelqu'un m'a interpellé dans mon dos. "Bienvenue au ghetto", a dit l'homme qui portait un chapeau déformé et des couches de vêtements en lambeaux. Il a dit quelque chose dans leur langue et a ouvert une porte en bois qui cachait un jardin plein de vieilles tombes fichées dans la terre dans le plus grand désordre. J'ai pu déchiffrer quelques inscriptions, mais la plupart étaient effacées ou effritées, des noms de femmes et d'hommes morts depuis longtemps. J'ai senti que je devais faire quelque chose pour eux, mais je ne savais pas quoi, je ne connaissais pas les prières. Le gardien du cimetière a fredonné d'une voix éraillée une mélodie inconnue, il s'est balancé sur ses jambes et m'a fait un signe de ses doigts. J'ai cherché de la monnaie dans mes poches et lui en ai donné, il m'a souri et a émis un grognement de plaisir. "Général", a-t-il marmonné soudain en me montrant du doigt avec un sourire édenté. "Tu es le Juif du général." Je n'étais pas sûr d'avoir bien entendu, il parlait dans leur langue, peut-être disait-il tout autre chose, j'ai préféré ne pas comprendre. Je lui ai demandé avec des signes de la main ce qu'il y avait à l'intérieur du bâtiment verrouillé. "Bain rituel, synagogue", a-t-il dit, il a sorti un gros trousseau de clés de sa poche

et m'a fait signe de le suivre. Il a ôté le cadenas et poussé la porte de toutes ses forces. L'intérieur sentait la poussière et le moisi. J'ai allumé la lampe de mon téléphone et l'ai suivi dans une cave. "Bain rituel", a dit l'homme en me montrant un petit bassin profond, et il a imité une femme descendant les marches en se dandinant. Un gros rat a surgi dans un coin, sans doute effrayé par la lumière et le bruit, j'ai eu le temps de voir son affreux museau et ses moustaches, tout un troupeau l'a suivi, des petits et des grands, sans doute sa famille. J'étais dégoûté, j'ai remonté les marches pour sortir, mais le gardien m'a rattrapé par la manche pour me forcer à voir la synagogue. Un pigeon niché dans un coin de fenêtre a pris la fuite, effrayé. Une poussière épaisse saturait l'air et recouvrait les bancs et le tabernacle. Le sol était couvert de fientes d'oiseaux mêlées à des pages de prière déchiquetées. Je me suis rappelé le passage de la Torah que j'avais lu pour mes treize ans et je l'ai psalmodié. Le gardien m'a fait signe de me taire, j'étais agacé, j'ai élevé la voix. Il a secoué la tête, en colère et a disparu. Il faut en parler au général, me suis-je dit, quelle honte que la synagogue soit dans cet état, Boulka saura peut-être ce qu'il faut faire. Je suis sorti en titubant, j'ai cherché le gardien pour qu'il remette le cadenas sur la porte, mais il était invisible. Plus haut dans le ciel, on apercevait le clocher de la cathédrale, j'ai suivi la direction.

Le lendemain matin, Anna est passée me chercher avec la voiture noire et le chauffeur pour me conduire hors de la ville. Elle m'avait envoyé un message me priant de préparer un sac pour quelques jours. Notre premier arrêt était une préfecture dans l'Est du pays. On y avait décelé un début de désordre et de résistance. Nous avons traversé des forêts, des montagnes et des fleuves bleus, des paysages comme de vieilles cartes postales. Le chauffeur avait mis de la musique classique, les sièges sentaient bon le cuir. Anna portait une jupe au-dessus du genou et des collants noirs, j'étais gêné de la regarder, elle me paraissait nue. Elle m'a posé des questions sur mes parents, sur ce qu'ils faisaient. Je lui ai répondu que ma mère était infirmière à l'hôpital et mon père, homme d'affaires. Et j'ai rajouté en silence, en faillite. "Vous avez des frères et sœurs ?" J'avais l'impression qu'on s'intéressait à moi, c'était un sentiment agréable. "J'ai une sœur", ai-je répondu. Elle voulait en savoir plus, je me suis limité à des informations générales. J'étais mal à l'aise, sans doute l'avait-elle remarqué, elle a cessé de poser des questions. "Mon fils veut devenir architecte écologiste, il veut sauver le monde, a-t-elle dit en riant. Mon mari le contredit, il dit que toute construction entraîne la destruction de la nature mais le petit lui tient tête, il est déterminé à changer les choses. Mon mari enseigne la philosophie, il aime débattre." Soudain, son téléphone a sonné faiblement, elle a répondu dans leur langue. Elle semblait inquiète : "Le colonel dit qu'il y a de l'agitation à l'est, m'a-t-elle informé. Il veut que nous mettions à jour le système, comme nous l'avons fait au château. Je lui ai dit que nous étions en route. Il vous passe le bonjour du général." Et après un moment de silence, "Sachez, m'a dit Anna que je suis une fervente démocrate. Si ces gens prennent le pouvoir, les choses se passeront

mal, ce sont des brutes. Notre président les a d'abord soutenus, mais ils veulent le désordre, tout casser sans écouter personne. Ils ne connaissent pas l'histoire et ne savent pas ce qu'il se passe lorsqu'on donne le pouvoir à la populace. Ça se termine toujours mal." Je n'avais rien à dire sur le sujet, je ne savais pas qui étaient les bons et les méchants. Un message de Boulka s'est affiché sur mon téléphone, il me demandait des nouvelles. Je lui ai écrit que nous étions en route pour la capitale régionale de l'Est. "C'est bien", a répondu Boulka. "C'est très bien", a-t-il ajouté quelques secondes plus tard. Anna a souri, elle voulait me faire plaisir avant que je ne sois à nouveau submergé par le travail. Une de ces nuits, a-t-elle dit, demain ou après-demain, elle m'emmènerait voir les étoiles à l'observatoire. Je l'ai remerciée et lui ai dit de me faire confiance, tout se passerait bien, elle serait satisfaite.

Au bout de trois heures de route, nous sommes arrivés à la capitale régionale. Un car de police nous attendait à l'entrée de la ville, près d'une grande affiche du président souriant. Notre chauffeur, un grand homme corpulent, est sorti de la voiture pour aller parler aux policiers. Puis il a répété à Anna ce qui s'était dit, elle m'a traduit que la ville était calme en ce moment, mais qu'ils allaient nous escorter pour plus de sécurité. Les ateliers d'artisans et les petits pavillons de banlieue ont laissé la place à des logements gris. La patrouille nous a conduits jusqu'à l'antenne locale du ministère. J'aurais aimé qu'Iris me voie assis dans la voiture noire comme un personnage important, occupé aux affaires secrètes d'un pays. Le bureau régional du ministère se trouvait au centre-ville, entouré d'une muraille. Le directeur et ses assistants, alignés, nous attendaient de l'autre côté de la barricade. J'ai avancé vers eux, ils ont respectueusement incliné la tête et exprimé leur joie de m'accueillir. Apparemment, le château les avait briefés. "Je vous en prie", m'a dit le directeur en me désignant le vaste escalier qui conduisait au premier étage. On y avait installé une table à notre intention, avec de grosses tranches de pain, des fromages, du saucisson et du thé.

Nous avons fait honneur à leur buffet, puis ils m'ont conduit vers une pièce verrouillée, à l'autre bout de l'étage. Je portais mon ordinateur en bandoulière, comme un fusil. Les employés locaux étaient plus sympathiques que les types rébarbatifs du château, peut-être parce qu'ils étaient provinciaux. Ils m'ont proposé à boire et à

manger pendant tout le temps où j'ai travaillé. D'après l'odeur, ils buvaient des boissons alcoolisées. C'était bizarre, une coutume que je n'avais pas vue au cours de mes voyages précédents, mais qui était joyeuse. Je travaillais vite, je savais ce qu'on exigeait de moi : j'ai agrandi le spectre des numéros que l'on pouvait suivre et j'ai amélioré leur repérage en continu. "Donne-leur ce qu'ils veulent", m'avait dit Boulka, et c'est ce que j'ai fait.

De l'autre côté de la cloison, j'entendais Anna bavarder sur un ton léger avec le directeur et ses assistants et, de temps en temps, éclater de rire. À midi, ils nous ont invités dans leur salle à manger et nous ont servi de la viande braisée avec des légumes cuisinés dans un plat en terre. Assis parmi eux, nous avions presque l'impression de faire partie de la ville. On ne sentait pas l'atmosphère oppressante de la capitale, Anna riait à chaque blague du directeur. Après le déjeuner, je suis retourné travailler. Autour de moi, les têtes se sont inclinées sur les poitrines, en position de sieste. Les écrans continuaient d'envoyer des messages et des images, des tonnes d'informations, mais les hommes étaient en veille. Peut-être avaient-ils l'intention de parcourir les enregistrements, je n'en sais rien. Il est arrivé un moment où j'étais le seul à ne pas dormir dans la pièce. Un peu plus tard a commencé le rituel du café avec du gâteau. Tout le monde s'est de nouveau réuni, les joues étaient rougies par la sieste, c'était agréable, mais je me suis demandé quand ces gens travaillaient et s'il ne fallait pas qu'ils se réveillent avant qu'il ne soit trop tard. Dès le coucher du soleil, ils étaient à nouveau pleins d'énergie et enthousiastes quant aux nouvelles performances du système. C'étaient des gens chaleureux, je me sentais apprécié.

Le soir, des policiers en civil nous ont conduits à notre hôtel tout proche. Les passants que nous croisions s'effaçaient sur notre passage et évitaient nos regards. J'avais l'impression que tous les citoyens joyeux avaient été embauchés par le ministère de l'Information pour faire la fête, pendant que les autres étaient opprimés et dépressifs. L'hôtel était ancien et confortable. Ma chambre était à côté de celle d'Anna. À huit heures du soir, nous sommes descendus dîner. Elle s'était changée et portait une tenue plus légère et décontractée. On nous a servi une soupe réconfortante et un poisson de rivière accompagné de pommes de terre. La table voisine était occupée par des hommes qui semblaient en voyage d'affaires. Ils avaient un rire

vulgaire et, de temps en temps, l'un d'eux tournait la tête et observait Anna d'un air concupiscent. Elle buvait du vin rouge, le regard légèrement voilé. Ils la dévoraient des yeux, comme s'ils allaient l'enlever et l'emmener dans leurs chambres sans que je puisse la protéger. Elle m'a demandé avec un sourire las comment s'était passée ma promenade de la veille. Je lui ai raconté que j'avais vu la fameuse tour de l'horloge et visité la cathédrale.

— Très impressionnante, j'ai dit en passant sous silence les bêtises que j'y avais faites.

Elle a retiré prudemment une arête pointue de son poisson. Je lui ai dit que j'étais tombé par hasard sur le ghetto.

— Ah, a-t-elle dit en quittant son poisson des yeux, c'était sûrement une expérience particulière pour vous.

— Il s'est passé une chose étrange, ai-je dit, sous son regard soudain perçant. Le gardien du cimetière m'a appelé le Juif du général. J'ai peut-être mal compris, mais c'est ce que j'ai entendu.

— Ces gens-là savent tout, a dit Anna avec une expression étrange. Ils ont l'œil, ils vous reconnaissent de loin.

Je n'étais pas sûr de comprendre ce qu'elle disait.

— Pardon, a-t-elle dit en essuyant sa bouche avec sa serviette. Ce n'est pas ce que je voulais dire, a-t-elle ri, embarrassée. Je vous aime bien, vous êtes des gens intelligents et rapides. Pas comme nos imbéciles.

Le vieux maître d'hôtel qui nous servait avec lenteur et élégance nous a demandé si nous désirions un dessert, Anna a commandé pour moi la fameuse tarte aux prunes locale, servie avec de la crème fouettée, il fallait absolument que je la goûte. Quand nous nous sommes levés de table, elle m'a précédé, suivie par le regard des hommes qui se demandaient ce qu'un type comme moi pouvait bien faire avec une si belle femme. Rien, ai-je eu envie de crier. Devant nos chambres, Anna m'a adressé un autre sourire las en me souhaitant une bonne nuit, j'ai espéré un instant qu'elle m'inviterait à l'intérieur, mais la porte s'est refermée. Je me suis déshabillé et suis resté en sous-vêtements, il faisait très chaud dans la pièce, j'ai allumé la télévision et parcouru les chaînes, elles parlaient toutes la langue locale et j'étais incapable de me concentrer. J'ai entendu les robinets couler dans la salle de bains d'à côté. Elle a envahi toutes les cellules de mon cerveau, c'était plus fort que moi.

Je me suis assuré que ma porte était bien verrouillée, j'ai fermé les lourds rideaux de ma fenêtre, j'ai posé mon ordinateur sur mon lit et, après m'être identifié de manière faciale et tactile, j'ai pianoté par cœur les codes du système. J'ai respiré profondément. Elle était dans mes filets. Encore quelques secondes de synchronisation et j'étais chez elle. J'avais réussi. Elle était en pleine visio dans sa baignoire, mais je ne voyais que son visage : les cheveux mouillés, sans maquillage. À l'autre bout, il y avait le général. Il lui disait des mots doux. J'étais assis entre eux deux, entre les yeux durs d'un homme et le visage intelligent d'une femme. Il lui a demandé quelque chose avec délicatesse, elle a éloigné le mobile et j'ai aperçu un cou et des épaules rondes. Le général l'a regardée, j'aurais pu lui crever les yeux. Sans doute lui a-t-il dit, "Encore", car elle a éloigné un peu plus la caméra. J'ai pris peur, j'ai cliqué sur "déconnecter" et j'ai détourné les yeux de l'écran. Je ne voulais pas être un voyeur pervers, j'ai essayé de m'endormir, mais c'était impossible.

Je suis descendu au bar, je me souvenais d'y avoir aperçu un piano, peut-être y avait-il de la musique. Les hommes du restaurant étaient là, ils riaient bruyamment et m'ont vu m'asseoir à l'autre bout de la salle. Il n'y avait pas de pianiste. J'ai demandé au barman de me servir une eau pétillante tout en louchant sur les bouteilles d'alcool derrière lui. L'un d'eux, celui qui était le plus proche de moi, m'a dit quelque chose dans leur langue. Ma tête ne lui revenait pas, c'était évident. J'ai fait signe avec les mains que je ne comprenais pas. Il m'a lancé un regard de mépris. Boulka les aurait sûrement apprivoisés, mon père leur aurait offert une tournée. Et moi, c'était quoi mon problème ? "Vous êtes d'où ?" m'a-t-il demandé dans un anglais grossier. J'ai évité la question, je craignais d'avoir des problèmes de sécurité, j'ai dit que je venais de Finlande, le premier pays qui m'est venu à l'esprit, j'ai pensé à la lumière du Nord. "Ah !" a-t-il lâché, dubitatif, mais il a répété l'information à ses acolytes. *"Good vodka"*, m'a lancé l'un d'eux. J'ai fini de boire, j'ai laissé un peu de monnaie et suis remonté dans ma chambre avant qu'ils ne me posent d'autres questions. J'avais envie de me reconnecter au téléphone d'Anna, mais je me suis forcé à me tenir loin de mon ordinateur.

Au milieu de la nuit, j'ai été réveillé par des bruits. Je ne savais plus où j'étais, j'ai regardé l'heure, les ombres dans la chambre, et la mémoire m'est revenue. J'ai entendu des coups de feu, quelques

rafales, puis des cris, des bruits de portes, une explosion et des sirènes d'ambulances. J'ai bondi de mon lit pour aller voir à la fenêtre ce qui se passait dehors mais je n'ai rien vu, ça devait se passer dans une autre rue. Mon téléphone a sonné. Anna me disait d'une voix ensommeillée de ne pas avoir peur, c'était l'armée qui arrêtait quelqu'un, cela arrivait toutes les nuits dans cette partie de la ville. J'ai répondu que je n'avais pas peur et je suis retourné au lit.

Le lendemain matin, rebelote, ils nous ont accompagnés à l'antenne régionale du ministère. Je me suis assuré du bon fonctionnement des protocoles que j'avais mis en place la veille. Nos hôtes ont raconté à Anna, et elle me l'a traduit, qu'ils avaient démantelé dans la nuit des réseaux de hackeurs sur le point de commettre des actes de sabotage. D'où le raffut que nous avions entendu dans la rue. "Ils disent que c'est grâce à nous, a répété Anna. Le système a su les localiser avec précision." J'ai demandé s'il y avait des morts. "Il paraît qu'il y a deux morts, quelques blessés et le restant a été conduit à la forteresse pour interrogatoire." Nos hôtes sont partis après de joyeuses accolades, et une patrouille a raccompagné notre voiture jusqu'à la sortie de la ville. Nous étions de nouveau entourés de forêts et de fougères, de temps en temps un pont enjambait un fleuve bouillonnant. Enveloppée dans un gros manteau, Anna lisait des rapports sur son téléphone. Je me suis rappelé son visage nu pendant qu'elle se montrait au général. Elle a senti que je l'observais et m'a dit, "Quoi ?", j'ai aussitôt détourné la tête. Nous avons quitté la route principale et nous sommes engagés à l'assaut d'un col qui grimpait et redescendait par une suite de lacets vertigineux. J'avais la nausée. Arrivés au pied de la montagne, nous avons débouché sur une grande vallée verdoyante au centre de laquelle se dressait une forteresse avec tours et muraille d'enceinte. C'était étrange parce que d'habitude, les forteresses sont construites sur des promontoires. J'ai lu sur mon téléphone qu'un empereur l'avait fait bâtir au Moyen Âge pour dominer le passage entre les fleuves proches et empêcher toute attaque extérieure. Depuis des années, on y enfermait des prisonniers dangereux. Nous avons franchi un petit pont qui enjambait les douves creusées au pied des murailles. Un soldat est venu nous contrôler, derrière lui se trouvait un poste de garde équipé d'une mitrailleuse. Le

chauffeur a sorti un document et une porte de fer s'est ouverte dans la muraille. À l'intérieur, nous avons découvert deux rangées de longs bâtiments d'un étage aux toits de tuiles, au-dessus desquels se dressait l'impressionnante forteresse.

Un gradé est venu à notre rencontre, il était joufflu et souriant, chaussé de bottes, sa grande casquette sous le bras, il a baisé la main d'Anna et a serré la mienne d'une poigne virile. Il semblait content de nous voir. Nous sommes entrés dans un des bâtiments et avons longé des couloirs encombrés de vieux placards métalliques pleins de classeurs. Dans les bureaux, des employés en uniforme fouillaient dans des dossiers et rangeaient les documents à l'ancienne. Dans celui de l'officier, on nous a servi du café avec du gâteau et, après quelques mots de bienvenue, il nous a exposé la raison de notre visite : au cours des arrestations de ces derniers jours, ils avaient saisi plusieurs téléphones qu'ils ne parvenaient pas à déverrouiller. Or le contenu de ces téléphones était de la plus haute importance pour les enquêtes en cours. Ils avaient su qu'un grand spécialiste était venu de l'étranger, ils avaient demandé que je vienne les dépanner. "Ce n'est pas mon travail, ai-je chuchoté à Anna, nous ne faisons pas ces choses-là." Elle m'a répondu sur un ton sérieux et catégorique qu'elle avait parlé avec Boulka et qu'il était d'accord. "Appelez-le si vous voulez", m'a-t-elle dit, mais c'était inutile, je la croyais. Je pouvais essayer, lui ai-je répondu, mais je n'étais pas sûr de réussir. Elle a traduit mes propos à l'officier qui a ri : "On voit que vous êtes un jeune homme aguerri, mieux vaut faire profil bas et ressortir grandi, plutôt que l'inverse. Mes collègues m'ont dit que vous étiez formidable, je suis sûr que vous réussirez."

Il nous a conduits le long d'un couloir souterrain obscur. Il faisait humide et froid, Anna a serré son manteau autour d'elle. Nous nous sommes retrouvés dans une cour intérieure ceinte de murailles. J'ai regardé le ciel. Une nuée de cigognes volait tranquillement, en altitude. Sous nos pieds, le sol était recouvert d'herbe mouillée. Au centre, sur une potence, se balançait un corps à la nuque brisée. "Oh !" s'est écriée Anna en se couvrant les yeux. L'officier s'est approché du soldat qui gardait la cour, il lui a donné un coup sur la nuque, l'a giflé et lui a crié dessus. Puis il s'est excusé auprès d'Anna et lui a dit qu'il avait donné l'ordre de débarrasser les lieux dès le matin. Il ne s'est pas excusé auprès de moi, sans doute pensait-il qu'un

homme est censé supporter ce genre de spectacles et que je devais être habitué à voir des pendus. Il nous a expliqué que c'était un dangereux terroriste qui avait lancé une grenade en direction de policiers, le tribunal spécial qui siégeait dans la forteresse l'avait condamné à mort. Quand nous sommes passés au-dessous, je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un coup d'œil et d'enregistrer la langue qui pendait, très longue, les bras ballants le long du corps et la couleur bleue de la peau. "Ça va ?" m'a demandé doucement Anna en m'effleurant le bras. Je lui ai répondu que oui, mais je n'en étais pas si sûr.

Nous sommes entrés dans le bâtiment principal de la forteresse. Au-dessus de nous se dressaient cinquante mètres d'anciens murs fortifiés et au-dessous, quelques étages de sous-sols où se trouvaient des cellules de prisonniers et des salles d'interrogatoire. C'est là qu'ils nous ont conduits. En chemin, l'officier a montré du doigt une cellule en disant fièrement qu'elle avait accueilli celui qui avait porté atteinte à la vie de l'empereur, l'héritier du trône au siècle dernier. Quelqu'un criait non loin de là, c'étaient des cris de douleur. Une porte en fer a claqué, Anna a sursauté. On nous a conduits à une pièce glaciale aux murs de pierre suintants l'humidité. Anna claquait des dents, l'officier a crié à un soldat d'aller vite chercher un poêle. On nous a fait asseoir devant une table. En face de moi se trouvait une chaise basse en bois avec des courroies pour y attacher le détenu. Un homme en civil est entré sans dire un mot et a déversé sur la table un tas d'enveloppes marron et sur chacune, une date, un nom et un numéro. À l'intérieur de chaque enveloppe, un téléphone portable. Il y en avait une cinquantaine. J'ai senti le vertige monter, j'ai dit à Anna que je devais brancher mon ordinateur à une prise et qu'il me fallait une autre table, celle-ci était trop encombrée. Elle a traduit mes propos, aussitôt l'officier a aboyé des ordres pour qu'on nous donne ce dont nous avions besoin. Puis elle m'a adressé un sourire inquiet, elle voulait s'assurer que j'étais d'accord, que je ne me sentais pas exploité. Laisse-toi faire, me suis-je dit, c'était une aventure et un défi, il fallait que je surmonte des blocages et repousse des frontières à l'intérieur de moi-même.

On m'a fourni ce que j'avais demandé et je me suis mis au travail. J'ai pris un téléphone et je l'ai connecté à mon ordinateur. J'avais des antivirus puissants pour me protéger de tout ce qui traînait sur les

portables. Je me suis introduit dans l'appareil, j'aimais ça. Le mot de passe était élémentaire, de ceux qu'on trouve à bas prix sur Internet, je l'ai neutralisé. Quelques minutes plus tard, Anna a demandé à informer le commandant de la forteresse que j'avais réussi à débloquer un téléphone. Comme il était parti dans la salle des interrogatoires, il est revenu aussitôt, a regardé l'adresse IP que j'avais réussi à afficher sur l'écran et a failli m'embrasser de joie. Ils m'ont transmis une adresse à laquelle envoyer les fichiers, c'était un bureau dans un des étages de la forteresse, ils se chargeraient de tout imprimer. Anna m'a expliqué que les enquêteurs avaient besoin de preuves physiques pour les montrer aux accusés. J'ai branché les téléphones suivants et accéléré mon rythme, je les ai décortiqués comme des pistaches, mes hôtes me regardaient faire comme si j'étais Superman.

Au bout d'un moment, il a fallu que j'aille aux toilettes. On m'a accompagné le long d'un couloir, nous avons croisé un détenu que l'on remontait des sous-sols pour le conduire en salle d'interrogatoire. Il était menotté et entravé aux pieds, environ la trentaine, j'ai remarqué qu'il était beau malgré la saleté, les blessures et l'odeur d'urine sur son passage. Le couloir n'était pas assez large pour nous croiser. Je me suis plaqué contre le mur et j'ai attendu. Au moment où il passait devant moi, il m'a lancé un regard mauvais, ses yeux exprimaient un dégoût qui m'a brûlé. J'ai uriné dans les toilettes de l'administration, puis j'ai regardé le ciel à travers le grillage de la fenêtre. Des lambeaux de bleu parmi les nuages gris, j'ai senti une bouffée d'air froid, j'ai jeté un coup d'œil à la première page d'un journal sportif jeté par terre et je suis revenu rapidement à mon poste de travail par le même long couloir. Anna m'a demandé la permission d'aller se reposer, on lui avait préparé une chambre quelque part dans les étages, et j'ai continué à débloquer les téléphones jusqu'à ce qu'il n'en reste plus aucun. Je suis rentré jusqu'au fin fond de chacun et j'ai tout nettoyé jusqu'à la moindre miette. Quand j'ai eu fini, j'ai débranché mon ordinateur et je me suis étiré, bras et jambes, les autres m'ont regardé, admiratifs. Je me suis senti très fort.

Ils ont appelé le commandant qui m'a escorté à l'étage supérieur, j'ai aperçu des fenêtres percées dans les murs de pierre, ouvertes sur de vastes champs et sur le crépuscule. Anna est venue nous rejoindre après sa sieste et nous sommes allés dîner tous les trois. On nous a servi un vin rouge capiteux et de la viande cuite au four, l'officier

nous a parlé de sa ferme familiale dans la vallée, il avait des bovins, des légumes et des vignes d'où provenait le vin que nous buvions. Anna l'a complimenté, son vin était excellent, le commandant a expliqué que la terre était bonne et le climat, propice. J'ai demandé à Anna si nous dormirions dans la forteresse ce soir-là, elle m'a dit que oui et que le lendemain nous irions observer les étoiles comme promis. "Les chambres sont très agréables ici m'a-t-elle dit, et comme vous le voyez, ils savent accueillir leurs invités." J'ai apprécié la nourriture et le vin mais j'étais tendu, comme si moi aussi, à tout moment, on pouvait me traîner dans les sous-sols. Je voulais quitter cet endroit. Anna a remarqué mon état et a ajouté qu'il n'y avait aucun hôtel dans les environs, à peine quelques auberges d'ivrognes. Et surtout en ce moment, aucun endroit n'était sûr, mieux valait dormir dans la forteresse et repartir le lendemain matin. Puis elle a repris une conversation mondaine dans leur langue avec le commandant. Il la traitait avec beaucoup d'égards et essayait de l'amuser avec son style rustique. Par moments, je devinais qu'ils parlaient de moi. "Il vous admire, m'a dit Anna en souriant. Il dit que vous êtes incroyablement intelligent."

Nous étions en train de manger notre dessert quand un officier s'est approché du commandant, il s'est mis au garde-à-vous et lui a dit qu'on avait besoin de lui en bas. Le commandant s'est excusé, il s'est essuyé la bouche avec sa serviette et nous a laissés seuls dans la salle. "On a arrêté un suspect dangereux, m'a expliqué Anna. Il était recherché depuis des semaines." Après le dessert, on nous a servi une liqueur de prunes que nous avons sirotée lentement. La nuit est tombée sur la vallée, des faisceaux de projecteurs balayaient les murailles de la forteresse et les douves, des chiens de garde aboyaient. L'aide de camp du commandant nous a accompagnés à nos chambres et s'est excusé pour la salle de bains que nous devions partager. "Pas de problème", a dit Anna et j'ai approuvé de la tête. Avant de me souhaiter une bonne nuit, elle m'a demandé si elle pouvait prendre son bain la première, "Bien sûr", lui ai-je répondu. Après tout, ce n'était pas si mal de dormir comme un duc dans une belle chambre de vieille forteresse, mais il fallait que j'oublie ce qu'il se passait en bas. Sur ma table de chevet, il y avait une pile de vieux livres. J'en ai pris un, c'était un guide de chasse illustré, relié cuir. Sur la première page s'étalait la carte régionale, avec la forteresse au centre, puis des

illustrations d'ours, de cerfs, de sangliers, de lièvres et d'autres animaux – le guide indiquait comment tuer chaque espèce. J'ai essayé de lire dans l'espoir de me fatiguer et de m'endormir. J'ai entendu Anna fermer la porte à clé et remplir la baignoire. La cloison était mince et une fois le robinet fermé, je pouvais entendre le moindre de ses mouvements. J'ai posé l'ordinateur sur le lit pour me brancher chez elle et la voir, je ne pouvais pas m'en empêcher, mais j'ai entendu un coup impatient à la porte.

J'étais en slip et chaussettes, les cheveux en bataille, j'ai enfilé mon pantalon et j'ai ouvert. C'était l'aide de camp du commandant, il s'est adressé à moi dans leur langue et m'a fait signe de le suivre, je ne comprenais pas pourquoi, il paraissait agressif et je craignais d'avoir commis une erreur. Anna était dans son bain, je l'ai entendue déplacer des flacons, peut-être s'apprêtait-elle à apparaître devant son général, je n'ai pas voulu la déranger. J'ai mis mes chaussures, j'ai pris mon ordinateur et j'ai suivi le militaire. Après avoir traversé des labyrinthes, nous sommes arrivés devant une porte. Il a dit quelques mots aux gardes assis devant. L'un d'eux s'est levé et a cogné sur un battant qui s'est entrebâillé, il a chuchoté avec quelqu'un à l'intérieur, puis nous a fait signe d'entrer. L'aide de camp a lissé son uniforme, passé la main dans ses cheveux et bombé le torse, je l'ai imité. Nous sommes entrés dans une grande salle presque vide. Sur une estrade improvisée placée à l'autre bout de la pièce se tenaient trois juges vêtus de toges noires. C'est le tribunal qui condamne à la pendaison, ai-je pensé. Contre le mur se trouvaient trois cages en fer, occupées par trois prisonniers. Un des accusés était l'homme que j'avais croisé dans le couloir et qui m'avait lancé un regard terrifiant. C'était à peine quelques heures auparavant mais il paraissait vieilli de plusieurs dizaines d'années. La situation n'était pas claire et j'ai cru vraiment qu'on me mettrait, moi aussi, dans une cage pour avoir fait quelque chose de mal. L'air sentait les corps sales et la peur.

Le président du tribunal m'a fait signe de m'approcher. Un procureur à lunettes en uniforme feuilletait fiévreusement une pile de dossiers. Je me suis avancé vers l'estrade, il m'a arrêté d'un geste avant que je ne franchisse une ligne imaginaire. Il s'est adressé à moi dans leur langue, j'ai mimé l'incompréhension, il est passé à l'anglais : "Votre nom ?" Tremblant, j'ai regardé autour de moi pour qu'on m'explique ce qui se passait, le juge a dit : "Vous êtes convoqué en

tant que témoin et non comme accusé, ne vous inquiétez pas." Soulagement. J'ai posé mon ordinateur sur la table et discrètement vérifié que j'avais bien fermé ma braguette en sortant de ma chambre à la hâte. Du fond de la salle, un détenu a crié quelque chose, un juge assis à droite lui a intimé le silence. Le président du tribunal a pris la parole : "Le procureur nous a présenté des témoignages contre les accusés. Nous avons demandé quelle était leur provenance, il nous a expliqué que vous les aviez extraits de leur téléphone. C'est une affaire sérieuse. Ces gens-là sont accusés de trahison, la loi stipule que s'ils sont coupables, ils seront condamnés à la peine de mort. C'est la raison pour laquelle je vous ai fait venir, nous voulons être sûrs." Les deux autres juges ont acquiescé gravement. La salle était nue, à l'exception du drapeau de la république tendu au mur. Il n'y avait pas de public, pas d'avocats de la défense, le procureur était le seul homme de loi face aux juges.

Je leur ai demandé ce qu'ils voulaient savoir. "D'où avez-vous sorti tout ça ? Et comment ?" m'a demandé le président en montrant la pile de documents présentés par le procureur. J'ai expliqué que j'étais spécialiste en matière de piratage téléphonique et que je travaillais pour une société qui louait mes services. C'était leur ministère de l'Information qui m'avait fait venir chez eux et j'étais arrivé à la forteresse le matin même pour aider à débloquer les téléphones. Le juge m'a fait signe de m'interrompre et a traduit mes propos à ses collègues. Celui qui se trouvait à sa gauche a noté à la main ce qui se disait sur un procès-verbal. Je me suis retourné vers les cages et j'ai aperçu un jeune homme mince, avec des taches de sang autour de la bouche et sur sa chemise. Les juges m'ont interrogé sur mon expérience professionnelle. Je leur ai dit que j'avais servi dans l'armée dans une unité qui s'occupait de ces choses-là, où je m'étais formé et que je ne pouvais pas en dire plus. "C'est assez, nous comprenons parfaitement, inutile de nous donner davantage de détails, a dit le président du tribunal. Nous avons eu le gouverneur militaire de la capitale au téléphone. Il nous a parlé de votre respectable société et nous ne doutons pas de ses capacités. Mais nous avons un petit service à vous demander pour assurer la quiétude de nos nuits." Le président du tribunal a sorti un téléphone de sa poche et a demandé à l'huissier de me le passer. "C'est mon téléphone. Je l'ai verrouillé avec un code et je vous demande de le déverrouiller." Inquiet, le procureur m'a

regardé à travers ses grosses lunettes. Mon pouls s'est accéléré. Son téléphone était collant. J'ai ouvert mon ordinateur et j'ai essayé de réprimer le tremblement de mes mains. Les juges m'observaient avec méfiance. Les accusés, dans leurs cages, espéraient découvrir que j'étais un charlatan, leur vie en dépendait. J'ai entré les codes, j'ai présenté mon empreinte digitale, je suis entré dans ma boîte à outils et j'ai relié le téléphone du juge à mon ordinateur. Et si tu laissais tomber, me suis-je dit. Et si tu faisais échouer l'épreuve. Laisse-les vivre. Mais la fierté professionnelle et le respect de soi prenaient le dessus, tout comme mon engagement auprès de Boulka. Et surtout, la peur d'échouer et de me retrouver à mon tour dans une cage, accusé devant ce même tribunal. J'ai inspiré profondément et activé le logiciel dont je m'étais servi le matin même. En général, il permettait de déverrouiller le code d'accès du téléphone. Sauf que, cette fois-ci, ça n'a pas marché. Un petit pourcentage de codes résistait, j'avais eu quelques cas dans la matinée. Mais je ne me trouvais pas devant des juges. Je sentais la sueur perler sur mon front. J'ai tenté une autre méthode un peu plus compliquée qui venait à bout des cas les plus difficiles. J'ai cru avoir réussi, mais le téléphone ne s'est pas déverrouillé.

Les juges ont commencé à chuchoter, les accusés ont crié dans leurs cages, ils ont vu miroiter devant eux la possibilité d'échapper à la mort grâce à mon échec. Le procureur m'a murmuré quelques mots inquiets, ses yeux étaient comme des raisins secs derrière ses lunettes. Pas de chance, me suis-je dit, je suis tombé sur un os. Au bureau, avec nos ordinateurs très puissants, j'aurais pu résoudre le problème. Mais ici, je devais me débrouiller avec mon modeste portable. J'ai fermé les yeux et passé mentalement en revue toutes les étapes de création d'un code d'accès. Les touches du clavier se sont activées dans mon cerveau comme un mécanisme antique. Il n'y a plus aucun ordinateur au monde, me suis-je dit, pas de société, pas de logiciel de piratage, il n'y a que toi devant un immense coffre-fort en acier, avec des verrous et des gonds que tu dois forcer. Soudain, le brouillard s'est dissipé et la solution m'est apparue toute en lignes claires et nettes. J'ai poussé un soupir de soulagement. Je savais que ça marcherait. J'ai pianoté les étapes une par une, je savais exactement où j'allais. Ce sera une de tes grandes heures, m'a dit mon cerveau optimiste, tu en seras fier jusqu'à la fin de tes jours. J'ai chassé ces pensées glorieuses et me suis

concentré. Le monde entier, tendu, reposait sur le fil d'une lame, sauf moi. On eut dit une éternité mais au bout de dix minutes, j'ai réussi à déverrouiller le téléphone du président du tribunal. Je ne suis pas allé voir ce qu'il s'y passait, je n'ai pas demandé à le faire et je n'étais pas intéressé par toute la saleté qui s'y trouvait. Le visage de glace, j'ai tendu l'appareil à l'huissier qui l'a donné au juge. "Bravo, a dit ce dernier avec un sourire. Nous avons bien cru que vous n'y arriveriez pas", et il a révélé devant tout le monde que le code était la date à laquelle il avait rencontré sa femme. J'ai jeté un coup d'œil vers les détenus. La tête baissée et les genoux rentrés, ils étaient brisés, silencieux. Ce n'est pas ma faute, me suis-je dit, je ne suis qu'un figurant dans une histoire écrite par d'autres. Peu m'importent les gagnants et les perdants. Je me contente de faire du beau boulot. "Merci beaucoup, a dit le président du tribunal, sérieux. Vous avez contribué au maintien de la loi et de l'ordre dans notre république." J'ai incliné la tête, j'ai pris mon ordinateur et, sans regarder les accusés, j'ai suivi l'officier qui m'a raccompagné jusqu'à ma chambre.

J'ai fermé ma porte à clé. Il n'y avait aucun bruit de l'autre côté du mur, apparemment Anna dormait. Je suis allé me doucher et je suis resté longtemps sous le jet d'eau, j'avais besoin de délasser mon corps après toute la tension accumulée. Le matin, nous avons pris notre petit-déjeuner avec le commandant de la forteresse, il a raconté à Anna l'épreuve que les juges m'avaient fait subir et comment j'avais brillamment réussi. "Mais pourquoi vous ne m'avez pas appelée ? m'a-t-elle demandé. Je suis désolée, vous avez dû traverser un mauvais moment", et elle a inondé le commandant d'un flot de paroles que je n'ai pas comprises. Il s'est justifié, puis m'a demandé pardon. "Ce n'est pas grave, j'ai dit comme un gentil garçon qui prend les choses sur lui, l'essentiel est d'avoir pu me rendre utile." Pour finir, il nous a offert une bouteille de vin et un pot de confiture de sa ferme dans la vallée. Nous avons de nouveau traversé la cour intérieure de la forteresse. Le commandant a demandé à Anna de détourner la tête, de ne pas regarder, il se souvenait de la dernière fois. Mais moi, j'ai regardé. Cette fois-ci, il y avait trois potences au lieu d'une, avec un grand espace entre chacune. Des corbeaux tournaient autour des pendus, un soldat les chassait à coups de bâton et de cris. "C'est grâce à vous", a dit le commandant en souriant. Je me suis souvenu des cris des détenus qui avaient espéré que je ne réussirais pas à trouver le code.

Ce sont des criminels, ai-je pensé, ils ont été condamnés à mort. J'ai gagné, ils ont perdu. C'est tout, il n'y avait pas à chercher plus loin.

Nous avons salué le commandant, il a baisé la main d'Anna, serré la mienne et m'a remercié chaleureusement. Nous sommes entrés dans la voiture noire et Anna a indiqué la destination au chauffeur. Nous partions vers l'est, m'a-t-elle expliqué, vers les hautes montagnes et les forêts touffues et nous arriverions à l'observatoire dans la soirée. "Nous nous arrêterons en route, a-t-elle ajouté, au quartier général de la patrouille des frontières. Le ministère vous demande de réactualiser un élément de son système." Pourquoi pas, me suis-je dit. Loin du pays et de tous mes soucis, je me sentais plus léger, Anna était à mes côtés, comme si on avait mis à ma disposition une femme belle et mûre en guise d'amie. Nous avons quitté la vallée et emprunté une route étroite qui serpentait à travers une forêt de fougères parcourue de ruisseaux. Anna m'a expliqué qu'à cause de la topographie du terrain, la région n'était pas très peuplée et comme elle était frontalière, des réfugiés s'y infiltraient régulièrement. La radio diffusait de la musique classique, Anna pianotait sur ses genoux. Dehors, il pleuvait et il faisait presque nuit en plein jour. Nous passions devant des masures de paysans, des étables et des porcheries, puis de nouveau des forêts. Nous prenions de l'altitude, le vent soufflait fort et secouait la voiture.

Nous avons fini par arriver à la base de la patrouille frontalière. C'était un grand bâtiment en pierre au cœur de la forêt. Autrefois, l'endroit avait été un sanatorium pour les tuberculeux qui avaient besoin de l'air pur des montagnes mais avec la découverte des antibiotiques, l'édifice était resté longtemps inoccupé, jusqu'à ce que la patrouille y installe son quartier général. C'était l'heure du déjeuner et le commandant du lieu nous a invités à nous joindre au repas. Anna a admiré la décoration du réfectoire, les hauts plafonds et les tables en bois qui dataient sans doute du sanatorium. Des centaines de soldats

vêtus de gros manteaux étaient attablés devant des assiettes creuses remplies de viande fumante. Anna a souri aux têtes qui se sont tournées vers elle, il y avait peu de femmes, je l'ai suivie en saluant discrètement sur mon passage. Autour de notre table, les officiers m'ont dévisagé avec curiosité parce que j'étais différent. Ils étaient calmes, larges d'épaules et riaient beaucoup. Anna riait avec eux. On m'a servi une assiette pleine de ragoût qui sentait bon mais la viande était si dure et si pleine de nerfs que je n'ai rien pu avaler. Je me suis contenté de pain trempé dans de la graisse servie dans des petites soucoupes. L'officier m'a demandé, et Anna m'a traduit, ce que je pensais de leur pays. J'ai vite essuyé la graisse autour de ma bouche et j'ai dit que je le trouvais très beau. Il a hoché la tête d'un air satisfait, puis a dit quelque chose qui a fait rire toute l'assemblée. La traduction d'Anna s'est perdue dans le brouhaha. On nous a apporté de pleines théières de thé sucré qu'ils ont bu à longues gorgées. Je voulais savoir pourquoi ils avaient ri, Anna m'a dit que c'était une référence à une histoire pour enfants, un conte local difficile à traduire, mais ils n'avaient pas ri de moi, tout le monde me respectait ici, a insisté Anna, ils avaient entendu parler de mon travail. L'officier s'est levé de table, il était temps de retourner travailler et tous les gradés sont partis vaquer à leurs tâches.

Il nous a conduits au dernier étage où se trouvait le système informatique. J'ai imaginé les tuberculeux alignés dans des lits de fer le long des murs blancs et des religieuses en train de les soigner. À leur place, il y avait désormais une grande salle pleine de tables et d'écrans sur lesquels arrivaient des images de caméras et de capteurs thermiques installés le long des centaines de kilomètres de la frontière orientale. L'officier responsable de la salle nous a dit qu'ils avaient réussi à arrêter des milliers de clandestins, mais qu'il y avait aussi beaucoup de fausses alertes à cause des animaux qui vivaient dans la forêt, sangliers, cerfs, loups et même parfois des ours.

— Boulka est venu ici ? ai-je demandé à voix basse à Anna.

— Bien sûr, m'a-t-elle dit, surprise. C'est vous autres qui avez installé tout ça.

Au bout de la salle, dans une autre pièce, se trouvaient des postes de localisation de téléphones. Dès qu'un mobile franchissait la frontière, rarement seul, on envoyait une patrouille à sa rencontre. Cette méthode avait permis d'arrêter bon nombre de clandestins, mais

il y avait aussi beaucoup d'erreurs, des gens ordinaires hors de soupçon étaient arrêtés parce qu'ils passaient à proximité des caméras. Le responsable a expliqué, et Anna m'a traduit, qu'à cause des nombreuses erreurs, la patrouille avait commencé à ignorer les avertissements du système électronique et était revenue aux vieilles méthodes empiriques : flair et intuition. "C'est comme si nous étions retournés cent ans en arrière, a dit l'officier. Et du coup, beaucoup de clandestins ont franchi la frontière ces derniers temps. Ce qui contribue à troubler l'ordre dans le pays. Ils prennent le travail des citoyens, ils ont des coutumes sauvages qu'ils ramènent d'Orient et qui sont incompatibles avec notre culture." J'ai acquiescé de la tête.

Il fallait que je me mette au travail. Ils voulaient que je rajoute des paramètres au système pour qu'il soit plus précis et ne lance plus de fausses alertes. Je leur ai demandé un instant de réflexion et j'ai consulté Boulka sur la messagerie codée de la société pour savoir si j'avais son feu vert. "Oui, bien sûr", m'a-t-il répondu en accompagnant son message d'un émoji de bras musclé. J'ai expliqué à Anna et à l'officier ce que j'avais l'intention de faire : j'allais installer un filtre qui ne retiendrait que les numéros de mobiles étrangers. Ce qui diminuerait considérablement les fausses alertes. L'officier a écouté la traduction et a paru satisfait : "Parfait, c'est exactement ce qu'il nous faut", a-t-il dit. J'ai essayé d'oublier son gros rire à la fin du repas et la blague qu'Anna avait évité de me traduire et je me suis concentré sur mon travail. Comme d'habitude, Anna est partie avec l'officier et m'a laissé seul. Mon travail ennuyait tout le monde, ils préféraient rire en compagnie de ma traductrice et de son sourire rayonnant qui leur faisait acheter les nombreux produits de notre société. Nous formions une équipe parfaite. J'ai redémarré les applications bloquées du système et j'ai vu aussitôt ce qui se passait : le nombre de points sur l'écran a considérablement diminué et le déluge de fausses alertes a disparu. "Formidable", a dit l'officier, de retour avec Anna. Mais il n'avait pas l'air entièrement convaincu. "J'ai une idée, allons vérifier les choses sur le terrain, a-t-il dit. Voulez-vous venir ?" Anna s'est empressée de dire oui, elle aimait l'aventure. Quant à moi, j'étais content d'aller m'aérer dans la forêt.

Nous nous sommes installés dans la grande Land Rover de l'officier. Un soldat nous a apporté des bottes, des capotes militaires et des chapkas, il faisait très froid. Deux autres véhicules tout-terrain

nous suivaient avec des soldats en armes. Notre officier conduisait vite sur une piste forestière. Assis à l'arrière, je voyais sa nuque forte et le cou mince d'Anna et je me disais, pourvu que la voiture ne fasse pas un tonneau. Le système avait localisé quatre points près de la frontière vers lesquels nous filions. Des branches fouettaient nos vitres, nous étions secoués par des ornières et de gros cailloux. À environ cinq cents mètres de nos cibles, nous nous sommes arrêtés. Les soldats sont descendus des véhicules qui nous suivaient, ils étaient vêtus de treillis, notre officier leur a fait signe du doigt de se taire. Il a avancé sans bruit, ses brodequins laissaient des empreintes dans la boue. Il s'est dirigé vers les quatre points qui clignotaient sur son téléphone. Les grandes bottes et le manteau allaient bien à Anna. Elle le suivait d'un pas léger. "Chhhut", a fait l'officier en s'accroupissant aussitôt.

Sur un sentier au-dessous de nous, des cibles étaient en train de grimper. Nous nous sommes accroupis aussi, aux aguets. Notre haleine faisait de la buée, mais nous étions couverts. Je les voyais bien : une femme, un homme, un adolescent et une fillette. Enveloppés de haillons pour se protéger du froid, ils montaient lentement en traînant derrière eux de gros sacs. D'après leur allure et leur physionomie, ils paraissaient étrangers. J'étais content. Le système ne s'était pas trompé. Quand ils ont été tout près, l'officier a quitté sa cachette, a pointé son fusil vers eux et leur a crié de s'arrêter. L'homme a aussitôt lancé son gros sac à dos dans la boue, et la femme et les enfants aussi. Le soldat a crié : "Mains en l'air !" (j'ai compris), la fillette s'est mise à pleurer. La peur se lisait dans leurs yeux, sauf l'adolescent qui narguait les soldats, je n'aimerais pas être à leur place, me suis-je dit. Ils étaient à plaindre, mais ils n'avaient pas le droit d'entrer dans ce pays, c'était illégal, si chacun pouvait aller partout à sa guise, ce serait le chaos. Trois soldats se sont approchés d'eux, l'homme a essayé de dire quelque chose, on l'a fait taire. Comme il continuait de parler, il a reçu un coup de crosse au ventre et s'est plié en deux. Tais-toi, l'ai-je enjoint en silence, il ne faut pas les provoquer. Les soldats leur ont demandé leurs papiers. La femme a ouvert le sac à dos avec des mains tremblantes, l'homme était toujours par terre, en boule, d'un sac en plastique elle a sorti des passeports à la couverture bleue. De l'urine coulait entre les jambes de la fillette, tout le monde le voyait. La mère a essayé de la couvrir d'un linge, elle ne pouvait rien faire d'autre. Soudain, l'adolescent a fait un pas de côté pour s'enfuir, il avait

quatorze ou quinze ans, l'officier a ordonné à ses soldats de pointer leur fusil vers lui, les uns sont restés debout, d'autres ont plié le genou et tiré. La détonation a résonné dans la forêt, des oiseaux apeurés se sont envolés. Ils ont fait monter les parents et la fillette dans un des véhicules. La mère était sous le choc, elle a voulu courir vers son fils, on l'en a empêché, le père était groggy, il tenait à peine sur ses jambes, il s'est rendu. La mère hurlait, la fillette pleurait, la voiture s'est éloignée, ils ont fermé les vitres, on n'entendait plus que le bruit du moteur. Les soldats ont pénétré dans la forêt pour ramener le garçon. Ils l'ont transporté sur une civière et j'ai vu qu'il était mort. Anna s'est détournée, mais moi, j'ai regardé. Il avait plusieurs blessures par balle sur le corps, le visage pâle, les yeux ouverts et fixes. L'officier a ordonné à ses soldats de mettre le corps dans un sac en plastique.

Il y a eu un moment de silence, on n'entendait plus que la forêt, puis quelqu'un a sorti une bouteille qui a circulé entre tous, aussitôt les bouches se sont déliées, des rires ont fusé. "Vous allez bien, madame ?" s'est inquiété l'officier auprès d'Anna. Elle a frissonné, troublée, s'est efforcée de sourire et a dit oui. Nous sommes repartis. Quelques minutes plus tard, nous pénétrions dans un grand camp d'internement ceint de fil barbelé. À l'entrée, les gardiens ont salué l'officier et lui ont demandé des cigarettes. J'ai aperçu quantité de gens maigres et pâles abrités sous des auvents. Un des soldats qui était avec nous leur a lancé une pomme par-dessus la clôture, ils se sont jetés dessus comme des animaux dans un zoo. Les soldats ont ri et moi aussi, je n'ai pas pu m'en empêcher. L'officier nous a expliqué, et Anna a traduit, qu'on les détenait ici pendant quelques semaines afin qu'ils comprennent qu'ils ne devaient pas recommencer, puis on les renvoyait chez eux, vers l'est. "Pourquoi se jettent-ils sur la pomme ?" a demandé Anna. L'officier lui a expliqué que c'était leur culture, qu'ils étaient bien nourris trois fois par jour. À vrai dire, ils n'en avaient pas l'air. Pendant ce temps, ils ont débarqué les parents et la fillette. La mère a regardé autour d'elle et demandé où était son fils, elle avait les yeux écarquillés, la fillette se collait à elle, le père traînait les pieds, amorphe. Les soldats les ont poussés vers l'intérieur du camp. Les détenus ont cessé de se battre autour de la pomme et ont regardé avec convoitise les nouveaux venus et leurs hardes. Ces derniers ont cherché un endroit où se poser, il n'y avait aucun

bâtiment, les réfugiés étaient couchés à même le sol humide.

— Que va-t-il leur arriver ? ai-je demandé à Anna d'une voix faiblarde.

Elle a haussé les épaules :

— Ils n'ont pas à venir ici. Nous ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde. Nous avons nos propres problèmes.

— En route, a dit l'officier à ses soldats et il s'est engouffré dans la voiture.

Après un bref arrêt à la base, nous avons repris la route en direction de l'observatoire. C'était l'heure de ma récompense. La nuit est tombée, la voiture s'est engagée sur une route étroite qui serpentait à l'assaut d'un col. À deux mille mètres d'altitude, les arbres se sont faits rares, la roche était nue. Nous avons continué de monter, le chauffeur a allumé les phares longue portée et, à deux mille cinq cents mètres, nous sommes entrés dans les nuages. Le ciel brillait au-dessus de nous, constellé d'étoiles. J'ai poussé un petit cri de joie : au bout du chemin se dressait le dôme blanc et solitaire de l'observatoire. Un homme âgé et chauve, le directeur des lieux, nous attendait devant la porte. Nous étions au cœur d'un champ céleste scintillant. La température était glaciale, l'astronome nous a fait entrer. Anna l'a remercié de nous avoir attendus jusqu'à une heure aussi tardive, il lui a répondu en anglais que c'était un plaisir, qu'il était ravi de savoir qu'il y avait encore en ce monde des gens qui s'intéressaient aux étoiles. "Je vais vous présenter notre observatoire", a-t-il dit, en précisant que c'était l'un des plus importants d'Europe. Comme la région n'était pas très peuplée ni éclairée et que les montagnes étaient très hautes, les conditions d'observation du ciel étaient excellentes.

Nous sommes montés sous le dôme. L'observatoire était équipé d'un grand télescope dirigé vers le ciel et d'un plus petit pour observer dans l'infrarouge. Un jeune homme brun à la crinière en bataille était assis dans une cabine, devant des écrans, et nous regardait à travers une vitre. L'astronome nous a expliqué que c'était son étudiant, qu'il faisait des gardes. Il lui a demandé quelque chose, le jeune homme a pianoté sur son ordinateur et le dôme s'est ouvert au-dessus du télescope.

— La nuit est très claire, a dit l'étudiant. Vous avez de la chance,

et il a montré du doigt la Voie lactée qui coulait entre les deux portions du dôme.

— Que c'est beau ! s'est écriée Anna.

— Oui, a dit l'astronome. Une telle beauté n'a pas besoin de télescope.

J'étais presque effrayé par le scintillement lointain, comme si j'allais m'y perdre et ne jamais pouvoir revenir. Il a soudain fait un froid polaire, nous nous sommes réfugiés dans la cabine aux écrans.

L'astronome nous a expliqué qu'ils avaient un programme ambitieux d'observation de galaxies lointaines. "Nous sommes sans cesse reliés au ciel, a-t-il dit. C'est mieux que le sort du commun des mortels." Il a orienté le télescope en pianotant sur l'ordinateur, des boules et des taches comme peintes au pinceau sont apparues sur l'écran. "Savez-vous ce que c'est ?" a-t-il demandé, Anna lui a souri comme une mauvaise élève, je pensais connaître la réponse mais je n'ai pas osé parler. "Ce sont des galaxies", a-t-il dit en égrenant leur nom. "Dans chacun de ces points, il y a des milliards d'étoiles et notre univers contient des centaines de millions de galaxies. Des énergies puissantes, des mondes gelés ou incandescents surgissent et disparaissent sans cesse. Et nous sommes là, minuscules, avec nos soucis et nos peines…" Sa voix tremblait, je n'ai pas compris pourquoi, Anna lui a lancé un regard dur, j'avais remarqué qu'elle n'aimait pas les hommes qui se laissaient aller.

"Excusez-moi", a-t-il dit en se remettant devant l'écran pour nous montrer un mince anneau orange sur un fond sombre. "Qu'est-ce que c'est ?" a demandé Anna. C'était la photographie d'un trou noir dans la galaxie de la Vierge, et la masse prise dans le trou noir était infiniment supérieure à la masse de notre système solaire. "Si le trou noir absorbe tout, pourquoi voyons-nous un anneau orange ?" a demandé Anna. L'astronome l'a félicitée pour sa question. Selon les calculs de Stephen Hawking, a-t-il expliqué, les bords d'un trou noir diffusent des rayons et "notre observatoire, en association avec d'autres, a prouvé que c'était bien le cas", a-t-il dit fièrement. Je songeais à la différence de nos combats. "Pouvez-vous nous montrer la planète Mars ?" a demandé Anna en remontant le col de son manteau. L'astronome s'est empressé de la satisfaire. "Pas de problème, c'est juste à côté", a-t-il dit en souriant, et un instant plus tard, la planète rouge est apparue sur l'écran. Elle lui a demandé de s'approcher d'un

des cratères qui ressemblait à une cicatrice, elle voulait savoir s'il existait vraiment des villes souterraines sur la planète. "Non, a répondu l'astronome avec un petit rire, ça c'est seulement au cinéma. Nous n'avons rien découvert de semblable." Il s'est concentré sur la chaîne des immenses montagnes de Mars qu'Anna a observées, l'air plutôt contrarié.

J'aurais aimé rester plus longtemps, ma curiosité était aiguisée, mais Anna voulait rentrer, nous avions encore une longue route de nuit pour regagner la capitale. Elle a remercié l'astronome, pendant que j'essayais de graver toutes ces images dans ma mémoire. "Revenez nous voir, a dit l'astronome, le ciel vous attendra." Son invitation était presque chaleureuse. Une fois dehors, la Voie lactée nous a enveloppés. Au moment où nous entrions dans la voiture, l'astronome a couru vers nous et nous a dit à voix basse : "Excusez-moi, c'est peut-être indiscret, mais j'imagine que vous avez des contacts au ministère ?" Anna a paru impatiente, il faisait très froid, elle a soufflé dans ses mains, prête à s'engouffrer dans la voiture bien chauffée. "Mon fils, a-t-il dit, a disparu il y a quelques jours, il est étudiant à la capitale régionale. Peut-être pourriez-vous savoir ce qu'il lui arrive. On m'a dit qu'on l'a emmené à la forteresse dans la vallée. C'est un brave garçon, je n'ai que lui au monde. Je ne sais pas quoi faire. S'il vous plaît aidez-moi." Sans doute était-il emprisonné dans une cage ou bien se balançait-il au bout d'une corde dans la cour, tandis que la Voie lactée explosait en mille éclats éblouissants au-dessus de nos têtes. "Désolée, a dit Anna, nous n'avons pas de rapports avec eux, vous devriez peut-être engager un avocat pour qu'il vous conseille." On ne voyait pas le visage de l'astronome dans le noir, seulement les contours de sa tête chauve. "J'ai tout essayé, a dit l'homme, personne ne me répond, c'est comme si je m'adressais au ciel." Le chauffeur nous a ouvert les portières, mais l'homme continuait de nous supplier : "On m'a dit que vous aviez des contacts, pardonnez-moi, c'est mon fils." Anna a haussé les épaules et répété que nous ne connaissions personne, puis elle m'a chuchoté : "Il faut qu'on parte, sinon il ne nous lâchera pas." Je voulais lui dire un mot, ne pas le laisser seul sous le ciel glacial, il l'a remarqué et, comme les mendiants identifient les faibles, il s'est approché de moi et m'a chuchoté : "S'il vous plaît, essayez de voir ce qu'il lui est arrivé. Je vous enverrai son identité et sa photo", il a fouillé dans son téléphone pour trouver une photo du

fils et a essayé de me retenir par un pan de mon manteau, mais Anna m'a appelé de la voiture. "Je suis désolé", ai-je soufflé et je me suis engouffré dans l'auto, saisi de vertige. Il faisait trop chaud à l'intérieur et les phares longue portée trouaient l'obscurité. Anna a posé son manteau sous sa tête, "J'espère que c'était intéressant pour vous", m'a-t-elle dit avec un sourire las, puis elle a fermé les yeux.

Nous sommes arrivés à la capitale au petit matin. J'avais l'impression d'être parti pendant des semaines. À l'entrée de la ville, nous nous sommes arrêtés devant un nouveau barrage. Le chauffeur a exhibé un document et le soldat lui a fait signe de passer. "Regardez, m'a dit Anna, le fleuve est gelé." Des véhicules blindés barraient les places, les rues étaient envahies de policiers. Boulka m'a écrit qu'il était au courant du succès de notre voyage et qu'on me demandait de rester encore quelques jours, il y avait de la tension dans le pays, on avait besoin de mon aide. Je lui ai répondu que j'étais d'accord. De retour à l'appartement, je me suis senti chez moi. Je voulais me reposer, prendre un bain dans la salle de bains luxueuse, puis dormir dans le lit royal, face au fleuve, mais Anna m'a dit qu'on viendrait me chercher pour une réunion chez le général quelques heures plus tard. La cuisinière m'a accueilli avec un petit-déjeuner roboratif : de la bouillie sucrée, une omelette à la saucisse et de grosses tranches de pain paysan. J'ai tout avalé, j'avais besoin de me remplir. La jeune domestique en uniforme gris s'est plantée devant moi.

— Bain ?

— Oui, s'il vous plaît, j'ai dit, surpris, personne ne m'avait préparé mon bain depuis mon enfance.

Je me suis plongé dans l'eau chaude et j'ai pensé à la semaine que je venais de vivre, à ce que j'avais réussi à faire sans jamais perdre le contrôle de la situation. Le pays dépendait de moi, me suis-je dit en me prélassant dans la baignoire, ils ont besoin de moi, ils ne veulent pas que je parte ! Je suis sorti de l'eau, me suis enveloppé dans une serviette moelleuse et suis allé à la fenêtre de ma chambre qui donnait sur le fleuve glacé. Les galaxies que j'avais vues dans la nuit étaient cachées derrière les nuages du jour. Le visage de l'astronome a surgi dans mon esprit, je l'ai chassé aussitôt. Il n'avait pas le droit de nous déranger, on lui avait demandé de me montrer le ciel, point final.

Je me suis étendu sur le lit royal et me suis aussitôt endormi. À mon réveil, la chambre était plongée dans une lumière grise et froide.

La domestique me secouait depuis un moment déjà, elle m'a tiré d'un puits profond. Je me suis levé et j'ai vu par la fenêtre que la voiture noire attendait en bas. "Descendez vite, m'a écrit Anna, nous sommes en retard, le général nous attend." J'avais mal à la tête, je me suis habillé avec des gestes maladroits. Tu es devenu délicat, me suis-je dit, tu n'as jamais eu de problème pour être prêt, à l'armée. Et pour comble, je ne trouvais pas mon ordinateur. J'ai essayé de me rappeler où je l'avais laissé. J'ai couru dans le couloir, jusqu'à la salle à manger obscure. La cuisinière avait laissé mon dîner dans le four et était partie depuis longtemps. L'ordinateur était posé sur la table, j'ai poussé un soupir de soulagement comme s'il y allait de ma vie.

"Pardonnez mon retard, je me suis endormi", ai-je dit à Anna dans la voiture, elle m'a regardé, méfiante, comme si j'allais m'écrouler. Les effluves du bain s'étaient évaporés et je sentais émaner de moi cette odeur détestée de tension. Je tenais l'ordinateur tout contre moi comme un bébé ou un fusil. "On vous fait travailler dur", a dit Anna avec un sourire compatissant. "Hier soir, j'ai écrit à Rani Boulka que vous étiez une bête de travail et que vous nous aidiez beaucoup." Une fourmi laborieuse, ai-je pensé, pas un de ces héros à qui on adresse des poèmes d'amour. Nous avons emprunté un pont sur le fleuve, Anna aimait patiner dessus en hiver mais il arrivait que la couche de glace soit trop mince et que l'on risque de se noyer dans l'eau gelée. Elle m'a demandé si je pratiquais un sport, je lui ai dit que je faisais du vélo en ville. "Il faut faire du sport, a-t-elle dit, ça développe la personnalité". Il me semblait avoir fait mes preuves ces derniers jours, mais apparemment, pas assez.

Le château était décoré de guirlandes lumineuses pour Noël qui approchait. Le portail s'est ouvert devant nous, on nous a conduits à la salle de réunion du général, de grands tableaux représentaient des scènes de bataille d'antan. Nous nous sommes assis autour d'une table parmi des officiers supérieurs et des responsables des renseignements en tenue civile. Le général est entré d'un pas vif, son crâne chauve et ses lunettes brillaient sous la lumière électrique, nous nous sommes levés pour le saluer. J'ai repensé à son regard face à Anna se déshabillant pour lui, celui d'un hibou patient, prédateur à l'affût. Elle était assise à mes côtés, les cheveux relevés, de petits anneaux d'or aux oreilles. Le général a commencé par un état des lieux. Anna me traduisait à voix basse : les actions radicales en province avaient

touché les terroristes, il restait des poches de résistance. “Je vous ai réunis en urgence parce que nous avons reçu des informations d’une source sûre – il parlait sur un ton tranchant – un attentat se prépare contre le président après-demain soir, pendant la messe de Noël à la cathédrale. Le commando de la mort est déjà en route. Nous avons placé des barrages à toutes les entrées de la ville, mais ils n’auront pas de mal à les contourner. Nous ne les connaissons pas. Il est possible – il s’est interrompu pour lire un mot que venait de lui glisser son aide de camp – que nous ayons affaire à des soldats ou des policiers tentés de trahir. Je vous ai réunis, vous et nos bons conseillers en technologie – le général nous a montrés du doigt et Anna a modestement incliné la tête – pour que vous les arrêtiez. J’ai informé le président du complot, il vous fait confiance pour le protéger, ainsi que la nation tout entière, pour que nous puissions fêter tranquillement la naissance du Messie, pendant que ces traîtres seront pendus haut et court.” Une partie de l’assemblée s’est agitée, d’autres, manifestement, étaient déjà au parfum. La discussion a commencé. Un officier a osé suggérer que le président ne participe pas à la messe. “Pas question, a dit le général, catégorique, c’est exactement ce qu’ils veulent. On répand des rumeurs sur son état mental, on dit qu’il est notre otage ou peut-être même qu’il est mort. S’il ne se montre pas à la messe, les gens seront inquiets et nous ferons le jeu des terroristes. Il faut que le peuple voie notre président le soir de Noël à la cathédrale, à la télévision, comme cela se fait depuis vingt-huit ans. Pas question d’annuler la cérémonie.” L’officier qui avait parlé a baissé la tête en signe de soumission.

Le général a distribué les tâches à chacun et nous a fait signe de rester.

— Comment allez-vous ? a-t-il demandé à Anna avec douceur.

— Bien. Merci monsieur, a-t-elle répondu.

— Et vous, jeune homme ? s’est enquis le général en anglais, d’un air amusé.

Je lui ai répondu que j’allais très bien.

— On m’a rapporté vos récentes aventures, a dit le général. J’imagine que vous n’avez pas l’habitude de ce genre de choses. Dans votre partie, on travaille derrière un écran sans voir les aspects plus pénibles de la vie.

J’ai pesé mes mots, je sentais qu’il me mettait à l’épreuve, peut-

être doutait-il de ma détermination, peut-être voulait-il une démonstration de puissance.

— J'ai vu et je n'ai pas eu peur, lui ai-je répondu.

Ma voix tremblait un peu, mais il a hoché la tête d'un air satisfait :

— Occupez-vous bien de lui, Anna, nous avons besoin de ses services, il faut qu'il trouve les conspirateurs.

Après notre entrevue, le colonel m'a conduit au sous-sol. La salle de travail, déserte le premier jour, ressemblait à une ruche. Des dizaines d'opérateurs étaient au travail, transmettant des informations. On m'a dégagé un poste à l'écart et j'ai commencé à analyser les données que j'avais sous les yeux. Il y avait une quantité impressionnante d'échanges téléphoniques, les opérateurs étaient submergés, nous accédions à la vie numérique de tout le pays. Il s'agissait d'isoler des signaux au milieu d'un océan d'informations et, pour pouvoir les circonscrire, il fallait que je redéfinisse l'immense réseau que nous avions déployé. C'était un travail de l'imagination que j'aimais. Ma tête fonctionnait librement, j'essayais de penser comme un brillant détective et non comme un technicien. J'ai cherché les chemins pour identifier les conspirateurs : par exemple, en pistant les individus qui avaient été en contact avec des anarchistes, avec des agents étrangers, des soldats qui avaient abandonné leur unité, et d'autres paramètres plus complexes. J'ai pris toutes ces données et leur ai créé des algorithmes que j'ai rentrés dans le système. J'étais emporté par un élan créatif qui m'a cloué à mon poste des heures durant. Au petit matin, le système a commencé à pondre des résultats comme une poule aux œufs d'or. J'ai fait appeler le colonel. Il est arrivé, essoufflé, la tension nerveuse avait provoqué une poussée d'urticaire sur son visage. Je lui ai fourni une première liste d'environ deux cents suspects potentiels que je ne pouvais pas encore réduire. Il me l'a arrachée des mains et s'est précipité vers les étages supérieurs. Je suis resté à mon poste pour affiner mes recherches. J'ai fait un superbe boulot, jusqu'au moment où j'ai fini par épuiser mes idées.

À midi, Anna m'a emmené dans un luxueux restaurant au bord du fleuve, avec nappes blanches, argenterie et vieux serveurs en veston noir. "Regardez autour de vous, m'a-t-elle dit, il n'y a ici que des gens riches et importants. Ce sont eux qui dirigent le pays : directeurs de banque, assureurs, ministres, propriétaires d'entreprises et de chaînes de télévision. Ils se connaissent tous." La cuisine était raffinée, Anna

était aux petits soins avec moi, mais j'avais besoin de dormir. Au dessert, je tombais de sommeil. Elle a appelé le chauffeur pour qu'il me ramène chez moi et est restée sur place pour un rendez-vous important. J'ai demandé à la domestique de me réveiller à six heures du soir et je me suis affalé tout habillé sur mon lit. Quand j'ai rouvert les yeux, elle était au-dessus de moi, très loin, comme si j'étais au fond d'un puits. J'avais du mal à émerger, mais je me suis soudain rappelé que le lendemain soir, c'était Noël et que si nous ne mettions pas la main sur les conspirateurs, ma mission s'achèverait dans un bain de sang. La domestique a quitté la chambre. J'ai pris une douche rapide, je me suis habillé chaudement et j'ai retrouvé Anna qui m'attendait dans la voiture.

"Ils ont arrêté les suspects de votre liste, on les interroge en ce moment, m'a-t-elle informé en route vers le château. Sauf quelques-uns sur lesquels ils n'ont pas pu mettre la main." J'ai vu le clocher de la cathédrale scintillant au-dessus des toits de la ville. J'avais espéré que les agresseurs seraient déjà arrêtés, j'avais déjà en tête l'action suivante. Je me plaisais bien ainsi : pondéré, réfléchi, le regard sur l'horizon comme un grand stratège. Nous avons eu une nouvelle réunion chez le général. Il a été bref, les conspirateurs n'avaient pas été neutralisés malgré toutes les arrestations. Il nous restait un jour jusqu'à la messe à la cathédrale, nous en étions toujours au même point. Il m'a lancé à travers la table un regard direct et insistant. "Que dit notre spécialiste ?" a-t-il demandé sur un ton désagréable. J'ai répondu, et Anna a traduit, qu'il fallait se concentrer sur les suspects qui n'avaient pas encore été localisés. Le colonel a consulté ses papiers et a dit qu'il restait encore vingt-quatre noms sur un total de deux cents que j'avais épinglés. "Que savons-nous d'eux ?" a demandé le général en élevant la voix. Autour de la table, les officiers se sont redressés comme montés sur ressort, le colonel a murmuré qu'on ne savait pas grand-chose. "Qu'attendez-vous ?" a rugi le général. Je le comprenais, moi non plus, je n'aimais pas les paresseux. "Fouillez immédiatement leurs maisons, arrêtez les familles, entrez leurs photos dans le logiciel d'identification faciale. Cherchez-les sur les barrages, mettez en branle toutes vos ressources. Ce n'est pas à moi de vous dire ce que vous devez faire." Il a tapé du poing sur la table, Anna me traduisait tout : "Vous ne comprenez pas ce que je vous dis ? Bougez-vous les fesses, et tout de suite !" Ils se sont levés, effrayés, les chaises

ont grincé sur le plancher, et ils sont partis en courant. “Et vous aussi, allez faire votre boulot, m’a-t-il crié de loin. Prouvez-moi que vos systèmes sont efficaces, que vous êtes efficace, et pas juste un petit gamin qui fait joujou.”

Anna m’a tiré par la manche. J’avais du mal à décoller, les cris du général me retenaient, ils avaient une puissance absolue et pure. Je suis redescendu au sous-sol et me suis remis à mon poste. Je me suis concentré sur les vingt-quatre suspects manquants et j’ai analysé les signaux que leurs appareils émettaient sur les réseaux. J’ai réussi à en repérer quelques-uns et, dans la nuit, les troupes du général ont réussi à arrêter la plupart des autres. Au matin, il ne restait plus que sept noms sur la liste. D’après les données, j’ai déduit que leurs téléphones étaient éteints depuis quelques jours, ils veillaient à ne pas se faire repérer. Je leur ai tendu des pièges et j’ai attendu un signe qui n’est pas venu. De temps en temps, le colonel descendait me voir, le dos voûté, maladif, rongé par l’inquiétude. Tout autour, l’entourage du général rôdait parmi les opérateurs, avide d’informations. J’ai pensé aux cellules des détenus dans la forteresse, sûrement en pleine activité, et aux potences dans la cour.

Dans l’après-midi, le général a de nouveau réuni son cabinet pour une mise au point. Faute de mieux, il avait suggéré au président de ne pas assister à la messe mais ce dernier lui avait répondu qu’il n’en était pas question, que le peuple tout entier l’attendait. Le général a détaillé les mesures de sécurité mises en place. On conduirait le président dans une voiture blindée jusqu’à l’entrée de la cathédrale qui serait dissimulée par des rideaux noirs derrière lesquels il disparaîtrait sans que la foule réunie sur la place puisse le voir. Tout le secteur alentour avait été bouclé, la messe était réservée à une poignée d’invités triés sur le volet et soumis à une fouille sévère. “Tout ça est bien beau, a dit le général, mais nous ne connaissons ni leurs plans, ni leurs armes. Nous avons envoyé des chiens policiers pour repérer des explosifs sous l’autel et derrière les croix. Peut-être même se trouvent-ils ici, au château. Je ne fais confiance à personne”, a-t-il conclu en lançant un coup d’œil méfiant à la ronde, comme si les conspirateurs se cachaient parmi nous.

Le soir, installé au sous-sol, je guettais un signe. Debout au-dessus de moi, le colonel, tendu, me regardait d’un air bizarre. À dix heures moins le quart, le convoi présidentiel quitterait le palais et, au bout

d'un trajet de quelques minutes, arriverait à la cathédrale. Anna nous a rejoints, j'ai remarqué qu'elle portait une fine chaîne en or avec une petite croix. Soudain, l'alerte a surgi sur l'écran, il était neuf heures vingt à la grande horloge de la salle. Le système a intercepté un message envoyé à un numéro qu'un des suspects appelait souvent, sans doute sa petite amie. Le colonel a remarqué que mon expression avait changé, j'ai senti son haleine angoissée sur ma nuque : "Qu'est-ce qu'il se passe ?" a-t-il soufflé. Aussitôt tous les autres se sont précipités sur moi. Anna les a éloignés de mon poste, puis m'a dit d'une voix calme : "Voyons ce qui est écrit", et elle a lu sur l'écran : "Je t'aime." Voilà ce qu'écrivait un jeune homme à sa femme ou à sa fiancée. "Erreur fatale, ai-je murmuré. Tu es coincé." Il suffisait de le localiser. Mes doigts tremblaient, tous les regards étaient sur moi, je me suis trompé, le système m'a renvoyé sur un autre téléphone. Anna les a de nouveau éloignés, je me suis isolé et concentré dans une bulle opaque et j'ai surfé, emporté par une vague, allez, montre-toi. Un point est apparu sur la carte. "Le voilà, je l'ai trouvé, me suis-je écrié, il est dans une rue proche de la cathédrale." Ils ont aussitôt envoyé ses coordonnées à qui de droit. Le colonel les a notées sur un bout de papier et il est remonté faire son rapport. "Moi aussi, je t'aime", a répondu la fiancée.

Par la suite, Anna m'a raconté qu'on avait retardé le convoi présidentiel et que, pendant ce temps, ils avaient repéré l'endroit où se cachaient les agents de liaison, un dépôt près du fleuve qui correspondait exactement aux coordonnées que je leur avais envoyées. Une unité spéciale de protection du président les avait surpris au moment où ils se dirigeaient vers la cathédrale, le combat avait été bref. Leur plan était audacieux : surgir sur la place de la cathédrale dans une Jeep militaire et tirer une roquette RPG sur la voiture du président, puis s'approcher, tirer à nouveau et lancer des grenades pour s'assurer de sa mort. Tout était prêt, et ils étaient sur le point de sortir pour se mettre en action. Quelqu'un a allumé la télévision au sous-sol. Nous avons vu le président, vêtu d'un lourd manteau noir, les cheveux blancs, avancer lentement vers sa place au premier rang, devant l'autel et la croix. Autour de moi, tous ont applaudi, certains ont même essuyé une larme. La cathédrale était éclairée par des cierges et un chœur d'enfants chantait avec des voix d'anges, la caméra s'est attardée sur le président qui se signait, les yeux fermés.

“Bon travail, me disait-on en me tapant sur l’épaule, bonnes fêtes.” “Bonnes fêtes”, répondais-je.

Le lendemain midi, Anna m'a invité chez elle pour la fête. Le chauffeur m'a conduit à un quart d'heure de route, jusqu'à une villa moderne en lisière de forêt qui surplombait la ville et le fleuve. Devant la maison étaient garées les belles voitures des invités, des gardes du corps chuchotaient dans leurs talkies-walkies. Un feu était allumé dans la grande cheminée du salon. Anna a quitté ses convives pour venir m'accueillir avec force baisers et accolades. Elle était resplendissante. Elle m'a conduit vers un buffet garni de plats de viande, de poissons, de mets tentants et de bons vins. "C'est fête aujourd'hui et nous fêtons notre victoire, m'a-t-elle dit, vous avez le droit de boire." Je l'ai regardée accueillir les notables et les riches, les embrasser sur la joue et sourire de ses belles dents blanches. Je me suis rempli l'estomac mais il y avait trop de monde et j'ai voulu m'éclipser avant d'être pris de vertiges.

C'est alors qu'Anna s'est approchée de moi et m'a dit, "Venez, je vais vous présenter mon mari, c'est un homme intéressant." Elle m'a accompagné à l'autre bout du grand salon où un vieil homme était assis dans un fauteuil, près d'une baie vitrée qui donnait sur la forêt. Il avait un plaid en laine sur les genoux, la bouche et le nez recouverts d'un masque à oxygène. Elle m'a présenté à lui et est aussitôt repartie s'occuper de ses invités. Il m'a fait signe de m'asseoir sur une chaise à côté de lui. Tout autour, l'atmosphère s'était détendue, les gens souriaient, bavardaient gaiement, on entendait des éclats de rire. "Trop de cigarettes", a dit le mari d'Anna en me montrant son masque et le concentrateur d'oxygène qui gargouillait. "Vous ne fumez pas, j'imagine", a-t-il soufflé, j'ai acquiescé. "Vous, les jeunes, vous êtes intelligents, vous ne prenez pas de risques inutiles." Il parlait un bel anglais, avec un vocabulaire riche. "Alors, c'est vous le jeune homme

qui a sauvé notre république", a-t-il dit en grimaçant un sourire. Malgré sa faiblesse et sa pâleur, sous son attirail son visage était beau et viril. Je ne voulais pas me vanter, j'ai dit que j'avais aidé de mon mieux. Il a ôté son masque et pris une petite gorgée de whisky dans un verre trop lourd pour lui. Puis il a toussé, essayé de parler, je me suis penché vers lui pour l'entendre. Il avait été le professeur de philosophie d'Anna à l'université, m'a-t-il raconté entre deux quintes de toux.

— J'enseignais Aristote, Anna était une étudiante brillante, intelligente. J'avais presque la cinquantaine, a-t-il gloussé, et elle vingt-deux ans. Je n'avais aucune intention de me marier, mais je lui ai proposé de l'épouser après notre première nuit ensemble, dans mon petit appartement en ville. Je fondais de grands espoirs sur elle. Je pensais que la nouvelle génération sauverait ce pays. Voyez où nous en sommes arrivés. Nous habitons cette belle maison au-dessus de la ville, comme une parodie de Nietzsche et nous accueillons des porcs pour fêter Noël. Voilà ce que nous avons accompli. Et vous, malgré toute votre intelligence, vous les aidez. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-quatre ans, ai-je répondu. Il me faisait peur.

— Et quelles sont vos aspirations ?

Il m'examinait, je lui ai dit que je m'intéressais à l'astronomie.

— Oui, voilà qui correspond bien à quelqu'un qui ne s'intéresse pas aux autres, a-t-il dit. J'ai reçu sa remarque en plein estomac, comme un coup de poing, j'étais sonné mais avant de pouvoir réagir, j'ai perçu une certaine agitation à l'autre bout de la salle, devant la porte d'entrée. Le général venait d'arriver, Anna l'a accueilli avec des exclamations de joie et des embrassades. Il était en costume de ville, le visage rayonnant. Les invités se sont levés en son honneur et l'ont applaudi, chacun attendant son tour pour le féliciter personnellement de la victoire. "Le voilà", a toussoté le mari d'Anna en me tirant par la manche. "Elle a terminé ses études, je lui ai trouvé un poste à l'université mais, au même moment, le ministère de l'Information était à la recherche de gens intelligents. Les salaires qu'ils proposaient étaient supérieurs. La tentation était trop forte, elle est allée travailler pour eux. Et c'est ainsi que nous en sommes arrivés là. Ce général…", il a eu un accès de toux, a repris une gorgée de whisky qui n'a fait qu'empirer sa respiration, "… elle lui a plu, je ne peux pas lui en vouloir. Il a essayé dès le début. Elle me l'a dit, je lui faisais confiance,

nous étions fidèles l'un à l'autre. Puis j'ai vieilli, je suis tombé malade, et elle n'a plus eu la force de résister. Voyez comme il a l'air satisfait de lui-même", a-t-il dit d'un air dégoûté en le regardant de loin.

Le général s'est avancé vers nous, entouré d'une nuée d'admirateurs. Le mari d'Anna a essayé de se lever pour l'accueillir, je l'ai soutenu, mais le général lui a fait signe de se rasseoir.

— Comment allez-vous ? a-t-il dit d'une voix trop forte en se penchant vers lui comme s'il s'adressait à un vieillard ou un bébé.

— Bien. Merci monsieur, a répondu le mari en baissant humblement la tête.

Ils ont échangé quelques mots dans leur langue, puis le général s'est adressé à moi en anglais :

— Merci pour tout, le président en personne m'a demandé de vous remercier, et il est reparti vers les invités qui se pressaient à sa suite.

Anna ne le quittait pas d'un pouce, il avait passé un bras autour de sa taille, aux yeux de tous. J'ai regardé la forêt par la fenêtre dans l'espoir d'y apercevoir un ours. "Notre fils est parti, a dit le mari, après avoir aspiré une bouffée d'oxygène. Il est passé à l'Ouest. Les jeunes n'ont pas d'avenir ici. Ceux qui le peuvent prennent la fuite. Seuls les plus courageux restent pour se battre. J'aurais aimé me joindre à eux. Je fais ce que je peux." Je l'ai regardé, surpris, je n'étais pas sûr d'avoir bien entendu. On pendait des gens dans la forteresse pour bien moins que ça. Il m'a regardé de ses yeux clairs et m'a souri. "Allez me dénoncer, c'est bien votre rayon ? Allez chez le général et dites-lui tout. Il sera ravi de se débarrasser de moi." Je me suis excusé et me suis dirigé vers le buffet, on venait d'y déposer une oie entière rôtie que l'on était en train de découper.

J'ai pris un morceau de cuisse. Anna a accompagné le général dehors. J'étais en train de me demander si je devais lui rapporter les propos de son mari, quand j'ai entendu des coups de feu et un bruit d'explosion. Il y a eu des cris, les gens se sont jetés par terre, les tirs étaient très proches. Ce n'étaient pas seulement des fusils mais des armes lourdes, une nouvelle explosion, et des cris effrayants. On a transporté dans la maison des blessés par balles aux membres arrachés, le sang coulait sur le parquet astiqué. J'ai aperçu de loin le mari d'Anna, assis à côté de la fenêtre, qui observait pensivement le spectacle. Peut-être même souriait-il, je n'en suis pas sûr, le masque à oxygène dissimulait sa bouche. On a posé le général sur le buffet, à

côté de l'oie, sa chemise était couverte de sang et son visage était blanc. On a essayé de le ranimer, on l'a appelé "Général, général !", mais il était bien mort. J'ai de nouveau jeté un coup d'œil vers le mari d'Anna, il paraissait détendu, les yeux rieurs. Soudain, il y a eu un silence. Des soldats en tenue de combat ont fait irruption dans la pièce et inspecté la maison au pas de course. J'ai jeté un coup d'œil dehors. C'était un vrai carnage, il y avait des morts éparpillés partout. J'ai reconnu de loin le beau corps d'Anna dans sa robe noire scintillante, un bout de son visage intelligent et sa chevelure éparse. Je me suis précipité vers elle pour voir si je pouvais la ranimer, c'est alors que j'ai vu qu'une partie de sa tête manquait, ainsi que la moitié de son front, il y avait un trou béant à la place d'un œil. J'ai poussé un cri de bête. Personne ne l'a remarqué.

Le chauffeur avait disparu, j'ai décidé de descendre vers la ville à pied, je me suis mis à courir. La route était envahie de véhicules militaires, j'avais peur qu'un soldat impatient me prenne pour un terroriste et me tire dessus. J'ai cherché des chemins de traverse pour arriver au centre. C'était une journée claire et froide, le fleuve scintillait en contrebas et on entendait au loin les cloches de la cathédrale carillonner en l'honneur de Noël. Je me suis arrêté devant un bâtiment, j'ai sorti mon téléphone et j'ai appelé Boulka. Il m'a répondu aussitôt, on lui avait rapporté que le général avait été tué, il m'a demandé des nouvelles d'Anna. "Elle est morte, j'ai dit, j'ai vu sa cervelle éparpillée par terre." Boulka est resté silencieux un instant, puis il a dit que c'était affreux, que c'était une femme merveilleuse, comme s'il faisait l'éloge funèbre d'une très vieille dame morte dans son sommeil. Il m'a demandé où je me trouvais, je lui ai dit que j'essayais d'atteindre la ville. "Fais attention, a dit Boulka, j'ai appris qu'on avait attaqué le palais présidentiel, c'est peut-être la fin de tout ce monde. Ils vont sans doute fermer l'aéroport. Ne reste pas dans l'appartement, ils viendraient te chercher. Ils vont essayer de liquider tous ceux qui étaient proches du gouvernement. Trouve-toi une cachette et tiens-moi au courant. Je vais envoyer des gens pour te sortir de là." Pendant ce temps, je m'étais rapproché de la ville. On entendait des tirs, de la fumée s'élevait du côté du château du président. Je me suis faufilé dans les ruelles étroites de la vieille ville

et, à chaque coin de rue, je me suis assuré que je pouvais continuer. Il fallait que je passe par l'appartement pour y prendre mon ordinateur. Le portier de l'immeuble était absent, la domestique et la cuisinière étaient en vacances de Noël. J'ai ouvert la grande penderie et j'en ai sorti mon ordinateur. Je me suis changé, j'ai passé des vêtements ordinaires pour ne pas me faire remarquer. J'ai jeté un dernier coup d'œil à la chambre, je la quittais à regret, et je suis parti.

Dehors, les rues étaient envahies par la foule. Les gens avaient conscience de l'importance des événements et, pour la première fois depuis mon arrivée dans la ville, je les voyais sourire. Les cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée. Des soldats sortaient de leurs tanks et embrassaient les habitants. Je passais parmi eux, contaminé par le vent de liberté, et j'avais envie, moi aussi, de participer à la fête. Mais je me suis souvenu de la forteresse, des potences, de mon travail dans les sous-sols du château et je suis aussitôt descendu vers le fleuve, à la recherche d'une cachette. Sur le pont, des jeunes étaient en train de tabasser à coups de poing et de pied un officier qui s'était enfui du château. Il m'a semblé que c'était l'aide de camp du général qui avait assisté à toutes les réunions. Je ne pouvais pas m'arrêter, il fallait que je m'enfuie avant qu'ils ne m'attrapent. J'ai suivi la berge, le long des arbres nus, évitant le regard des passants que je croisais sur mon chemin. Au détour d'une boucle du fleuve, j'ai aperçu un cabanon en bois, à côté de quelques barques amarrées et, au-dessous, un espace où se cacher. J'ai rampé sur la terre gelée et me suis glissé sous les poutres en bois. J'ai transmis ma position à Boulka. Je portais un manteau chaud et trois couches de vêtements, mais le froid pénétrant était insupportable. On entendait au loin des cris de joie mêlés aux coups de feu, j'ai vu des flammes s'élever au-dessus du palais. Sans doute connaissent-ils déjà l'existence du spécialiste étranger, le magicien qui avait tant aidé le général et ses sbires au cours de ces derniers jours. Que faisais-je ici ? me suis-je demandé. Comment en étais-je arrivé là ? C'est mon moyen de subsistance, ai-je pensé, ma place dans la nature. Presque un prédateur. Vulnérable. Une proie. La nuit est tombée, Boulka m'a écrit que ses gens étaient en route.

Il s'est écoulé une éternité avant que je les entende m'appeler par

mon nom, j'ai aperçu leurs torches tandis qu'ils me cherchaient. J'ai eu du mal à me lever, paralysé par le froid et accroupi sur la terre gelée. J'ai avancé vers eux comme un agonisant. Ils étaient deux, ils m'ont pris par les aisselles et m'ont traîné jusqu'à leur voiture. Ils m'ont passé des vêtements secs et m'ont couché sur la banquette arrière, sous une grosse couverture. J'ai aperçu les réverbères sur la route, puis nous avons pris des chemins obscurs, éclairés par les seules étoiles. Je me suis endormi. La voiture s'est arrêtée au petit matin. Ils m'ont annoncé que nous avions franchi la frontière.

III

Je m'attendais au genre d'accueil qu'on réserve aux héros, mais seule Ronit était à l'aéroport. Boulka se trouvait en Extrême-Orient, elle l'a appelé sur son mobile : "Je suis fier de toi, a dit Boulka. Tu as réussi l'épreuve. Désormais, tu es bon pour n'importe quelle mission." J'avais des engelures aux mains et j'étais très fatigué. Il m'a ordonné d'aller me reposer quelques jours avant de me remettre au travail. Ronit m'a conduit jusqu'à la maison et elle est revenue deux heures plus tard avec des provisions qu'elle a rangées dans le réfrigérateur : des plats cuisinés, des fruits et des légumes, du chocolat. Elle a tenu à me les apporter en personne, sans faire appel à un livreur. "C'est très vide chez toi, comment tu fais pour vivre comme ça ?" a-t-elle dit, choquée, en jetant un coup d'œil à mon salon. Elle m'a proposé de m'acheter des meubles, je lui ai dit que j'avais envisagé de partager l'appartement avec un coloc mais que je m'en occuperais, je n'avais tout simplement pas eu le temps. Elle m'a regardé, dubitative, et a fait le tour de l'appartement comme si elle était chez elle, essayant même d'entrer dans mon bureau. Heureusement pour moi, la porte était fermée à clé, je lui ai dit que la propriétaire y avait entreposé des affaires, ce qui était un pur mensonge. Je n'avais qu'une envie, qu'elle parte.

J'ai dormi longtemps et le lendemain, je suis allé boire mon café sur la place. Les rues me paraissaient plus étroites et plus proches que dans mon souvenir, comme si je ne les voyais plus à travers une loupe grossissante. J'ai attendu un peu avant d'appeler mes parents, je savais qu'ils me tomberaient dessus avec leurs problèmes. Je ne m'étais pas trompé : après m'avoir demandé si j'étais bien arrivé et avant d'attendre ma réponse, mon père s'est plaint de ma mère qui disparaissait pendant des jours, il savait qu'elle avait un amant, un

médecin orthopédiste à l'hôpital, elle en parlait souvent avec admiration. J'ai failli lui dire, c'est vrai, Papa, elle a un amant, j'ai vérifié, j'ai lu leurs messages, j'ai vu les gentilles photos qu'ils s'envoient l'un à l'autre, je sais où ils se voient, et maintenant, prends-toi en mains, mais je n'ai rien dit. J'avais pitié de lui. Puis j'ai appelé ma mère qui m'a aussitôt dit que Shiri allait mal, j'avais disparu trop longtemps alors qu'elle n'acceptait de parler qu'avec moi. Je ne leur ai rien dit de tout ce que j'avais vécu à l'étranger, je n'avais pas l'habitude de leur parler de moi. J'étais rentré depuis à peine deux jours et j'avais déjà la nostalgie des forêts et des fleuves, de la chambre à coucher royale et même de la forteresse et des aventures que j'y avais vécues. De loin, tout m'apparaissait comme un conte. Ici, mes vertiges m'ont repris, tout était gris, ordinaire et sans issue.

Celui qui me redonnait du courage et me changeait les idées, c'était mon vieux voisin, Noah. Je l'ai croisé dans l'escalier. Il était content de me voir et m'a invité à passer plus tard lui raconter mes impressions de l'étranger. En attendant, il courait au secours d'un arbre en danger. Il s'est arrêté, a réfléchi et m'a dit : "Tu sais quoi ? Viens avec moi, j'ai organisé une petite manifestation tout près d'ici, je voudrais que tu y participes." J'ai cherché une excuse, puis je me suis dit, vas-y, sors un peu de ta tanière, ça te fera du bien. Noah marchait à grands pas, tout en m'expliquant que c'était un arbre majestueux dont il se souvenait depuis son enfance, un *Prosopis alba* presque centenaire. On s'apprêtait à le couper et à démolir deux vieux immeubles pour construire à la place une tour d'habitation. Quand nous sommes arrivés sur le terrain, les activistes du Mouvement de sauvetage des arbres étaient déjà sur place : deux femmes âgées et un homme, qui sont aussitôt venus vers Noah pour recevoir des directives. On voyait bien qu'il était le meneur du groupe. "Nous avons une nouvelle recrue", a-t-il annoncé, les activistes m'ont regardé d'un air méfiant, comme si j'étais un agent infiltré parmi eux. Un peu plus tard, un jeune homme aux longs cheveux bouclés est arrivé avec une caméra, il s'est excusé pour son retard, Noah nous l'a présenté, c'était un étudiant qui l'aidait pour la communication. "Vive la jeunesse !" a-t-il crié comme s'il donnait le signal d'une révolution.

Le terrain était clôturé par des plaques de tôle, mais Noah a énergiquement déplacé l'une d'elles et a pénétré sur le chantier, suivi de sa bande. J'ai hésité un instant, puis je leur ai emboîté le pas. En

nous voyant, les ouvriers nous ont crié de sortir, c'était dangereux, ils avaient commencé à démolir les vieux immeubles. Noah leur a dit calmement que nous étions venus protester contre l'abattage de l'arbre. Il était encore debout, au milieu des gravats, avec sa floraison jaune et joyeuse, un arbre superbe et rare que personne n'avait envie de voir disparaître. Le chef de chantier, coiffé de son casque de sécurité, s'est approché de nous et nous a menacés d'appeler la police si nous ne dégagions pas sur-le-champ. Ça n'a pas impressionné Noah qui n'a pas bougé d'un pouce. Nous nous sentions rassurés. Le chef de chantier a crié à l'étudiant de cesser de le filmer, il a posé la main sur l'objectif et a essayé de lui prendre sa caméra. Il y a eu un affrontement, le jeune homme a continué de filmer et a aussitôt diffusé ses images sur les réseaux sociaux. Noah s'est avancé vers l'arbre comme un commandant, nous l'avons suivi, l'un derrière l'autre, à l'ombre du *Prosopis* au sommet scintillant sous le soleil.

La police est arrivée. "Que faites-vous là ?" nous a demandé une policière sur un ton agressif. Elle a voulu voir nos papiers d'identité. Noah ne s'est pas démonté, il a sorti de son sac un classeur plein de papiers et lui a montré la pétition qu'il avait adressée au tribunal au sujet de l'arbre. Tant que la procédure était en cours, il était interdit d'y toucher. "Je comprends", a dit la policière, son expression a changé, Noah lui a tout expliqué sur un ton agréable et convaincant. Pendant que nous étions en train de palabrer, deux hommes ont débarqué à grands pas sur le chantier : l'un était en costume, il s'est présenté à la policière comme l'avocat ; et son client, mince, en chemise de soie, les cheveux bien coiffés, a dit qu'il représentait le promoteur. Ils avaient tous les deux le menton en avant, comme s'ils allaient nous tabasser. "Ça, c'est les tordus, m'a dit Noah. L'un pire que l'autre." L'avocat a quasiment donné l'ordre aux policiers de nous chasser de là, tous les permis de construire étaient en règle, ils avaient le droit d'abattre l'arbre, nous n'étions que des anarchistes et des intrus. Il ressemblait à un des aides de camp du général. Son client a lancé un regard dur à Noah, il a hoché la tête sans rien dire, mais la menace était claire.

— Voyez comme il est beau ! a dit gentiment Noah aux policiers. Il est presque centenaire, il était là avant notre naissance. Cette variété d'arbre peut atteindre quatre cents ans. Nos enfants, nos petits-enfants et leurs descendants à venir pourront encore en profiter. Je ne suis pas

contre la construction, bien au contraire, c'est une bonne chose. Mais ne touchez pas à l'arbre. Vous n'en avez pas le droit.

Les policiers ont chuchoté entre eux, puis ont appelé leur supérieur pour demander conseil.

— Tu entendras parler de nous, a sifflé le promoteur, comme un chacal, en approchant sa tête de celle de Noah. Attends un peu et tu verras.

Noah gardait son calme :

— Continue de menacer, lui a-t-il dit. Et moi, je continuerai à protéger mes arbres. À chacun sa fonction, on verra bien qui finira par gagner.

— Tu es un type marrant, lui a dit le promoteur. Jusqu'à présent, je t'ai respecté parce que tu es âgé. Mais c'est fini. Tu ne sais pas à qui tu as affaire.

Tout l'échange était chuchoté, j'étais le seul à entendre ce qu'ils se disaient. Les policiers sont revenus avec une décision, ils s'étaient informés auprès de la mairie et, jusqu'à nouvel ordre, il était interdit de toucher à l'arbre. L'avocat a essayé de contester, mais la policière leur a suggéré de bien réfléchir avant de supprimer un si bel arbre. "Je vais tous vous attaquer en justice et demander des dommages et intérêts, ça vous coûtera des millions", a menacé l'avocat. "Nous avons gagné, a déclaré Noah, après avoir quitté le chantier. Du moins pour le moment." L'étudiant nous a montré fièrement que nous avions plus de deux cents followers, que d'autres nous rejoignaient et que ça se répandait comme un feu de forêt. "Formidable, a jubilé Noah. Je vais être aussi célèbre qu'un acteur de cinéma." Mais j'ai vu la tête du promoteur au moment où il entrait dans sa Jaguar, il parlait avec quelqu'un au téléphone, et cette histoire était loin d'être terminée.

J'ai fini par retourner au travail. "Voici l'homme et la légende !" a dit quelqu'un et tous les développeurs et hackeurs sont venus vers moi. Ils avaient entendu des bribes d'histoires et voulaient en savoir plus. Leur curiosité m'a fait plaisir, je leur ai un peu raconté mon boulot là-bas, du moins ce que je pouvais en dévoiler, et le sauvetage audacieux de Boulka mais je n'ai rien dit des potences, ni d'Anna ou de l'astronome. Certains d'entre eux connaissaient le pays, s'y étaient rendus autrefois et avaient rencontré Anna. "Elle est morte", leur ai-je annoncé, et la tristesse s'est emparée du groupe. "En fait, nos clients ont perdu", a dit l'un d'entre eux, insinuant qu'après tout, je n'avais

pas vraiment réussi. Chacun est retourné à sa place, j'ai rejoint mon poste et fermé ma porte. Leur réaction était bizarre, comme si j'étais coupable de la mort d'Anna et de la chute du gouvernement. J'étais troublé, j'avais du mal à me concentrer sur une tâche ordinaire. Vers le soir, Ronit m'a demandé de monter chez Boulka qui était revenu de ses voyages.

Il m'a tendu les mains, nous avons presque dansé, mais il a vite remarqué que je n'étais pas de très bonne humeur. "Tu peux être fier, m'a-t-il dit, tu as fait du bon travail. J'aurais peut-être dû t'envoyer avec des collègues, pour que tu ne sois pas seul, mais personne n'a imaginé que la situation allait se détériorer aussi vite. Ces imbéciles…" Il s'est assis, s'est adossé à son fauteuil et a posé ses jambes sur la table. "Qui a eu l'idée d'inviter à déjeuner le général et toutes ces grosses têtes, sans ratisser le terrain au préalable ? C'est le b. a.-ba de la sécurité. J'ai vu qu'ils avaient nommé le mari d'Anna, ce vieillard malade, président de l'université pour le remercier de ses bons et loyaux services. Elle ignorait le serpent qu'elle nourrissait dans sa propre maison. En tout cas, le nouveau gouvernement est déjà en contact avec nous et veut être informé de nos nouveautés. Un gouvernant s'en va, un autre arrive, et nous restons. Il est important que nous soyons neutres, professionnels, hors de la politique. Tu as été formidable. Je t'ai suivi, Anna m'a raconté. C'est une femme formidable. C'était. J'ai passé de belles journées avec elle. Écoute, Zivi…", il a ôté ses jambes de sur le bureau, son regard m'a cadré comme une caméra de reconnaissance faciale, "… ce voyage a été une épreuve d'initiation. Tu as manifesté du courage et du sang-froid. Ronit veillera à ce que tu aies une belle prime à la fin du mois. Mais ce n'est pas ce qui importe. Ce qui compte est que je peux te faire confiance, les yeux fermés. J'ai en tête de t'associer à des projets intéressants que tu ne connais pas encore. Mais ce n'est pas le moment. Repose-toi un peu, aide tes collègues et on en reparle bientôt. Je suis fier de toi. *Well done*." Au bout du couloir, la juge se découpait dans le contre-jour de la fenêtre, plongée dans l'observation du ciel. Quand je suis passé devant son bureau, elle m'a suivi des yeux d'un air curieux, sans rien dire, comme si j'étais un animal bizarre.

J’ai rencontré Iris à la cantine.

— J’ai entendu parler de tes aventures, a-t-elle dit. J’aimerais bien que tu m’en parles.

J’ai sauté sur l’occasion :

— Bien sûr, avec plaisir, ai-je dit avec enthousiasme, dis-moi quand tu as un moment de libre.

Elle a consulté son agenda électronique et nous sommes convenus d’un jour de la semaine suivante. J’étais soudain plein d’espoir. Ce soir-là, en me regardant dans le miroir, j’ai trouvé que le voyage m’avait rendu plus viril, plus mûr, Iris avait dû le remarquer aussi. J’ai envisagé les choses autrement, sans visite de cimetière ni café démodé et j’ai décidé de l’emmener d’abord voir une exposition au musée, puis dîner dans un restaurant chic que l’on m’avait recommandé. J’avais de l’argent à profusion. Notre première sortie m’avait servi de leçon, je n’avais pas l’intention de reproduire les mêmes erreurs. Les jours sont vite passés, j’ai travaillé à craquer un nouveau code secret récemment lancé sur le marché. Un vrai défi mais quand j’ai approfondi le sujet, j’ai détecté de nombreuses failles. Je suis allé chez le coiffeur. Je me suis acheté des vêtements. J’ai évité de me ronger les ongles jusqu’à notre rencontre. J’ai fait des pompes deux fois par jour. Je ne suis pas laid, me suis-je répété en me regardant dans la glace, j’ai lu aussi que c’était moins important pour les filles, et c’est vrai qu’on voit souvent dans la rue des femmes superbes avec des hommes laids. Tu n’as rien de répugnant, me suis-je répété, tu es même plutôt beau, tout est question de confiance en soi de puissance intérieure.

Vers le soir, je l’ai attendue devant le musée. Elle est arrivée, vêtue d’une robe, un sac en tissu coloré à l’épaule, d’humeur joyeuse. Je lui ai énuméré les expositions en cours, je m’étais préparé, elle m’a dit en

souriant : “Peu importe dans quel ordre, je te suis.” Les salles étaient vides, à l’exception de gardiennes revêches, assises dans les coins, qui nous ont lancé des regards méfiants chaque fois qu’on entrait dans une salle. Je ne parvenais pas à me concentrer sur l’art, je ne quittais pas Iris des yeux, je voulais qu’elle soit heureuse. Par moments, elle s’arrêtait devant un tableau ou une photographie et s’approchait pour lire le nom de l’artiste, son visage était ouvert et curieux et je l’admirais. Dans une petite salle, il y avait des photographies floues, on y voyait la terre et des buissons avec des taches de lumière éclatantes, elle a paru particulièrement intéressée. Alors, je me suis intéressé aussi. J’ai noté dans ma tête de me renseigner sur la possibilité d’acquérir une de ces œuvres pour la lui offrir. “Tu vois, m’a dit Iris, il n’y a pas de ciel dans ses clichés, elle les a coupés complètement.” Et soudain, les photographies m’ont paru étouffantes.

En sortant du musée, je lui ai dit que j’avais réservé une table dans un restaurant tout proche, qu’on pouvait y aller à pied. J’aurais voulu lui prendre la main, c’était ce que j’avais imaginé, mais je n’ai pas osé. Elle m’a demandé de lui raconter mes aventures de voyage. Je m’y attendais, j’étais prêt. Je lui ai parlé de ma chambre luxueuse, du grand lit et de la salle de bains, du fleuve gelé, des routes de montagne qui montaient en lacets à travers des forêts, et de la Voie lactée que j’avais observée la nuit.

— J’ai su que tu as risqué ta vie, m’a dit Iris, son beau visage sérieux, comme si elle se souciait de moi.

— Ça n’a pas été si grave, je me suis bien débrouillé, ai-je répondu et ma réponse m’a aussitôt paru stupide, comment réparer, je ne savais pas y faire, j’avais l’habitude de tout garder en moi.

Il y avait du monde à l’entrée du restaurant, les gens parlementaient avec l’hôtesse, l’endroit était connu, le chef passait à la télévision, tout le monde voulait goûter à sa cuisine et avoir peut-être le privilège de le rencontrer. J’ai surpris le petit air supérieur d’Iris, j’ai cru m’être trompé, j’aurais dû choisir un endroit plus modeste et intime. Arrête de te flageller, elle va finir par voir ton sang couler. On nous a installés à une table de deux au milieu de la salle, à côté d’une table de six, bruyante, où les convives buvaient et riaient fort. Dès notre arrivée, un homme s’est intéressé à Iris. Nos regards se sont croisés, mais il a insisté. Iris a consulté le menu, tout lui a paru trop cher. Je lui ai dit de choisir ce dont elle avait envie. Elle a souri sous

cape. Il y avait trop de bruit entre la musique et le brouhaha des bavardages. J'ai voulu lui proposer de partir, mais je n'avais pas de plan B. Je lui ai suggéré de choisir le vin, elle a dit qu'elle en boirait très peu. J'ai senti qu'elle m'échappait et j'ai commencé à transpirer sous mes vêtements. Elle était belle comme la première lueur du jour mais elle m'échappait. Le serveur nous a demandé si nous allions partager les plats, je l'ai regardée, elle n'a pas réagi, c'était gênant, "J'ai compris, a dit le serveur, chacun pour soi." J'ai essayé de l'impressionner, je lui ai parlé du général, des salles de réunion luxueuses et des tunnels dont seul le président avait la carte. "Quelle belle histoire", a-t-elle dit en souriant, ses beaux yeux soudain brillants. Sa main fine était posée sur la nappe blanche, on nous a apporté du pain cuit sur place et une soucoupe d'huile d'olive, elle a dit que c'était délicieux. Quand on nous a servi le vin, je lui ai raconté les vignes du commandant de la forteresse dont le seul souvenir m'a donné la nausée. Je lui ai posé des questions sur ses études à l'Institut du Cerveau, elle m'a répondu avec entrain, sa voix était mélodieuse, tout était en ordre et je me sentais parfait.

"Un instant, a-t-elle dit, il faut que je dise bonjour." Un couple lui faisait signe à l'autre bout de la salle, elle est allée vers eux, ils l'ont embrassée comme si c'était leur fille. Sans doute lui demandaient-ils si elle était accompagnée, car elle m'a montré de loin et leur a dit quelques mots que je n'ai pas réussi à décrypter à distance. La conversation s'est prolongée, j'avais envie de traverser le restaurant et de lui crier de revenir à sa place. Au bout de longues minutes, elle m'a rejoint tout sourire. L'homme de la table voisine la détaillait sans vergogne. Elle m'a expliqué que c'étaient de bons amis de ses parents, qui la connaissaient depuis sa naissance. "Je les aime beaucoup, a dit Iris, c'est un couple formidable. Un bon exemple de comment on peut vieillir et rester ensemble." Est-ce à nous qu'elle pense ? me suis-je demandé avec amertume.

Les plats sont arrivés, Iris mangeait avec appétit. J'ai voulu reprendre la conversation interrompue, je lui ai posé des questions sur ses études. Dans l'immédiat, il n'était question que de la physiologie du cerveau, ils n'avaient pas encore abordé les pensées et les émotions, m'a-t-elle dit. Je sentais un gros poids prêt à exploser dans ma poitrine. "Tu ne manges pas", a-t-elle remarqué. Le filet de poisson reposait dans mon assiette, je jouais avec ma fourchette et me suis

forcé à prendre une bouchée pour ne pas l'embarrasser. Elle avait presque fini.

— J'ai une sœur qui ne va pas très bien, lui ai-je dit soudain, je ne sais pas comment ça m'a échappé, elle m'a regardé, intéressée.

— Vraiment ? Qu'est-ce qu'elle a ?

Je lui ai raconté l'épisode du cours de danse. Iris a pâli et s'est tue :

— C'est affreux, je suis désolée.

Je voulais l'attendrir, c'était stupide et pervers, de plus je ne lui ai pas dit que j'avais oublié d'aller chercher Shiri à son cours, je n'ai parlé que de ce que l'homme lui avait fait. La conversation s'est enlisée. Le serveur est venu nous proposer des desserts, Iris n'avait plus faim, j'ai insisté, je voulais rattraper la soirée que je venais de gâcher. Les desserts sont arrivés, Iris y a goûté du bout de sa cuiller, une chose semblable était arrivée à son amie d'enfance, elle avait suivi une psychothérapie qui l'avait aidée à reprendre une vie normale. Je lui ai dit que mes parents avaient emmené Shiri chez de nombreux psychologues, qu'ils avaient dépensé beaucoup d'argent, mais que ça n'avait servi à rien.

À la table voisine, les gens se sont levés dans des rires d'ivresse, l'homme qui reluquait Iris la surplombait à présent. Je l'ai discrètement repoussé avec mon coude, c'était insupportable, il m'a dit à voix basse : "Si tu me touches encore une fois, je te casse le bras", puis il a souri à Iris en lui disant qu'elle était d'une beauté rare. Elle a rougi, baissé les yeux et souri à son tour en lui murmurant un "merci". J'étais choqué par sa gentillesse envers cet homme, mais malgré la vulgarité de l'un et la délicatesse de l'autre, ils appartenaient à une même espèce animale dont je ne faisais pas partie et émettaient des signaux implicites que je ne captais pas. Après avoir quitté le restaurant, je lui ai proposé d'aller voir un film dans un cinéclub qui venait d'ouvrir dans une zone industrielle du sud de la ville. "J'ai passé une merveilleuse soirée", a dit Iris, mais elle devait présenter un travail à l'université deux jours plus tard et elle n'avait même pas commencé. J'ai proposé de la raccompagner, mais elle a préféré prendre une trottinette. "Je suis désolée pour ta sœur, a-t-elle dit au moment de nous quitter, si je peux faire quelque chose…", et elle a approché sa joue pour effleurer la mienne dans un semblant de baiser. C'était tout.

Je suis resté planté sur le trottoir, à côté de la file qui attendait pour entrer au restaurant. Les gens se bousculaient, je me suis traîné jusqu'à un banc tout proche, je n'avais plus la force de bouger. Des chauves-souris cherchaient des fruits dans l'arbre au-dessus de moi et déchiraient l'air de leurs cris aigus. La ville ronronnait, les gens circulaient, des lumières fortes gâchaient la nuit. Je ne prenais part à rien. Je voulais mourir.

Des semaines sont passées sans le moindre signe d'Iris. Chaque matin, j'allais à mon travail à vélo et faisais ce qu'on attendait de moi. Je veillais sur Shiri de loin, il y avait du va-et-vient chez elle. Deux fois par jour, je m'assurais qu'elle était en vie. Le soir, quand je ne pouvais plus résister, j'entrais dans le système pour voir ce que faisaient les gens que je connaissais. J'allais à la pêche… anciens camarades de lycée, filles qui autrefois m'avaient plu, Iris, Shiri, ma mère, son amant orthopédiste, rencontres de passage, comme cette belle pharmacienne qui m'avait vendu des antalgiques – son nom était inscrit sur sa blouse et, de retour à la maison, j'avais trouvé son numéro et l'avais entré dans mon système. Je ne contenais plus cette pulsion, les cercles s'élargissaient et finissaient par inclure des gens que je ne connaissais même pas. J'étais hors de contrôle, je lisais ce que les gens écrivaient aux amis, à la famille, je les écoutais parler, je regardais les photos qu'ils prenaient, j'essayais de les comprendre. Et je demeurais complètement seul. Ils partageaient avec moi des clichés de leur corps, des vidéos de leurs ébats, des plaies et des maladies, les choses bizarres et perverses qu'ils faisaient. Lorsqu'il leur arrivait un malheur, ils pleuraient dans mon oreille. Je lisais les choses horribles qu'ils écrivaient sur leurs proches, je recueillais les affreuses médisances sur des inconnus. Je participais à des fêtes et des deuils sans y avoir été invité. J'entendais les bruits de leur chair dans leurs toilettes ou leur chambre à coucher. Tous les soirs, j'allais à la pêche de quelques nouveaux spécimens. Je sentais que je ne pouvais plus m'en passer et que je devenais un monstre. Le matin, je me traînais au travail mais j'attendais d'être rentré chez moi pour mettre en route mon système d'écoute privée. Sur mon écran, je visionnais simultanément plusieurs flux. Je suçais leur vie comme si je me goinfrais en même temps de

chocolat et de saucisson, jusqu'à la nausée. Alors seulement je me déconnectais et j'allais me coucher. Je voulais les punir, mais c'est moi que je tuais.

J'ai essayé de réfléchir à ce qui pourrait me sortir de cette impasse, à ce qui me faisait plaisir, à ce que j'aimais. Les ordinateurs, bien sûr, mais je possédais déjà les meilleurs au monde, j'étais équipé pour expédier une fusée sur Mars. Peut-être un télescope pour observer les étoiles, me suis-je dit, mais les lumières de la ville ne laissaient rien voir. Je suis allé chez des marchands de voitures, ils se sont jetés sur moi comme des mouches sur le miel, j'ai essayé un modèle, puis un autre, mais je préférais le vélo et la trottinette. J'ai essayé de me rappeler ce que j'aimais dans mon enfance. Avant que tout se gâte, mon père m'emmenait à des matches de foot et quand les portes s'ouvraient, j'avais toujours le souffle coupé à la vue de la pelouse. J'aimais jouer sur un terrain avec des camarades. Aller au cinéma. Nous avions fait un ou deux voyages, toujours en Grèce, je me souvenais de ma mère souriante, en maillot de bain, sur le pont d'un ferry qui nous emportait vers une île. Au collège, nous avions eu quelques cours de navigation, nous étions partis de la marina, d'abord à la rame, puis nous avions hissé les voiles, la proue du bateau fendait les vagues, puis la ville s'était éloignée et nous étions arrivés en haute mer. Voilà ce que je voulais faire, me suis-je dit. Sentir le vent. Me purifier.

Le vendredi matin, je suis allé à la marina pour chercher un moniteur. "Va voir Yoram", m'a-t-on dit en me montrant un type maigre, brûlé par le soleil, qui s'occupait d'un bateau au ponton. "Si tu cherches un skipper pour un yacht, je ne suis pas ton homme", m'a-t-il dit après m'avoir jeté un coup d'œil, et il a repris son travail. Je lui ai dit que je voulais faire de la voile. Il m'a demandé si j'avais de l'expérience, je lui ai dit que j'avais un peu appris la navigation à l'école.

— Bon, alors on va aller faire un tour, a-t-il dit.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant est toujours le meilleur moment, et il m'a fait signe de l'aider à mettre le voilier à l'eau.

Il m'a lancé un gilet de sauvetage, a poussé le bateau à distance du ponton, il s'est assis à l'arrière près du gouvernail et m'a dit de tirer sur le bout pour hisser le foc. Le contact rugueux de la corde entre les

mains était agréable, le vent gonflait les voiles. Le bateau a quitté le bassin et s'est élancé sur les flots, vers le large. "Changeons de place", a proposé Yoram. La coque s'est balancée, j'ai regagné la poupe et pris la barre. J'ai essayé de diriger le bateau mais le vent était tombé, les voiles se sont affaissées et l'embarcation s'est immobilisée en pleine mer. "Essaie de sentir le vent, m'a dit gentiment Yoram. Ferme les yeux et essaie de sentir d'où il vient, on n'a pas besoin de voir pour naviguer." C'est ce que j'ai fait. J'ai changé de direction jusqu'à ce que les voiles se gonflent de nouveau et que la proue fende l'eau en laissant derrière elle une traînée bleue. "Bon, a-t-il dit. Ça te revient." Puis il m'a expliqué quelques éléments de base. Voilà quelqu'un de fort, me suis-je dit, dont on n'a rien à craindre. Les muscles de mon cou et de mon dos étaient contractés après des années de tension. J'ai senti qu'ils se libéraient et que je me redressais. Nous avons pris le large, c'est arrivé très vite, comme par magie, la ville a presque disparu, les tours ressemblaient à des cure-dents. Je pilotais le bateau et je me sentais bien. J'ai exhalé toute la saleté accumulée en moi et je me suis rempli d'air frais. Je souriais. Quand nous sommes revenus au mouillage, j'ai demandé quand je pouvais revenir. "Viens, m'a-t-il dit, je suis presque toujours là", il a pris l'argent que je lui tendais et m'a rendu la moitié des billets.

Les semaines suivantes, j'y suis allé souvent, jusqu'au jour où Yoram m'a dit que j'en savais suffisamment pour naviguer seul sur un petit voilier. Je lui ai demandé s'il en était sûr, il a fait oui de la tête. "Tu sais nager ?" m'a-t-il demandé. J'ai dit que oui. "Alors tu ne peux pas te noyer. N'aie pas peur." J'ai enfilé un gilet de sauvetage, j'ai sauté dans le bateau, je l'ai détaché du ponton, j'ai monté le mât, tendu la voile d'une main, tout en tenant la barre de l'autre, et j'ai pris le large. J'ai aspiré le sel dans mes poumons, je n'avais pas peur. Durant quelques heures, j'ai retrouvé goût à la vie.

"Tu es bronzé", m'a dit Boulka en me voyant entrer dans son bureau. Nous étions seuls. "Oui", j'ai dit en souriant, mais je ne lui ai pas parlé de navigation, c'était mon secret. Deux mois étaient passés depuis mon retour du grand voyage, je pensais qu'il voulait me parler d'une nouvelle mission. Mais il avait autre chose en tête. "Je voudrais t'inclure dans un nouveau projet, a dit Boulka. Évidemment, ça reste entre nous, c'est un sujet ultrasensible, peu de gens sont au courant dans la maison. Nous l'appelons l'Épicerie. Nous l'avons construit à la

demande des renseignements. En principe, c'est un système qui doit fonctionner tout seul. Presque sans la main de l'homme. Un produit dernière génération, c'est l'IA qui fait tout le boulot." Quelque chose dans ses explications m'a paru trop simple, et même bizarre. Nous avions déjà travaillé avec l'IA, j'avais moi-même développé des algorithmes, je ne comprenais pas en quoi ce système était différent. J'ai attendu de voir ce qu'il voulait me proposer. "Nous voulons commencer à le mettre en route et à le relier à notre réseau", a dit Boulka. "Pour ce faire, il faut rentrer les cibles, s'occuper des codes, et s'assurer que tout marche bien, autant de choses que tu sais faire. Je veux que tu t'en occupes. Quelques jours te suffiront, après quoi tu n'auras plus qu'à entretenir le système quand ce sera nécessaire." Son regard était déterminé et clair, comme d'habitude, mais j'ai remarqué qu'il bougeait sur sa chaise.

D'accord, me suis-je dit, je ne perds rien à l'aider, mais soudain une pensée m'a traversé.

— À quel réseau allons-nous nous connecter ? lui ai-je demandé.

Son visage s'est pétrifié comme après une piqûre chez le dentiste.

— Aux nôtres, a-t-il dit.

J'avais besoin de précisions :

— Nos réseaux, ici, dans le pays ?

— Oui, a-t-il dit.

— Et quelles sont les cibles ? ai-je demandé.

— Les gens qui les intéressent, ce n'est pas notre affaire. Ceux qui menacent la sécurité du pays. Nous n'avons pas à nous occuper des cibles, a-t-il dit sur un ton impatient.

Il lisait sur mon visage les pensées qui me traversaient, je ne savais pas les dissimuler comme lui, et il n'aimait pas cela.

— Ne t'en fais pas, nous avons toutes les autorisations requises, a dit Boulka. Tout est légal et en règle. Cette Épicerie sera très utile.

Me voyant encore hésiter, "Tu sais quoi ? a-t-il dit. Allons voir la juge. Elle t'expliquera tout." Je voulais lui dire que ce n'était pas la peine, c'était exagéré, je ne voulais pas la déranger, mais Boulka était déjà dans le couloir, je l'ai suivi. "Entrez", a-t-elle dit, affable. La lumière qui filtrait par la fenêtre donnait comme une transparence à son visage et faisait paraître ses yeux encore plus clairs derrière ses lunettes. Boulka a fermé la porte. "J'ai présenté l'Épicerie à Ziv", a-t-il dit. La juge a hoché la tête, elle connaissait le projet "Il a des

questions concernant la connexion aux réseaux. Il a l'habitude de faire ça à l'étranger. Je lui ai dit que tu lui expliquerais." La juge s'est tournée vers moi et a parlé lentement, comme à un enfant : "Je comprends, Ziv, tu fais bien d'être vigilant et de poser des questions. Il faut agir dans le cadre de la loi. Elle nous protège tous. J'ai vu tant de gens contrevenir à la loi et finir par tomber très bas. L'illégalité ne mène à rien de bon. C'est la raison pour laquelle Rani m'a fait venir ici. Pour vous protéger." Ses yeux clairs et son langage mesuré m'ont apaisé, elle veillait sur nous.

— Tout ce qui concerne l'Épicerie est parfaitement légal, l'entreprise a reçu toutes les autorisations requises, tous les systèmes sont visibles, tu n'as pas à t'inquiéter, a-t-elle dit.

J'ai hoché la tête comme un jouet à ressort.

— As-tu d'autres questions ? En quoi puis-je t'aider ? m'a-t-elle demandé.

— Non, merci, tout va bien, j'ai dit, sincèrement, parce qu'elle avait vraiment balayé tous mes doutes.

— De rien, n'hésite pas à venir me voir si quelque chose te soucie, a-t-elle dit avec un sourire agréable. J'ai senti qu'elle me voyait.

— C'est une femme qui inspire le respect, a dit Boulka en revenant vers son bureau. Très intelligente. Heureusement qu'elle est avec nous.

J'ai acquiescé. J'étais déjà embarqué dans ma mission. Il m'a écrit l'adresse, c'était dans une autre partie de la ville, et m'a prié d'y aller dès le lendemain.

— Quelqu'un t'attendra là-bas. Je suis sûr que tu feras un excellent travail, comme d'habitude, a-t-il dit.

L'Épicerie, comme l'appelait Boulka, se trouvait dans un bâtiment en béton nu qui abritait surtout des ateliers et des dépôts. En façade, il y avait un magasin de vêtements de travail dont la vitrine exposait des mannequins d'infirmière, de policier et de pompier en uniforme. Je suis entré dans le bâtiment, plusieurs niveaux étaient reliés par des escaliers de fer avec des passerelles à ciel ouvert et des rampes en métal. J'ai longtemps attendu l'ascenseur qui était en panne ou occupé à descendre de la marchandise et j'ai fini par monter à pied. Au premier étage, on entendait des machines à coudre, le passage était encombré par des caisses pleines de tissu. J'ai continué, au deuxième étage, à travers une porte ouverte, j'ai aperçu un vieil homme avec des lunettes devant une table recouverte de papiers sur lesquels il griffonnait au crayon. Il a levé la tête et m'a demandé si j'avais un rendez-vous. "Non, je ne fais que passer, votre porte était ouverte", lui ai-je dit doucement. Il avait l'air fragile, je ne voulais pas l'effrayer. Il n'a pas entendu ma réponse et m'a demandé : "Qui êtes-vous ? Vous avez rendez-vous ?" Je lui ai répété ma réponse, il s'est énervé : "Que faites-vous ici ?" J'ai marmonné une réponse incompréhensible et j'ai continué à monter.

Arrivé au dernier étage, je me suis retrouvé sur une passerelle à ciel ouvert, au bout de laquelle se trouvait une grande porte en fer. J'ai sonné, une voix a demandé qui j'étais. "Ziv", ai-je répondu. "Posez votre doigt et approchez votre visage de la caméra", a dit la voix de l'intérieur. J'ai fait ce qu'on me demandait, la porte s'est ouverte. Il y avait là un jeune type en jean et polo à manches courtes, il était très poilu et tenait sa main à sa ceinture, posée sur un révolver qu'il semblait prêt à dégainer. Je ne le connaissais pas – ni de la boîte ni de mon unité – il n'avait pas l'air de faire le même métier que nous.

“Ronell”, a-t-il dit pour se présenter et il a lâché son révolver. “On ne sait jamais, c’est au cas où”, a-t-il dit en souriant. C’était une grande pièce sans fenêtres, pleine d’ordinateurs et d’équipements antédiluviens.

— Je suis venu connecter le système.

— Je sais, m’a-t-il dit. On m’a envoyé ta photo et ton empreinte digitale, et on m’a dit que tu viendrais aujourd’hui.

Il m’a ordonné d’éteindre mon téléphone et d’ôter la carte SIM. C’était une demande raisonnable, je me suis exécuté. Puis je me suis mis devant un poste de travail et Ronell m’a apporté une chaise. J’avais soif, j’étais arrivé à vélo et il faisait chaud, mais il ne m’a rien proposé. J’ai parcouru les composantes de leur système et je les ai apprises. C’était le même principe que le nôtre, avec quelques modifications mineures, et quand j’ai demandé des explications à ce Ronell, il m’a dit qu’il ne connaissait rien à la technologie. Quant au verre d’eau, il m’a dit de me servir au robinet, il y avait des verres là-bas dans le coin. Je me suis levé et j’ai bu directement au robinet, les verres en plastique m’ont paru usagés. Il m’a proposé du café, je lui ai dit que ce n’était pas la peine. Je voulais finir mon travail et rentrer chez moi. J’ai allumé le serveur, il a émis un léger bourdonnement au démarrage. Je suis entré dans les écrans de mise en route, ils m’étaient familiers. J’ai attendu quelques minutes, le temps que le système soit synchronisé. Ce n’est pas compliqué, me suis-je dit, ça ne sera pas long.

“Où sont les numéros ?” ai-je demandé à Ronell. Il a fouillé dans son sac à dos et en a sorti une pochette en plastique froissée. Elle contenait une liste d’environ deux cents numéros locaux recopiés à la main sur une feuille recto verso. Je les ai entrés dans le système. J’ai pêché un numéro au hasard. Un homme parlait avec une jeune fille, apparemment sa fille, il lui demandait si elle toussait encore et si elle avait pris rendez-vous chez le médecin. Le son était parfait. J’avais souvent fait ça lors de mes voyages mais cette fois-ci, c’était différent, je comprenais tout, comme si je connaissais ces personnes. J’ai regardé Ronell, assis près de la porte, et je me suis retenu de lui poser des questions. Dès les premiers numéros, il était clair que le système fonctionnait parfaitement, j’ai rentré les suivants sans trop m’attarder. Je ne voulais pas trop savoir qui étaient ces gens. “Ça y est, j’ai fini”, ai-je annoncé environ deux heures plus tard. Ronell m’a regardé,

surpris : “Déjà ?” Je lui ai dit que j’avais une longue expérience. “Et tout marche bien ?” a-t-il insisté. Je l’ai rassuré, pressé de partir.

Il m’a demandé si j’avais trouvé le tiroir à CD. Les CD, c’est une vieille histoire du siècle dernier, lui ai-je répondu. “Non, non, a-t-il insisté, on m’a dit de sortir des CD une fois par jour et de les donner à un coursier qui viendra les chercher.” Mais qu’est-ce que tu racontes, me suis-je dit, et j’ai revérifié l’installation. Il avait raison. La table qui servait de bureau avait bien un tiroir, avec un tas de CD dedans. “C’est pour faire quoi ?” ai-je demandé, surpris. Il a répondu d’une voix éraillée, “Je ne sais pas, c’est ce qu’on m’a dit. Qu’on viendrait les chercher. Tous les jours à quatre heures.” J’ai sorti un des CD argentés, sans la moindre trace, mon visage s’y reflétait. Je l’ai introduit dans le lecteur relié à l’ordinateur et j’ai cliqué dessus. Aussitôt, des fichiers se sont affichés et quand je les ai ouverts, j’ai entendu des conversations accompagnées d’images et de texte. Je me suis empressé de quitter. “Oui, ça marche, lui ai-je dit. Le contenu s’affiche comme il faut.” Il s’est levé et s’est approché de moi : “Un instant”, a-t-il dit soudain et il m’a demandé de lui expliquer ce qu’il devait faire, il était tendu. Je lui ai montré comment enregistrer les données sur un CD, prélever les CD une fois par jour, comme des œufs dans un poulailler, et réintroduire des neufs à la place, il y en avait dans une grande caisse à portée de main. “Ah, bon, a-t-il dit, ça n’a pas l’air compliqué.” De près, j’ai remarqué ses bras musclés en salle.

Au moment où je m’apprêtais à partir, Ronell s’est dressé devant moi : “J’espère qu’on te l’a dit, cet endroit n’existe pas. Tu n’en parles à personne, ni au travail, ni à la maison, ni avec les copains ou la copine. Personne. Si quelque chose filtre, ce ne sera pas bien, pas bien du tout. Et merci pour le bon travail, tu m’as impressionné. Maintenant motus et bouche cousue. Compris ?” Il se tenait entre moi et la porte en faisant les gros yeux. “Compris, je lui ai dit, surpris par la menace et le ton solennel. Je ne suis pas nouveau dans le business.” Il se méfiait encore, ma tête ne lui revenait pas. J’aurais dû boire un café avec lui, le mettre en confiance. C’est un aspect que je néglige, je travaille comme un robot et les gens finissent par me trouver bizarre. Il s’est effacé pour dégager l’accès au sas, puis il m’a rendu ma carte SIM, s’est assuré sur la caméra qu’il n’y avait personne dehors et m’a ouvert la porte métallique.

J’ai emprunté la passerelle, je sentais qu’il me suivait du regard.

J’ai appelé l’ascenseur mais il ne marchait toujours pas. Je suis descendu par l’escalier, “Alors, m’a dit le vieux comptable, tu as trouvé ce que tu cherchais ?” Ses questions m’embarrassaient. Je me suis arrêté, il m’a regardé par-dessus ses lunettes, les cheveux en bataille, son bureau disparaissait toujours sous la paperasse, des reçus et des formulaires. Je voulais lui dire un mot, mais je me suis rappelé que je devais me taire. J’ai continué de descendre et une fois dans la rue, je me suis assuré que personne ne me suivait. À leur place, c’est ce que j’aurais fait. J’ai commencé à douter de moi.

Ronit m'a écrit pour me prier d'être présent à la fête annuelle de la société qui se tiendrait sur le port. Les anciens ont dit que c'étaient de belles fêtes avec de beaux spectacles, j'ai décidé d'y aller. "Tu as bien fait de venir, m'a dit Ronit, amuse-toi !" Le buffet était bon, j'ai rempli mon assiette deux fois, j'ai un peu papoté avec les gens de mon étage, ils m'étaient familiers, je commençais à les connaître. Certains étaient venus accompagnés, d'autres étaient seuls, je ne me sentais pas différent d'eux. J'ai pris un cocktail déjà prêt sur le bar. Dès mon arrivée dans la salle, j'avais eu des vertiges et j'espérais que l'alcool les dissiperait un peu. J'ai avisé une colonne dans un coin et je suis allé m'y adosser.

Quand les gens ont fini par déserter le buffet, une jeune femme mince et belle est montée sur scène. Elle me disait quelque chose, on murmurait qu'elle était célèbre à l'étranger mais je ne connaissais pas ses chansons. Je l'ai tout de même applaudie parce qu'elle chantait bien. Je me suis dit que si je devenais riche, mais vraiment très riche, elle pourrait s'intéresser à moi. Non pas par vénalité mais parce que ma richesse me distinguerait, elle serait la preuve de mon talent, le signe que j'avais traversé des épreuves, que j'étais un dur à cuire. Je serais livré dans un emballage de réussite désirable. Les guitares électriques jouaient fort, elle chantait et criait, des faisceaux lumineux déchiraient l'obscurité au-dessus de nos têtes. Les gens dansaient, joyeux, et reprenaient en chœur les paroles de la chanson. Fais comme les autres, me suis-je dit, sois jeune pour une fois. J'ai quitté mon pilier pour rejoindre le centre de la piste, j'ai un peu bougé les bras et les jambes, histoire de ne pas avoir l'air ridicule, j'ai chanté des mots inventés et j'ai commencé à me sentir bien. Une étincelle d'avenir a clignoté devant moi, je me suis imaginé avec la chanteuse, c'était ma

sortie du tunnel, désormais tout serait différent.

À quelques mètres devant moi, j'ai reconnu le crâne de Boulka qui bougeait avec la musique. Près de lui, Iris dansait avec aisance et légèreté, c'était beau à voir, je ne l'ai plus quittée des yeux. Elle s'est approchée de lui, il l'a serrée contre lui, leurs silhouettes se sont fondues dans un baiser et aussitôt quittées. La chanteuse était méchante, elle chantait pour eux, pas pour moi. J'ai essayé de m'extraire du paquet de danseurs, nous étions collés les uns aux autres, les lumières coloraient nos visages. "Pardon, j'ai dit, laissez-moi passer." J'ai senti que je perdais l'équilibre, que ma tête se détachait de mon corps. Je suis tombé. J'entendais ce qui se passait autour de moi, je n'avais pas perdu conscience mais je ne tenais plus debout. Quelqu'un s'est penché sur moi et m'a demandé comment j'allais. "Ça va, j'ai murmuré, je suis désolé, ça ne m'était jamais arrivé", mais ils ne m'entendaient pas. "Allumez les lumières, il y a quelqu'un qui se sent mal", a dit une voix. Personne ne s'est arrêté de danser, il fallait que je me lève avant de me faire remarquer, ce serait une catastrophe, il fallait que la fête continue.

Je me suis appuyé sur mes coudes de toutes mes forces et me suis relevé, d'abord un pied, puis l'autre, le type qui s'était penché sur moi m'a soutenu pour m'accompagner à l'air libre. "Qu'est-ce qui vous arrive ?" m'a-t-il demandé en m'installant sur un banc tout proche. Je ne le connaissais pas, sans doute le conjoint d'une collègue. "Je vais bien, j'ai dit, j'ai manqué d'air." Il m'observait, inquiet. "Je me répète toujours de ne pas oublier de respirer", a-t-il dit en souriant. Je l'ai prié de retourner à la fête, de ne pas la rater à cause de moi. C'était comme si une montagne s'était abattue sur ma poitrine et l'écrasait. J'avais encore besoin d'aide, mais je voulais aussi être seul. J'ai dit à l'homme que je me sentais mieux et que je ne tarderais pas à le rejoindre. "C'est sûr ?" m'a-t-il demandé. "Oui", j'ai dit pour le rassurer.

Devant la porte, un vigile vêtu de noir expliquait à des jeunes qui voulaient entrer que c'était une fête privée. Mon mobile a sonné plusieurs fois, le vigile m'a demandé de me déplacer, le passage devait être dégagé, ça l'empêchait de travailler. Je me suis éloigné.

Ma mère, en colère, voulait savoir pourquoi je ne répondais pas. Je lui ai dit que j'étais à une fête. "C'est bien, a-t-elle dit, tu commences à t'amuser. Désolée de te déranger, mais Shiri a disparu, elle ne répond

pas et j'ai un mauvais pressentiment." Ce n'est pas nouveau, n'ai-je pas dit, je ne voulais pas la contrarier. "D'accord, je vais aller la chercher." La fête était finie pour moi. À l'abri dans un coin sombre, j'ai localisé Shiri sur mon téléphone. J'ai pris mon vélo. De grandes grues surplombaient la ville comme des sauterelles de Lego. Je fredonnais l'air que chantait la chanteuse au moment de mon malaise, il s'était fiché dans ma tête. Les mots étaient incompréhensibles, à part une phrase sur son glorieux chemin vers le sommet. Le rythme était monotone, c'était une chanson minable. J'ai revu les têtes d'Iris et de Boulka s'unissant dans un baiser. J'ai senti ma poitrine s'écraser de nouveau, j'étais à bout de souffle mais mes jambes ont continué à pédaler, je me sentais tel un serpent à qui on aurait coupé la tête. Une voiture a klaxonné sauvagement, elle a freiné dans un crissement à quelques centimètres de moi. Le chauffeur avait failli me renverser, il a baissé sa vitre et, après une bordée d'injures, a crié que j'étais moche. "Je sais, ai-je marmonné, je ne peux pas dire le contraire."

J'ai écrasé dans ma tête la chanson minable pour qu'elle ne me dérange plus et je suis arrivé à l'adresse indiquée par le système. J'étais à la porte d'un bar éclairé de bleu. Bien sûr, me suis-je dit. C'était le genre d'endroit prévisible. Dehors, il y avait quelques fumeurs et à l'intérieur, une fois mes yeux habitués à l'obscurité, j'ai distingué un long comptoir et une serveuse qui se déplaçait lentement parmi les consommateurs et leur parlait avec un sourire lointain. Ils paraissaient tous plus âgés qu'elle. Il y avait de la musique techno. Je me suis assis à une place libre tout au bout, j'ai parcouru les visages, mais je n'ai pas vu Shiri. Pourtant, le système indiquait qu'elle était là. La serveuse m'a demandé ce que je voulais boire.

— Un jus, j'ai dit.

— Quel jus ?

— De raisin, si vous avez.

Elle n'avait pas de jus de raisin alors j'ai commandé de l'eau. Un homme âgé, lunettes rondes et calvitie, m'a demandé si j'étais nouveau en ville, apparemment j'en avais l'air. "Non, j'ai dit, je suis né ici, dans cette merde", j'étais en colère et agressif, il s'est retiré dans son coin et ne m'a plus parlé. La serveuse m'a apporté une bouteille d'eau de marque étrangère. Je me suis penché vers elle.

— Tu connais Shiri ? Tu l'as vue ici ?

— Je ne sais pas, m'a-t-elle répondu, mais elle semblait mal à

l'aise. J'ai eu envie de partir, les gens me faisaient peur, je les détestais, mais je ne pouvais pas m'en aller.

Quelques minutes plus tard, alors que j'avais fini de boire mon eau, j'ai vu un homme sortir de derrière un rideau qui masquait la porte des toilettes. Il était suivi de Shiri qui tirait sur sa robe courte. Il était grand et mince, vêtu de noir, avec un manteau noir, et faisait penser à un lézard légèrement bedonnant. Ils se sont installés au bar, dans sa partie éclairée par de puissants spots. Shiri était très pâle, presque effacée, elle avait les yeux fermés. Aussitôt assis, il a posé une grande main sur sa jambe. Comme un propriétaire. La serveuse lui a apporté une boisson avec une paille, le Lézard a siroté un whisky. Shiri ne me voyait pas. J'aurais pu rester là jusqu'au matin sans qu'elle me voie. Il a collé sa tête à la sienne et lui a parlé, elle a entrouvert les yeux. Sa main était sur sa cuisse, près de sa hanche. La serveuse m'a lancé un coup d'œil. Oui, je sais, c'est Shiri, ma sœur. Tu vas mal et ce qui t'attend est affreux. Je l'ai vu toucher Shiri, j'étais collé à mon siège, incapable de me lever, comme sur le fauteuil du polygraphe dans le sous-sol du château. J'ai posé les mains sur les bords du tabouret et j'ai poussé de toutes mes forces. J'ai atterri sur le sol en essayant de garder mon équilibre.

Je me suis dirigé vers Shiri à pas lourds et me suis planté devant elle. Les gens tout autour étaient calmes, ils se sont lentement tournés vers moi. "Shiri", j'ai dit. Le type à côté d'elle, le Lézard, m'a regardé comme si j'étais une mouche. Elle ne semblait pas m'avoir reconnu, "Shiri, c'est moi", j'ai dit. Il m'a demandé ce que je voulais, de près il ressemblait davantage à un trafiquant de devises ou à un agent de travailleurs étrangers naviguant en eaux troubles qu'à un lézard, un salopard bourré aux as.

— Je suis son frère, j'ai dit.

— Ah, enchanté, bonjour la famille, tu aurais dû venir avec les parents, a dit le Lézard et son auditoire a ri. Tu cherches quoi ?

Il avait le cou fripé et des yeux méchants qui se moquaient de moi.

— Je suis venu la chercher, j'ai dit. Tout s'est mis à tourner, j'ai tendu la main pour m'accrocher au bois du comptoir.

— Pour l'emmener où ? a-t-il demandé, amusé.

— À la maison, j'ai dit tout en sachant qu'il n'y avait pas de maison.

Sa main était toujours posée sur elle, à hauteur de mon visage, j'ai

vu qu'elle portait une alliance en or.

— Tu veux partir avec lui ? a-t-il demandé à Shiri, elle m'a regardé comme si j'étais un étranger. Je pense qu'on va tout de même rester, a-t-il dit sur un ton moqueur, merci de te faire du souci. Mais ce n'est pas la peine. Je m'occupe bien d'elle. Soudain, il a eu l'air méfiant :

— Au fait, comment t'es arrivé jusqu'ici ? Tu nous suis ou quoi ?

J'ai regardé la tête des gens, peut-être que quelqu'un prendrait ma défense, mais tous étaient de son côté. Shiri a dit quelque chose, ses lèvres ont remué. "Trop tard", a-t-elle soufflé. Rien que deux syllabes : "trop tard". Je voulais me coucher à ses pieds dans la saleté et ne plus me relever. À la place, j'ai pris son bras et j'ai tiré, le Lézard s'est écrié : "Dis donc, qu'est-ce que tu fais ? Tu lui fais mal !" J'ai vu la serveuse téléphoner à quelqu'un pour lui dire qu'il allait y avoir du grabuge. J'ai lâché le bras de Shiri. "Va-t'en, Zivi, ont articulé ses lèvres en silence. On se parle plus tard." Je me suis dirigé vers la sortie, puis j'ai fait demi-tour, j'ai renversé une chaise d'un coup de pied, je ne voyais rien.

Une main lourde s'est posée sur mon épaule et une voix grave m'a dit : "Viens, mon pote, on va sortir, t'as rien à faire ici." Le propriétaire du bar m'a poussé dehors, j'ai entendu des rires dans mon dos. "Vous réglerez vos comptes plus tard", a-t-il dit, son visage était dur et bon, sa voix m'a rassuré. "Je ferais la même chose à ta place, m'a-t-il dit. Ce type est une ordure. Mais pas chez moi. Réfléchis avant d'agir, sois intelligent. Tel que je te vois, la bagarre, c'est pas ton truc. Trouve autre chose. Les gens forts que j'ai connus ne se sont jamais bagarrés. Ils se sont servis de leur cerveau." Je l'ai remercié, il m'avait donné un bon conseil. J'ai pédalé jusque chez moi, j'y voyais clair en pleine nuit. J'ai commencé à monter un plan dans ma tête.

Je suis arrivé à l'heure au travail. Mes collègues étaient en retard, ils avaient fait la fête et échangeaient leurs impressions. Ils m'ont demandé où j'étais passé, je leur ai dit que j'avais eu un malaise. D'ailleurs, la douleur est revenue – à cause d'Iris, de Shiri –, j'avais envie de tabasser le Lézard à mort et ce que j'imaginais dans ma tête s'exprimait dans mon corps. Ronit est passée en fin de matinée, elle a tapoté sur la paroi de verre de mon box. "Il paraît que tu t'es évanoui, m'a-t-elle dit. Tu es bizarre, pourquoi tu ne m'as rien dit ?" Je l'ai rassurée, ce n'était qu'un malaise passager, je me sentais bien. "Tu n'as pas l'habitude de faire la fête", elle a regretté mon départ précipité, tout le monde s'était bien amusé, j'aurais dû rester. Puis elle s'est rapprochée, "Tout va bien, Ziv ? Tu m'as l'air soucieux, a-t-elle dit. Tu as peut-être besoin d'un peu de vacances. Ces derniers mois ont été durs." Elle s'est assurée que la porte était fermée et m'a demandé doucement : "Pourquoi es-tu inquiet ? Il s'est passé quelque chose ?" J'ai failli lui parler de Shiri, j'avais besoin d'en parler à quelqu'un, peut-être pouvait-elle m'aider, mais je me suis aussitôt repris. Fais attention, me suis-je dit, rien n'est innocent ici. Je me suis efforcé de sourire et de rassurer Ronit. "Tu n'es pas très convaincant", a-t-elle dit, mais elle n'a pas insisté. À midi, je me suis nourri sans faire attention à ce que je mangeais. À une table plus loin, j'ai entendu le rire cristallin d'Iris. Elle semblait heureuse. Je me suis ratatiné comme une herbe écrasée par une semelle. Puis je me suis traîné là-haut à notre étage, et j'ai perdu mon temps devant l'ordinateur, incapable de me concentrer. Je ne pouvais rien faire. Va-t'en naviguer, me suis-je dit, et j'ai calculé le temps qu'il me restait avant le coucher du soleil. C'est alors qu'est arrivé un message de Boulka : "Il y a quelques soucis à l'Épicerie, tu peux y faire un saut ?" Il ne sait même pas que je lui en

veux, j'ai pensé, surpris. Iris ne lui a rien dit à notre sujet, ou bien il n'y attache pas d'importance. J'avais envie de lui écrire : va au diable, pourquoi tu me prends mon amoureuse, mais je me suis rappelé comment elle l'avait embrassé. Il ne te l'a pas prise, me suis-je corrigé, elle ne t'a jamais appartenu. Tu ne t'es même pas approché d'elle. Ce n'est pas sa faute. "Bien sûr", lui ai-je répondu et j'ai sauté sur mon vélo. J'espérais tout de même arriver à la marina avant le coucher du soleil.

L'ascenseur de l'immeuble était toujours à l'arrêt et, en montant les escaliers, j'ai entendu des bruits de machines d'ateliers, des grincements, des rugissements, des martèlements et des soupirs de pistons. Au-dessus de la cour intérieure, un carré de ciel était en train de s'obscurcir. La porte du vieux comptable était ouverte cette fois encore. Je suis passé devant lui sur la pointe des pieds pour ne pas me faire remarquer, mais il m'a hélé : "Hé, jeune homme !" je me suis arrêté. Il s'est levé et s'est approché de moi à petits pas. Ses petits yeux brillants et curieux m'ont dévisagé : "Dis-moi, m'a-t-il dit, qu'est-ce que vous fabriquez là-haut ?" Je lui ai dit que nous développions un produit. "Ah, vous préparez un coup ?" a-t-il dit, inquisiteur. J'ai fait semblant de ne pas comprendre. Je me suis dit que je devais le signaler, qu'il était trop curieux. "Abracadabra, vous faites de l'or avec de la paille, a-t-il dit. Quarante ans que je suis ici, et je n'ai jamais vu des gens comme vous. Vifs comme l'éclair, vous croyez avoir avalé toute l'intelligence du monde." Que me voulait-il, lâche-moi les baskets, ai-je pensé mais à la place, je lui ai poliment dit au revoir et j'ai continué à monter les escaliers. Avant de sonner, je me suis assuré que le vieux ne me suivait pas.

J'ai franchi la porte en fer et la suivante après m'être identifié par le doigt et la pupille. Ronell était assis face au seuil, jambes écartées, il a pris mon téléphone et m'a demandé pourquoi j'avais mis si longtemps. "Je suis venu dès que j'ai été prévenu, j'ai dit, quel est le problème ?" Il m'a tendu une feuille couverte de numéros listés à la main ; soit on n'entendait pas bien les conversations, soient les caméras ne fonctionnaient pas comme il fallait, les images étaient brouillées. J'ai espéré qu'il me propose du café mais il était occupé à nettoyer son révolver. Je me suis mis au travail. Quelques numéros étaient équipés de protections un peu compliquées mais je les ai désactivées sans difficulté. Quant aux autres, je les ai à nouveau

piratés. Garde-les en mémoire, me suis-je dit et je les ai rangés dans mon cerveau.

J'avais presque achevé mon travail quand une sonnerie a résonné. Ronell a déclenché l'ouverture de la porte en fer, puis l'autre. Un coursier en sueur est entré, un sac de sport à la main. Il était quatre heures tapantes. Ronell le connaissait, il lui a parlé amicalement, pas comme avec moi. "C'est le technicien, a-t-il dit en me montrant du doigt, il est venu réparer des pannes." Le coursier m'a dit bonjour, a fondu droit sur le tiroir à CD, les a sortis un par un et les a délicatement posés dans le sac. Je n'ai pas osé lui demander où il les emportait. "Le vieux m'a encore pris par la manche dans l'escalier", a-t-il dit à Ronell en refermant le sac avec un cadenas. "Il est méfiant, il faut s'occuper de lui", Ronell lui a répondu qu'ils étaient au courant, j'ai noté qu'il était réticent à en parler devant moi. "Bon, j'emporte la moisson du jour", a dit le coursier, il m'a souri et a jeté le sac sur son dos comme un père Noël, "allons distribuer les cadeaux". J'ai terminé mes manipulations et je suis parti après lui. Ronell m'a ouvert les deux portes. Par politesse, je lui ai demandé s'il restait sur place la nuit ou si quelqu'un venait le relayer, il m'a fait signe du doigt de me taire. Je ne comprenais pas pourquoi il me détestait tant. "Toi, tu n'as pas de sac ?" a plaisanté dans mon dos le vieux comptable pendant que je dévalais les escaliers. Je me suis dit en silence, tais-toi imbécile, tu ne sais pas à qui tu as affaire. Dehors, tout était gris, le ciel, les façades, les gens qui marchaient courbés dans la rue. Mes lèvres marmonnaient les numéros que j'avais appris par cœur. Après m'être éloigné de l'Épicerie, je suis entré dans la cour d'un immeuble, je me suis assuré que personne ne me suivait et je les ai vite enregistrés dans mon téléphone.

J'aurais pu m'étendre sur mon lit et me reposer, écouter de la musique, mais je bouillonnais de l'intérieur. J'étais à des années-lumière de mes prochains et aussi proche d'eux qu'une sangsue. Incapable de me séparer. En guise de dîner, je me suis fait une tartine de fromage et me suis enfermé à clé dans mon bureau. C'était la fête autour de Boulka : Iris avait annoncé à ses amies qu'ils s'aimaient, qu'elle était tellement bien avec lui et qu'elle pensait avoir trouvé l'homme de sa vie. J'ai lu aussi les mots doux qu'ils s'écrivaient l'un à

l'autre : je t'aime, moi aussi, et j'ai vu l'énorme bouquet de fleurs champêtres qu'il lui avait envoyé après leur première nuit. Quand je me suis introduit chez elle, elle était en train de parler avec sa mère : elle lui annonçait qu'ils allaient habiter ensemble, qu'il avait un superbe appartement de célibataire et qu'elle voulait en faire quelque chose de plus chaleureux et douillet. Elles se sont consultées sur le bon magasin de meubles, peut-être le marché aux puces. Sa mère semblait soucieuse, peut-être fallait-il attendre, il avait tout de même treize ans de plus qu'elle. Iris s'est emportée, elle ne voulait pas être comme sa mère qui n'était jamais tombée amoureuse, chez elle tout était calculé et raisonnable. Et la mère, vexée, a dit qu'elle avait eu des aventures, des amours et des passions et qu'elle voulait justement la protéger parce qu'elle savait qu'Iris était fragile. "Nous nous aimons beaucoup", a dit Iris, "Je suis très contente pour toi", a dit la mère avec de la douleur dans la voix. Je me suis déconnecté.

Je suis allé à la fenêtre pour prendre un peu l'air. J'ai cherché quelque chose de frais à manger, mais je n'ai rien trouvé. Tu es plein aux as et tu vis comme un vieillard pauvre et malade, j'ai pensé. Jette tous ces ordinateurs, arrête de fouiller dans ce qui ne te regarde pas, fais ton boulot sans poser de questions. Cherche-toi un appartement comme celui de Rani Boulka, avec vue sur la mer, habille-toi bien, relève la tête, invite des filles chez toi, achète-leur des fleurs, fais-les rire, impressionne-les, vis la vie à pleines dents. Sois content d'être intelligent et riche. Souris. Personne ne ressort propre de cette vie et toi, tu es sale depuis longtemps. De temps en temps, tu peux faire quelque chose de bien pour alléger ta conscience, mais tu n'es pas obligé. Un chat a hurlé en bas, près des poubelles. J'ai pensé à Shiri. Où était-elle en ce moment, avec ses yeux éteints, et j'ai senti une douleur, comme si un gros rat avait planté ses dents dans ma chair.

Je suis retourné m'enfermer dans mon bureau. J'ai rentré les numéros mémorisés à l'Épicerie dans le système. Le premier sur la liste était en rendez-vous dans un café, il a demandé du lait chaud à la serveuse, puis il a parlé des affaires d'une société et d'actions en bourse. J'ai trouvé son nom, c'était un journaliste économique. Il avait publié beaucoup d'articles et d'enquêtes en ligne. Que lui voulait-on, quel rapport avec la sécurité ou les renseignements ? J'ai piraté le numéro suivant. Un homme âgé parlait avec un jeune, la qualité du son était parfaite. Le jeune paraissait agité et tendu : il avait un

problème et le vieux essayait de le calmer. Le vieux s'appelait Ghidon, il parlait au jeune avec douceur, patience, intérêt. Au début, j'ai cru que c'était son fils et puis je me suis demandé s'ils n'étaient pas plutôt amants. Le jeune lui a rappelé un voyage à l'étranger qui avait été agréable. La conversation se prolongeait, j'ai lancé une recherche sur ce Ghidon. C'était un juge, influent, à l'origine de nombreux décrets. Pourquoi entrait-on dans la vie privée d'un juge ? Et soudain, ça m'a paru évident, j'étais en train de comprendre. J'ai senti une pression diffuse au creux de la poitrine, un vertige, comme une turbine qui tournoyait dans ma tête. Les appareils continuaient d'émettre, la conversation se poursuivait tranquillement. Ils paraissaient proches. Je me suis adossé à ma chaise et j'ai regardé le plafond dont la peinture s'écaillait dans les coins, les murs que j'avais laissés nus depuis mon arrivée, tandis que mes pensées traçaient des cercles dans ma tête. Que faire de cela ? C'est ta faute, me suis-je dit, tu n'aurais pas dû fouiller. Je me sentais comme cet officier des renseignements dont on nous avait parlé à l'armée, qui en savait trop, avait été capturé et avait transmis tous les secrets à l'ennemi. J'ai rentré un autre numéro. C'était un médecin. Un psychiatre. Des messages de patients. Leurs pleurs. Des ordonnances. Des comptes rendus de maladies. Du savoir psychiatrique. J'ai tout éteint. Ce n'était pas le moment de penser à des choses compliquées, me suis-je dit. Tu le feras demain, si tu le veux encore. Va dormir à présent et essaie d'oublier.

En pleine nuit, une série de notifications m'a tiré de mon sommeil. J'ai essayé de les ignorer, mais elles insistaient. J'ai rallumé mon écran. C'était Shiri. Deux heures et demie du matin. "Zivi, viens me chercher", et aussitôt après, "Je n'en peux plus, viens me sauver". J'ai mis quelques secondes à relier les lettres entre elles, je ne savais même plus qui j'étais. "Il fait venir des gens que je ne connais pas et m'oblige à être avec eux", écrivait-elle à toute vitesse. J'ai bondi vers le bureau fermé et je me suis connecté au système. La tête du Lézard a envahi l'écran. Il regardait les messages et me riait au nez, il était laid, tellement laid. "Tu écris à ton frère ? Comment veux-tu qu'il t'aide, ce pauvre nerd ? Tu inventes des histoires. Après tout, quelques bons copains sont arrivés et ce n'est pas poli de ta part de t'enfermer dans ta chambre. Surtout que tu as toute ta journée pour dormir, tu n'as même pas besoin de te lever pour aller travailler. Viens t'asseoir avec nous. Qu'est-ce qui t'arrive ? Fais-toi une ligne et calme-toi." J'ai entendu ses pas lourds, il n'enlevait pas ses godasses dans la maison, et Shiri qui le suivait, pieds nus. Un robinet a coulé, elle s'est rincé le visage et a essayé de ne plus gémir, j'ai entendu ses copains l'appeler : "Viens, chérie, n'aie pas peur, viens t'asseoir avec nous, tout va bien."

Je me suis vite habillé et je suis descendu. J'ai déverrouillé une trottinette et foncé vers l'endroit indiqué par le système, à deux kilomètres et demi de chez moi, un ensemble de tours d'habitation près de la bretelle d'autoroute, à la sortie de la ville. Il faisait très humide, le ciel était comme une épaisse pâte sombre et les étoiles, invisibles. Devant la tour, j'ai laissé tomber la trottinette devant l'entrée. Mon cœur battait fort. La porte de l'immeuble était fermée et son nom ne figurait pas sur la liste des résidents. "C'est quoi le code ? Je suis en bas", ai-je écrit à Shiri, elle ne m'a pas répondu. J'ai essayé

quelques chiffres au hasard, ça n'a pas marché. J'ai appuyé sur la sonnette de quelques appartements, un concert de voix ensommeillées m'a répondu, puis quelqu'un a appuyé sur un bouton et la porte s'est ouverte bruyamment. Je n'étais pas plus avancé parce que je ne connaissais pas le numéro de l'appartement. J'ai commencé à monter les étages à pied, il y en avait une vingtaine et plusieurs appartements par étage. J'ai collé mon oreille aux portes mais elles étaient blindées, on n'entendait rien au travers. La plupart portaient des noms, les gens de cet immeuble voulaient être reconnus. Le temps passait vite et des images que je ne voulais pas voir me venaient à l'esprit. J'entendais la voix des hommes dans mes oreillettes, ils débitaient des bêtises de drogués, mais je n'entendais pas Shiri. La caméra ne montrait qu'un bout de plafond. Shiri palpitait dans ma tête comme un oisillon piégé par des chats. Je ne savais plus que faire, j'ai crié "Shiri ! Shiri !" dans l'escalier. Quelques portes se sont ouvertes et refermées, personne n'avait envie de s'occuper d'un fou en pleine nuit.

Arrivé environ au milieu des étages, j'ai vu des hommes sortir de l'ascenseur, ils portaient l'uniforme d'une compagnie de sécurité, ils m'ont traîné de force dans l'ascenseur et m'ont reconduit au rez-de-chaussée. Je leur ai expliqué que je cherchais ma sœur qui m'avait appelé au secours, ils m'ont dit que c'était le boulot de la police et que mes cris allaient réveiller tout l'immeuble. Ils m'ont jeté dehors et, les mains sur les hanches, ont attendu que je disparaisse. Je suis allé jusqu'au coin de la rue, je ne pouvais pas m'éloigner. J'ai entendu dans mon oreillette que la petite fête chez le Lézard suivait son cours, mon chahut n'était pas arrivé jusqu'à eux, ils buvaient et fumaient et demandaient à Shiri de leur chanter quelque chose. "J'ai honte", a-t-elle soufflé sur un ton suppliant, mais ils ont insisté et elle a fini par leur chanter le générique d'une série pour enfants qu'elle regardait quand elle était petite. Je ne pouvais pas appeler la police parce qu'elle ne leur dirait pas la vérité, elle était majeure et libre d'en faire à sa guise. Je connaissais la chanson. J'étais le seul à pouvoir m'occuper de cette histoire.

J'ai observé de loin la tour d'habitation et un plan a traversé mon esprit à la vitesse de l'éclair. Mais il me manquait une donnée essentielle. J'ai attendu au coin de la rue jusqu'au moment où je n'ai plus rien entendu dans l'oreillette. Ils s'étaient tous endormis, sauf Shiri, je les entendais ronfler et elle était occupée à nettoyer ou à

ramasser les restes de coke pour en tirer encore quelque chose. “Seule ?” j’ai demandé, elle m’a aussitôt répondu que oui. “Il a une voiture ?” j’ai demandé, elle a dit oui. “Récente ?” Oui. C’est ce que je voulais savoir. “Heureusement que tu n’es pas venu, ils t’auraient tué”, a-t-elle écrit au bout de quelques minutes, alors que je rentrais chez moi. “Essaie de tenir le coup”, ai-je écrit mais j’ai aussitôt effacé le message pour qu’il ne puisse pas le lire.

Je me suis enfermé dans le bureau. J’étais affûté comme l’épée d’un samouraï. Ce que j’allais faire était fantastique. Le matin, j’ai écrit à Ronit que j’avais pris froid, j’avais un peu de fièvre, je serais absent. Elle m’a demandé si j’avais besoin de quelque chose, d’un bouillon de poule peut-être, je l’ai remerciée, ma mère m’en apporterait, j’ai dit. Je me suis dépêché. D’habitude, une mission aussi compliquée exige toute une équipe et j’étais seul. Pour réussir, il fallait que je me débarrasse de la moindre émotion. J’ai fermé les yeux pour imaginer les différentes étapes et quand elles se sont clairement dessinées dans mon esprit, je me suis lancé dans l’opération.

D’abord, j’ai trouvé une faille dans la base de données du bureau des cartes grises, ce n’était pas compliqué. J’en ai extrait le modèle de voiture du Lézard et sa plaque d’immatriculation. J’ai coché cette première étape sur ma liste mentale. Ensuite, j’ai cherché un moyen de rentrer dans la base de données du constructeur automobile. C’était plus compliqué parce qu’il était mieux protégé, j’ai passé quelques heures avant de trouver. En sortant de ma cachette pour aller me faire un café, j’ai vu que Boulka me souhaitait un prompt rétablissement. Ronit l’avait informé. J’ai répondu “Merci” et j’ai mis la chaîne de sécurité sur la porte d’entrée. Je suis entré dans la base de données du constructeur. J’y ai plongé palier par palier, j’ai appris les codes et j’ai fini par trouver ce que je cherchais : j’ai identifié le moyen de m’introduire dans le système de direction de la voiture. Je me suis retenu pour ne pas aller plus loin, comme un chirurgien prudent en pleine opération. J’ai lu le manuel professionnel de mise en route du véhicule réservé aux garagistes et j’ai appris le lien entre les systèmes mécaniques et la manière dont l’ordinateur les activait. Je me suis concentré pendant plusieurs heures et j’ai fini par comprendre. J’ai fait un tour dans l’appartement, regardé l’arbre flamboyant devant la

fenêtre et les oiseaux qui se posaient sur les branches, j'ai respiré un grand coup, je me suis refait un café, j'ai mangé une banane et du chocolat, j'ai nourri mon cerveau. J'ai pris une douche et je suis retourné dans mon bureau. Je me sentais tout proche du dénouement. J'ai appris que ce modèle de voiture comprenait un programme informatique qui empêchait les roues de se bloquer. Le manuel disait que le moteur recevait des signes émis par les pneus lui indiquant d'actionner les freins ou de les débloquer afin que la voiture ne parte pas en tonneaux. J'ai senti le frisson d'avant l'instant du déchiffrage : un courant agréable vous traverse, et cette fois-ci, il était particulièrement fort. Je me suis relié au système de contrôle des freins. J'ai appris les diverses rubriques et les commandes. Au bout de plusieurs heures, c'était déjà le soir, j'étais prêt à diriger le véhicule à distance.

Je me suis reposé un peu. Mon cerveau était sous pression, il rejetait tout ce qui ne concernait pas mon objectif. J'ai entendu Shiri pleurer dans mon oreillette. Le Lézard lui disait que ses potes reviendraient le soir même. Il lui parlait mal, la traitait de salope, de toxico, il faut que tu sois sympa avec eux, tout en recevant des appels, en s'occupant de ses affaires et en marchandant avec ses clients. J'ai fait des essais silencieux sur les freins de sa voiture garée dans le parking de l'immeuble. Tout était parfait. Mais ça ne suffisait pas. J'ai cherché le lien avec le logiciel du volant, j'ai parcouru tout le processus et j'ai appris à bloquer le volant en pleine conduite. Les freins et le volant, ça ferait la blague. Le Lézard a annoncé à Shiri qu'il sortait faire quelques courses, il reviendrait à la nuit avec ses potes. "Je veux partir", a dit Shiri. "Tu ne vas nulle part, il a répondu, on ne fait pas de cadeaux ici. Tu es à moi maintenant. Je t'ai achetée. Et je t'aime, tu le sais. Je ne les laisserai pas te faire du mal. Qu'est-ce qui t'attend dehors ? Qui se soucie de toi ? Ton frère, cette espèce de serpillière ? Il s'est écrasé. Il ne reviendra plus."

J'ai fait taire mes émotions et j'ai bossé comme un automate. J'ai préparé toutes les actions afin qu'à l'heure H, je n'aie plus qu'à appuyer sur une touche. Il a proposé : "Chérie, je te rapporte quelque chose, un gâteau, des sucreries ou des fruits ? Mais fais attention à ne pas grossir hein, j'aime les filles minces." J'ai entendu un bruit de baiser. "Tu m'aimes, n'est-ce pas ?" lui a-t-il demandé. "Oui", lui a-t-elle murmuré, mais ça ne m'a pas impressionné. Elle était incapable de

s'enfuir toute seule, ce genre d'hommes la tenait piégée par la drogue et la peur. Ils repéraient de loin la blessure qui la rendait vulnérable. J'ai entendu la porte se refermer derrière lui. Vas-y, j'ai pensé, monte dans ta voiture et démarre. Il a pris l'ascenseur, j'ai vu son visage de près, qui lisait les messages sur son écran, il a chaussé des lunettes pour mieux voir, je sentais presque son haleine.

Son premier déplacement a été court. J'ai cliqué sur une appli pour vérifier l'état du trafic dans le secteur et je me suis relié au système de sécurité du véhicule pour voir ce qu'il y avait autour de lui. Il fallait que j'attende patiemment qu'il soit seul sur la route. Je ne voulais pas blesser quelqu'un d'autre. Ce serait peut-être possible bientôt. Il s'est arrêté chez un dermatologue. Il lui a montré des excroissances purulentes sur son corps. Le médecin lui a prescrit des pommades et lui a dit de s'abstenir de tout rapport pendant un mois, pour ne pas contaminer son entourage. Le Lézard a essayé de plaisanter sur le sujet, mais le médecin n'a pas ri. Puis il est allé à pied jusqu'à une pharmacie proche. Il était sans cesse en train de parler au téléphone ou d'envoyer des messages. Même en faisant la queue à la pharmacie, il inondait son téléphone d'un torrent de mots. Puis il a roulé vers une autre partie de la ville, j'ai entendu une affreuse musique qu'il accompagnait à tue-tête – la vie était belle –, il a appelé un de ses amis pour lui raconter qu'une fille habitait chez lui et qu'ils faisaient les fous ensemble. "Elle est classe, a-t-il dit. Je compte la garder, une fille comme ça, ça ne se quitte pas de sitôt."

Il est descendu dans un parking souterrain, est remonté par l'ascenseur, il est entré dans un bureau, s'est excusé du retard, une secrétaire lui a dit que l'avocat l'attendait. "J'éteins mon téléphone pour que des imbéciles ne nous écoutent pas", a-t-il dit en s'asseyant, mais il ne connaissait rien à la technologie. Ils ont parlé d'un procès que le Lézard voulait intenter à quelqu'un, il était question d'argent, de menaces et d'affaires louches. Je n'ai plus vraiment écouté, je le tenais dans ma ligne de mire. L'avocat paraissait soucieux d'impressionner le Lézard, il lui a expliqué comment ils allaient baiser tout un tas de gens. "Alors à bientôt, on se reverra", lui a-t-il dit en partant. Le rendez-vous avait duré, il était presque neuf heures du soir. J'ai cru qu'il allait reprendre la direction de l'appartement mais un autre itinéraire s'est dessiné sur la carte. Il a appelé une femme et lui a dit qu'il était sur le point d'arriver. Le trafic était encore dense et

ralenti, je ne pouvais rien faire.

“Ça va, beauté ?” a-t-il lancé, une fois attablé dans un café. Il avait apporté quelque chose. Elle a déballé son cadeau, elle a dit que ça lui faisait très plaisir. Au bout de quelques minutes, elle a proposé d’aller ailleurs pour éviter de rencontrer quelqu’un qui la connaisse. Elle avait dit à son mari qu’elle allait à son cours de gym pendant qu’il gardait leur petite fille. “D’accord, a dit le Lézard, je connais un autre endroit”, et il a demandé si son mari savait changer une couche. “Bien sûr”, a dit la femme, il a ri, lui-même n’avait jamais accepté de le faire avec ses propres enfants. Ils ont pris sa voiture, je me suis demandé comment une femme pouvait sortir avec un type pareil, il lui a fait des compliments, lui a dit qu’elle sentait bon, elle lui a répondu en riant que c’était un parfum très cher qui venait de l’étranger. Ils sont arrivés devant un hôtel, il a pris une chambre pour quelques heures après avoir marchandé avec le réceptionniste. Je les ai entendus entrer dans la chambre, se déshabiller, j’ai baissé le son autant que possible sans prendre le risque de perdre sa trace. Je suis sorti de mon bureau en gardant mon oreillette, j’ai pris un café avec du chocolat. J’ai étiré mes bras, tourné la tête à droite, à gauche, pour dérouiller mon corps noué. Il fallait que j’en finisse avec cette histoire, mais pas encore, patience. Ils ont fumé une cigarette, j’entendais leur respiration, il a dit que c’était la meilleure qualité produite dans le pays, la femme lui a dit qu’elle se sentait bien avec lui. J’ai de nouveau baissé le son pour ne pas entendre ce qu’ils faisaient. Vers minuit, la femme a dit qu’elle devait rentrer, “Mon mari va être fou d’inquiétude. Heureusement qu’il est naïf, je vais lui dire qu’après la gym, je suis allée prendre un pot avec une copine. Mais je vais me doucher d’abord, pour l’odeur.” J’étais dégoûté, j’avais l’impression qu’ils salissaient mes appareils.

Il l’a déposée non loin de chez elle et a aussitôt appelé Shiri. “Il est très tard, je vais me coucher”, lui a-t-elle dit. Le Lézard lui a répondu qu’il la réveillerait en arrivant et qu’elle aurait toute la journée pour dormir le lendemain. “Viens seul, lui a-t-elle dit, n’amène pas des gens, s’il te plaît, je ne peux pas.” On eut dit la voix d’une femme adulte, désespérée et non celle de ma sœur qui n’avait pas vingt ans. “Je viens avec qui je veux”, lui a-t-il répondu en lui raccrochant au nez. J’ai supposé qu’il en avait terminé de ses “courses” et qu’il rentrait. Je me suis assis devant les écrans, tendu, à cran. J’ai essayé de me calmer pour dominer la situation. Je ne quittais pas les

moniteurs des yeux. La voiture est sortie du parking et a roulé lentement. À cette vitesse, ça ne marcherait pas, j'aurais une occasion unique et il ne fallait pas la rater. Au bout de quelques minutes, il s'est de nouveau arrêté. Il n'avait pas fini sa tournée nocturne. J'ai entendu son pas pesant dans la rue déserte. Une porte s'est ouverte, il y a eu un brouhaha. "Salut, ça va ? Tu me sers un whisky ?" C'était un autre bar que celui où je l'avais croisé avec Shiri. "C'est tranquille", a-t-il dit à la serveuse. "Ben oui, en semaine les gens restent chez eux", a dit la fille avec un petit rire. Je l'ai entendu boire, une chanson triste et belle que je ne connaissais pas en fond sonore, j'ai cherché le titre sur la Toile. C'était un groupe anglais des années quatre-vingt dont le chanteur était mort jeune. Pendant quelques minutes, je me suis senti apaisé, de belles chansons et les murmures des gens ont empli l'espace. J'ai fermé les yeux et le doute s'est insinué en moi, et si j'exagérais, et si le châtiment qui allait s'abattre sur lui était trop fort…

Quelqu'un est venu le rejoindre. Et encore un autre, deux voix. Ils se sont assis à côté de lui et ont commandé à boire. "Ne buvez pas trop, leur a-t-il dit, gardez des forces pour elle. C'est quelqu'un de spécial." Ils ont parlé d'une voiture que l'un d'eux avait l'intention d'acheter, valait-il mieux passer à l'électrique ou rester à l'essence. Une des voix m'a semblé familière. Je l'ai isolée, j'ai fait un retour arrière et je me suis rappelé. C'était l'avocat que le Lézard avait consulté plus tôt dans la soirée. D'après la conversation, l'autre homme était un investisseur et le Lézard essayait de lui soutirer des informations. Voilà les deux invités qu'il avait l'intention d'emmener chez Shiri ce soir-là. Le doute qui m'avait traversé s'est dissipé. J'ai écouté leurs stupides bavardages pendant plus d'une heure, puis le Lézard a demandé l'addition, il a plaisanté avec la serveuse et est sorti avec les deux hommes. "À tout à l'heure", leur a-t-il lancé après leur avoir donné l'adresse.

Il était plus de deux heures du matin. Nous étions à deux kilomètres et demi de l'appartement. Le chemin le plus court passait par un tunnel. Il est entré dans sa voiture et a envoyé un mail en Amérique au sujet de l'achat d'un terrain. Il a mis le moteur en marche. Contrôle ta respiration, me suis-je dit, mon cœur cognait dans ma poitrine. Je me suis souvenu de la vidéo de ce gourou indien, se concentrer sur l'air qui entrait et sortait des narines. Le Lézard roulait à trente à l'heure, quarante, soixante, la voie était libre, il écoutait de

la musique en chantant à tue-tête, euphorique, il a accéléré, quatre-vingts, quatre-vingt-dix, personne autour de lui. Allez, tu es sûr ? me suis-je demandé. Oui. Il s'est engagé dans le tunnel à toute allure, mon doigt à l'ongle rongé était sur la touche, la voie s'est incurvée en un virage, j'ai cliqué. Le volant s'est bloqué, les freins aussi. Il y a eu un bruit de tôle écrasée effrayant, puis un grand silence tranquille. Il s'est passé quelques longues minutes avant que n'arrivent les secours. Son téléphone continuait d'émettre des informations. Je me suis levé, j'ai fait un tour dans la chambre, j'ai touché mon front et mes lèvres. Je tremblais de tout mon corps. Les pompiers essayaient de désincarcérer le corps pris dans la tôle, j'ai éloigné mes oreillettes pour m'épargner le bruit de la scie électrique. "Il n'y a pas de pouls", ont-ils dit en essayant de le ranimer. Des policiers ont bloqué l'entrée du tunnel. "Meurs, ai-je dit à voix basse, meurs", les urgentistes ont continué leurs gestes jusqu'au moment où l'un d'eux a dit, "Il est foutu, il n'y a rien à faire, il ne pouvait pas s'en sortir", il a demandé qu'on note l'heure du décès. Je me suis aussitôt déconnecté du système. Je voulais fêter l'événement, embrasser quelqu'un, crier, j'étais fou de joie mais tout est resté à l'intérieur. Je n'ai pas dit un mot. Dehors il faisait nuit.

Le matin, je suis retourné au travail comme si de rien n'était. Pourtant, je sentais mes paupières trembler et des picotements dans le doigt qui avait appuyé sur la touche. Ronit est venue voir comment j'allais. J'ai fait semblant d'être encore enrhumé, je me suis mouché. "Tu m'as l'air encore malade, elle a dit. Je vais demander à Boulka de te forcer à prendre un congé. Je ne te trouve pas en très bon état. Il faut t'envoyer boire des cocktails à petit parasol sur une plage tropicale." Je n'avais pas encore parlé avec Shiri, je ne voulais pas lui annoncer la nouvelle. Mais de temps en temps j'allais dans les toilettes et, derrière la porte verrouillée, je me branchais sur le système et je vérifiais qu'elle dormait toujours.

Ma mère me cherchait sans relâche, j'ai fini par aller sur la terrasse de l'étage pour l'appeler. Elle voulait absolument me voir, pourquoi est-ce que je la fuyais ? Je lui ai dit que je travaillais sur un projet urgent depuis plusieurs jours. "Tu es devenu quelqu'un d'important, tu n'as même pas cinq minutes pour appeler ta mère", a-t-elle ironisé. Je lui ai demandé si c'était urgent, elle m'a dit qu'elle aurait préféré ne pas en parler au téléphone mais comme elle en avait assez elle

m'annonçait la nouvelle : elle quittait mon père pour aller vivre avec un autre homme. Un rire m'a échappé. "Qu'est-ce qui te fait rire ?" m'a-t-elle demandé. Je me suis excusé, c'était la fatigue, ai-je dit. "Tant mieux si je te fais rire, a-t-elle dit, apparemment ça ne t'intéresse pas." J'ai entendu le bruit de la tôle écrasée, il fallait que je m'occupe de Shiri. Mon père avait très mal pris la chose, a dit ma mère, il l'avait suppliée de rester, mais il était trop tard dans leur vie, leur mariage battait de l'aile depuis des années. "Va le voir, m'a-t-elle prié, va voir s'il va bien." Tout se défait, j'ai pensé, et si c'était une bonne chose ? "J'ai attendu que vous soyez grands", a-t-elle dit, il y avait de la colère dans sa voix. "Mais je ne peux plus attendre. J'ai envie de vivre, moi aussi." Je ne savais que dire, nous avons raccroché.

Quand je suis revenu de la terrasse, on nous a appelés au desk commun pour nous confier une nouvelle mission. Nous parlions notre langue, j'ai senti mon pouls revenir à la normale. À midi, j'ai déjeuné avec les autres, j'étais silencieux mais ils n'ont pas fait de remarques, ils s'étaient habitués à moi. Ce travail est le dernier refuge qu'il te reste, il faut que tu le préserves, me suis-je dit.

Après le repas, je suis retourné aux toilettes pour écouter ce qui se passait du côté de Shiri. Elle s'était réveillée. Je l'ai entendue traîner dans l'appartement, préparer son café, allumer une cigarette. Elle n'écoutait pas de musique. Quelqu'un a frappé à la porte. Elle s'est déplacée avec le téléphone, j'ai vu des bouts de l'appartement. La voix était familière, un de ceux qui se trouvaient chez elle l'avant-veille. Il est entré sans lui demander la permission et lui a demandé de lui faire un café. Shiri a dit qu'elle venait de se lever, elle a appelé le Lézard. "Inutile de l'appeler, lui a dit l'homme, il est mort la nuit dernière. Un accident. Il s'est écrasé contre la paroi d'un tunnel. Je suis venu te le dire et voir si tu avais besoin de quelque chose, c'est moi qui m'occuperai de toi désormais."

Shiri a poussé un cri d'effroi, elle a couru dans sa chambre et a commencé à fourrer des affaires dans des sacs, j'entendais le froissement des tissus. Le type l'a suivie. "Tu vas aller où ? Dans la rue ? a-t-il dit d'une voix grave. Laisse-moi m'occuper de toi." J'ai entendu la respiration affolée de Shiri. J'ai aperçu le carrelage par terre et les chaussures noires du type qui s'approchait d'elle. "Laisse-moi partir, je ne veux plus rester ici", a-t-elle dit. Il a sorti quelque

chose de sa poche pour l'appâter. "Regarde, a-t-il dit, comme c'est blanc et pur. Tu ne trouveras ça nulle part, qui va t'en donner maintenant ?" Il y a eu un silence, je me suis dit qu'elle versait de la poudre sur la table et se jetait dessus. Mais non. "Je ne veux plus de cette merde, a-t-elle dit doucement. Ça me tue. S'il te plaît, laisse-moi partir." L'homme a gloussé, comme s'il crachait dans mon oreille. "T'es devenue forte, maintenant, une superwoman. Tant pis, vas-y, je ne te retiens pas de force. Mais garde mon numéro. Dans quelques heures, quand tu te retrouveras seule dans la rue, tu auras besoin de moi. Appelle-moi, ne crains rien, je viendrai te chercher et je m'occuperai bien de toi. Et d'ici là, bon courage." J'ai entendu la porte se refermer.

J'ai quitté mon travail en vitesse. J'ai foncé à vélo, debout sur les pédales, pour arriver à l'appartement avant qu'elle ne craque et ne rappelle le type. Elle avait besoin d'aide pour résister. Arrivé au pied de l'immeuble, je l'ai appelée. Elle n'a pas répondu. "Je suis en bas, je t'attends", lui ai-je écrit. Je me suis caché derrière un arbre de crainte que des voisins en colère ne m'aperçoivent ou que la caméra de sécurité ne me reconnaisse. Au bout d'un long moment, elle est descendue avec de gros sacs, ses vêtements étaient chiffonnés, elle était pâle, comme si elle n'avait pas vu le soleil depuis longtemps. Je lui ai pris les sacs. Elle a cligné des yeux, éblouie. J'ai essayé de la serrer dans mes bras, mais elle s'est refermée et ne m'a pas laissé faire. J'ai vu que mes collègues de bureau me contactaient pour savoir où j'avais disparu parce que je m'étais éclipsé de la réunion d'équipe. "Désolé, j'ai eu un malaise", leur ai-je écrit, mais la situation devenait problématique. J'ai demandé à Shiri si elle avait envie de déjeuner : "Non, il ne faut pas que je sois dehors en ce moment", m'a-t-elle dit. J'ai attaché mon vélo à un arbre et j'ai hélé un taxi pour l'emmener chez moi.

Dans le hall de mon immeuble, près des boîtes aux lettres, nous avons croisé Noah. "Je te présente ma sœur", lui ai-je dit. Il a regardé son visage souffrant, ses yeux éteints, les sacs de vêtements sales que je transportais, et lui a souri : "Enchanté, a-t-il dit, tu as un frère formidable", Shiri s'est efforcée de lui sourire. "J'ai de bonnes nouvelles au sujet de l'arbre, a-t-il dit. J'ai pu contacter le maire et je crois que nous avons réussi à le sauver." J'étais très content pour lui, il était la seule personne de mon entourage qui se battait pour une

bonne cause.

J'ai installé Shiri sur mon canapé et je lui ai préparé un thé bien sucré. Je me suis assuré que la porte de mon bureau était fermée à clé. J'ai ouvert les stores du salon pour laisser entrer la lumière et le rouge de l'arbre flamboyant. Puis je suis allé à la cuisine voir ce que je pouvais lui offrir. Je me suis rappelé qu'elle aimait les spaghettis, j'ai préparé une sauce tomate et j'ai aussi découpé des fruits. Elle est restée dans le séjour, silencieuse, à boire son thé, manger une pomme et me regarder m'agiter pour elle. J'ai changé les draps dans la chambre à coucher, ouvert la fenêtre et je lui ai dit que je mettais la chambre à sa disposition. "Tout à l'heure", m'a-t-elle dit, mais j'ai vu qu'elle cherchait un moyen de s'enfuir. Je lui ai servi les spaghettis et nous avons mangé ensemble à la table de la cuisine. Au bout de quelques bouchées, elle a posé sa fourchette. "Ce n'est pas bon ?" j'ai demandé, elle a eu un faible sourire à des kilomètres de distance et a dit que c'était bon, mais que ceux de maman étaient meilleurs. Je lui ai dit prudemment, je marchais sur des œufs, qu'elle pourrait rester chez moi autant qu'elle le souhaitait. "Merci, a-t-elle murmuré, mais je ne vais pas tarder." J'ai essayé d'être pratique, je lui ai proposé de se chercher un appartement, je paierais le loyer pour qu'elle ne dépende pas des autres. Je n'ai pas parlé de nos parents, je ne voulais pas l'encombrer avec leurs histoires. "Il faut que je fume", a dit Shiri, j'ai vu que ses mains tremblaient. Elle a fouillé dans ses sacs, a sorti une pochette en plastique avec des cigarettes déformées et en a allumé une avec son briquet.

Mon téléphone vibrait sans cesse, c'était Ronit qui me cherchait. "Un instant, il faut que je réponde", ai-je dit à Shiri. "Il paraît que tu es de nouveau malade", a dit Ronit. J'ai toussé, je lui ai dit que j'avais de la fièvre et mal à la gorge. "Je veux que tu ailles consulter notre médecin, a dit Ronit, pour qu'il voie un peu ce que tu as." J'ai senti une certaine hostilité dans sa voix. "D'accord, pas de problème", j'ai dit, pressé de me débarrasser d'elle. "Je te complique la vie", a dit Shiri, je l'ai rassurée, elle a insisté, "Non, je suis désolée, je te gâche la vie, je le sais", elle s'est levée et a ramassé ses sacs, prête à partir. Je lui ai barré la route et l'ai suppliée de rester un petit moment, elle s'est rassise. "Il y a un village de sevrage, ai-je murmuré, j'ai lu des avis positifs à son sujet", mais Shiri a aussitôt dit qu'elle connaissait le nom, que c'était un endroit pour des millionnaires et que chaque

journée passée là-bas coûtait des milliers de shekels.

— Je m'occupe de l'argent, ne t'en fais pas.

— Non, a dit Shiri en secouant la tête de droite à gauche, je ne supporterais pas d'être enfermée. Désolée, Zivi, j'ai déjà fait plusieurs cures de désintoxication. Je suis la seule à pouvoir me sevrer quand je le déciderai, je sais que ça me tue à petit feu.

— Alors pourquoi tu ne le décides pas ?

— Parce que je suis coincée dans cette cour et que je ne parviens pas à m'en échapper. Le type me retient, il me touche, j'essaie de le repousser, mais il ne bouge pas. Alors j'essaie de crier, mais je n'ai pas de voix. Je suis sans cesse dans cette cour, tu comprends ? Et des gens viennent, ils me donnent des bonbons et me violent de nouveau. C'est ça que je connais. Je n'ai pas d'autre monde. Avoir tout le temps peur, Zivi, tu ne sais pas ce que c'est.

Alors pourquoi tu revis la même chose, pourquoi tu ne t'enfuies pas ? lui ai-je demandé en silence, et j'ai répondu : elle te l'a dit, tu ne comprends pas, ils la retiennent de force dans l'obscurité de la cour. Shiri a enfoui son visage entre ses mains et s'est mise à pleurer. Et moi aussi. Nous avons pleuré sur nos vies, sur ce qui avait mal tourné. "Je veux te libérer, a-t-elle dit au milieu de ses pleurs. Je veux que tu sois joyeux, que tu cesses de te sentir coupable. Tu étais un gentil garçon. Naïf. J'étais fière de toi, fière d'avoir un frère comme toi. Après tout, tu avais envie de jouer au foot avec tes copains, ce jour-là. Ça va aller pour moi, Zivi, je te le promets. Je ne veux pas mourir, je vais me sevrer, je vais participer à des groupes, mais pas de force, sans être enfermée, je veux que ce soit moi qui décide."

Elle est allée prendre une douche, puis elle s'est couchée dans mon lit, sur les draps propres que j'avais mis pour elle. Je suis resté auprès d'elle pour la protéger. J'ai cru qu'elle dormirait jusqu'au matin. Je me suis enfermé dans le petit bureau et j'ai rejoint le groupe de hackeurs, je les avais perdus de vue depuis un moment. Tard dans la nuit, elle a frappé à ma porte et m'a appelé.

— Un instant, j'ai dit et je suis sorti de mon bureau.

Elle était pieds nus et portait un grand polo sur un pantalon en coton.

— Qu'est-ce que tu as dans cette chambre ? a-t-elle demandé, soudain curieuse. La porte était entrebâillée, je l'ai refermée et je lui ai dit que c'était mon bureau.

— Tu es quelqu'un de mystérieux, m'a-t-elle dit comme si elle venait de me découvrir. C'est plein d'écrans, on dirait que tu diriges le monde.

Puis elle s'est arrêtée, j'ai vu que son cerveau moulinait à toute allure et, ahurie, elle a dit :

— C'est toi qui l'as tué, n'est-ce pas ?

J'ai eu très peur. J'avais oublié combien elle était intelligente.

— Tué qui ? Je n'ai tué personne !, j'ai élevé la voix.

— Mais oui, ne t'en fais pas, c'était pour rire, a-t-elle dit sur un ton joyeux. Motus et bouche cousue, elle a fait un signe de fermeture Éclair sur ses lèvres. Rassuré, je lui ai préparé une tasse de thé, elle a mis de la musique sur son téléphone portable. Des chansons en anglais dont je ne comprenais pas les paroles, mais que j'ai aimées parce que c'était Shiri. Il y avait soudain un air de fête dans la maison.

Le lendemain matin, elle est partie. J'ai transféré une somme d'argent importante sur son compte, elle m'a promis de s'en servir pour louer un appartement et s'inscrire à des cours de théâtre et de gagner sa vie. Elle m'a montré sur son mobile qu'elle s'était inscrite à un groupe de sevrage en ville. Je ne l'ai pas crue, mais j'en avais très envie. Le temps d'une journée, nous avions été frère et sœur et ça n'avait pas de prix. Elle ne me détestait pas. J'étais content d'avoir tué pour elle.

Le lendemain, j'ai si bien travaillé que personne ne m'a rappelé mes absences, ni mes collègues ni Ronit. J'ai résolu quelques problèmes dont personne n'arrivait à bout. Dans l'après-midi, on m'a appelé d'urgence au service clients pour m'occuper d'une panne en Amérique du Sud, j'y ai croisé Iris qui était de garde. Quand j'ai eu fini le boulot à la grande satisfaction du client, elle m'a dit : "Un instant, je voudrais te parler", et elle a quitté la pièce avec moi. Elle avait son merveilleux sourire et m'a dit qu'elle ne l'avait pas encore annoncé aux autres mais qu'elle voulait me faire ses adieux en particulier. "Je pars, a-t-elle déclaré. C'est mon dernier jour. Le travail et les études ne vont pas bien ensemble, alors je m'arrête, je voulais te le dire. Nous avons été bons amis, je garderai un bon souvenir de notre voyage et de notre sortie en ville. Et toi, comment vas-tu ?" Son regard exprimait un léger souci, mais léger seulement. Ce n'était pas de l'amour. J'ai dit que j'allais bien, elle m'a demandé des nouvelles de Shiri. Je lui ai raconté qu'elle dormait chez moi et que nous étions

plus proches. “C’est formidable, a dit Iris comme si elle consolait un étranger. J’espère que ça s’arrangera.” Shiri aurait pu te ressembler, me suis-je dit, elle aurait pu être sûre d’elle et réussir comme toi. Mais elle n’a pas eu de chance. Désormais, le sourire d’Iris et son beau visage me rendaient chagrin. Je lui ai souhaité bonne chance et je suis reparti vers mon étage, prêt à reprendre mon poste. Je ne voulais plus la revoir. Mais j’ai aussitôt eu des regrets, peut-être avait-elle quitté Boulka et était-elle libre. Le soir, de retour chez moi, j’ai voulu vérifier. Son téléphone explosait de mots d’amour et des dizaines de photos qu’elle lui envoyait.

Je suis descendu au bord de la mer. Un mince croissant de lune brillait au-dessus de moi. J'ai marché vers le sud, jusqu'au bout de la promenade et je suis revenu par les ruelles de l'intérieur. Je ne suis allé chez personne dans cette rue, me suis-je dit, ni dans la suivante, en fait je ne vais chez personne. Quand j'étais petit, on m'invitait parfois chez d'autres enfants, pour jouer, manger, dormir dans des draps agréables à l'odeur étrangère. J'en avais la nostalgie. J'entendais des rires aux étages. Des copains étaient assis à la terrasse d'un vieil immeuble, ils avaient mon âge, ils buvaient et discutaient et leur monde était beau. En sortant sur la rue principale, j'ai aperçu une fille qui marchait tranquillement avec son chien. C'était un bâtard pelé, elle lui parlait, essayait de l'apprivoiser avec des mots gentils, il paraissait content et se frottait contre sa jambe, mais ne lui obéissait pas. Elle avait de longs cheveux bouclés, portait un pantalon à pattes d'éléphant, des sandales à lanière, j'ai remarqué tous ces détails pendant que je la suivais. Le chien s'est arrêté pour renifler le pied d'un poteau, elle l'a attendu patiemment. J'ai observé son visage curieux, libre. Quand elle en a eu assez, elle a tiré gentiment sur la laisse, allez, on y va. Je l'ai suivie sans me faire remarquer. Elle s'est arrêtée devant la vitrine d'une petite galerie, puis devant une boutique de thés exotiques. J'ai commencé à penser à elle, à quoi ressemblait sa chambre, quels livres elle lisait, car elle lisait sûrement, où avait-elle grandi, quand était-elle venue à la ville, que faisait-elle, à quoi pensait-elle. Elle a continué, et moi après elle. Le chien s'est arrêté pour pisser ou renifler, je me suis caché derrière un arbre en faisant semblant de m'intéresser à l'étalage d'un kiosque. J'avais envie de l'aborder mais j'attendais le bon moment pour ne pas l'effrayer, ne pas avoir l'air bizarre. J'ai remarqué qu'elle n'avait pas de téléphone

portable, ou bien elle ne le sortait pas de sa poche, son regard était sans cesse tourné vers le monde. Son cerveau lui envoyait des messages positifs, tu es fière, naturelle, curieuse, alors que l'activité de mes neurones me dégoûtait. Nous sommes arrivés dans un quartier animé, je l'ai suivie attentivement, pour ne pas la perdre. Que lui proposes-tu, me suis-je demandé, et j'ai aussitôt répondu : un amour sans bornes, infini, j'étais prêt à sacrifier ma vie pour elle. J'ai fait taire mes pensées. Nous avons continué vers le nord, c'était une rue plus tranquille, couverte par le dôme touffu de vieux arbres. Elle faisait une longue promenade avec son chien, bientôt elle arriverait à destination et je raterais l'occasion. J'ai comblé la distance entre nous. "Pardon", a dit une voix bizarre, grinçante. C'était la mienne. Elle s'est retournée, surprise, la moitié de son visage éclairé par un réverbère, l'autre moitié à l'ombre. J'ai bredouillé. Je n'avais rien préparé. "Puis-je faire quelque chose pour toi ?" ai-je demandé, c'est tout ce qui m'était venu à l'esprit. "Merci, je n'ai pas besoin d'aide", a-t-elle dit et elle a tourné la tête. Je l'ai suivie, mon pas est devenu plus insistant, plus pressant, elle a commencé à courir. "Viens vite", a-t-elle dit au chien en le tirant par la laisse. "Un instant, ai-je dit en élevant la voix. Je voudrais te parler." Elle s'est mise à courir jusqu'à l'entrée d'un restaurant animé, pour être protégée par les gens. J'ai vu qu'elle me montrait du doigt. Quelques personnes ont avancé vers moi. J'ai traversé la rue en courant, une moto a failli se renverser en voulant m'éviter, j'ai disparu dans une ruelle obscure. Je ne voulais pas faire de mal, ai-je murmuré, mais c'était faux. C'était vraiment faux.

Le samedi suivant, j'ai loué un bateau à la marina et j'ai navigué vers le large. Le vent était propice et régulier, je fendais les vagues à toute allure. L'idée m'a traversé de ne pas rentrer, mais la raison m'a poussé vers le port. J'ai fait un saut chez moi pour me changer et je suis allé déjeuner chez ma mère et son compagnon, l'orthopédiste. Elle avait emménagé chez lui, face au parc, après des années de liaison clandestine. Ils avaient aussi invité sa famille à lui : la fille aînée, son mari et leurs deux enfants, et la cadette avec son compagnon. L'orthopédiste était divorcé depuis longtemps. Ma mère m'a présenté à eux avec un grand sourire : "Zivi, mon fils. C'est son surnom." Elle était charmante et voulait que je me sente à l'aise. L'orthopédiste m'a

accueilli avec une franche poignée de main, il a entouré mon épaule d'un geste viril, le regard direct, sans les faux-fuyants de mon père qui ricanait et s'esquivait. Il était mince et sportif, portait un polo léger, alors que mon père avait depuis longtemps renoncé à son corps qu'il cachait sous des chemises larges comme des sacs à patates. Et il perdait ses dents. Ma mère a gagné au change, me suis-je dit et j'ai essayé de ne pas penser à mon père.

L'orthopédiste a dit qu'il était impressionné par ce que je savais faire, qu'il aimerait en savoir plus, le monde de la technologie le fascinait, il voulait que je lui explique une ou deux choses. La table était mise avec une nappe de couleur. Il nous a raconté la promenade à vélo qu'il faisait tous les samedis avec sa bande d'amis : ils partaient tôt le matin et pédalaient dans la nature, au milieu de beaux paysages. Ses filles et leurs conjoints me dévisageaient, sans doute leur paraissais-je bizarre. J'avais les cheveux en bataille et des restes d'acné sur les joues, moi qui croyais m'en être débarrassé pour de bon. Ils étaient bien habillés, arboraient un joli teint, je me sentais comme un vieux clou rouillé parmi eux. Ma mère semblait faire partie de cette famille. Depuis combien de temps passait-elle le repas du vendredi soir avec eux au lieu d'être avec nous ? Elle essayait de m'inclure dans la conversation en me posant des questions sur mon travail et sur l'armée. Je faisais des réponses brèves, elle savait que je n'aimais pas en parler, j'avais l'impression qu'elle se mettait en scène devant eux. Ma mère et l'orthopédiste ont apporté les plats à table, le mari de la fille aînée a débouché une bouteille de vin blanc bien frais.

Je regrettais d'avoir fait demi-tour et de n'avoir pas continué à naviguer courageusement vers l'ouest. Ma mère portait un pantalon ajusté, ses cheveux étaient remontés sur le sommet de sa tête et de temps en temps l'orthopédiste et elle se touchaient et s'embrassaient discrètement. C'était clair, elle revivait. Avec nous, tout était triste et gris, nos vies étaient irrémédiablement ratées, alors qu'ici tout était clair, joyeux et plein d'espoir. Ils nous ont servi les desserts sur la petite table du salon, mais je suis sorti avec mon assiette sur la terrasse, je manquais d'air et la tête me tournait. L'orthopédiste s'est approché de moi, a posé sa main sur mon épaule et, sur un ton paternel, m'a demandé comment j'allais. "Je vais bien", j'ai dit, que pouvais-je dire d'autre ? Un de ses petits-fils qui commençait à peine à marcher s'est approché de lui et lui a enlacé les genoux, le médecin lui

a souri, l'a soulevé et l'a lancé en l'air. C'était beau à voir.

Je me suis appuyé à la balustrade, j'ai regardé le parc en face et plus loin, la mer qui scintillait. Ma mère s'est approchée de moi, elle était contente que je sois venu, mais elle regrettait que je ne me mêle pas davantage aux autres, que je reste à l'écart. Avais-je des nouvelles de Shiri, avais-je parlé avec elle récemment, je sentais un reproche dans sa voix. Je ne pouvais pas lui raconter ce que j'avais fait pour ma sœur, j'ai menti et lui ai dit que je l'avais vue et qu'elle semblait aller mieux. Elle a voulu en savoir en plus, où l'avais-je vue, de quoi avions-nous parlé mais, heureusement pour moi, l'orthopédiste l'a appelée pour qu'elle l'aide à servir le café. Elle faisait de son mieux pour que tout le monde soit content. Ces gens clairs et positifs se mouvaient dans un rayon de soleil qui m'éblouissait, leurs petits couraient entre nos jambes. Ma mère leur souriait avec amour et naturel, voulaient-ils encore boire quelque chose, se servir de la salade de fruits, de la glace ou du gâteau ? Un des enfants qui courait pieds nus s'est heurté à ma jambe, il m'a regardé et s'est mis à pleurer, j'étais si grand pour lui. J'ai essayé de le calmer, je lui ai caressé la tête mais en vain, sa mère a fini par le prendre dans ses bras en me lançant un regard hostile. Ce n'était pas ma faute, mais j'ai senti qu'il fallait que je parte. Je les ai remerciés, l'orthopédiste m'a raccompagné à la porte, il a de nouveau posé sa main sur mon épaule et m'a invité à revenir avec ma sœur, cela ferait tellement plaisir à ma mère. Oui, bien sûr, ai-je dit, et je suis parti.

Chez moi, j'ai croisé Noah, dans l'escalier. D'habitude, il était fort et se tenait droit, mais il paraissait soudain vieux, inquiet, le dos voûté, le regard confus. "Tu t'occupes d'ordinateurs, n'est-ce pas ?" m'a-t-il demandé, comme s'il l'avait oublié. "Oui", ai-je répondu. "Il y a un souci", a-t-il dit. Quelque chose semblait le déranger. "Quelque chose de bizarre", a-t-il dit en hésitant. Je lui ai demandé ce qui se passait, j'étais inquiet. Il m'a prié de l'accompagner chez lui, il ne voulait pas en parler dans l'escalier. D'habitude, son appartement était lumineux mais il avait tiré les lourds rideaux et une odeur de vieux flottait dans l'appartement. Il m'a invité à m'asseoir et m'a proposé quelque chose à boire, j'ai dit que ce n'était pas la peine. La grande photo de sa femme me souriait. Elle avait un visage accueillant, on aurait dit qu'elle s'apprêtait à m'embrasser. "Je ne sais pas comment en parler", a dit Noah. Il était assis sur le fauteuil en face de moi et semblait avoir perdu le goût de vivre. Il y avait dans l'air quelque chose d'hostile que je devais fuir, mais je suis resté. Noah a articulé péniblement qu'il était menacé. "Qui te menace ?" lui ai-je demandé. "Les gens méchants que je dérange avec mes arbres." Je lui ai demandé de quelle manière ils le menaçaient. Il a pris son téléphone et l'a parcouru. Je lui ai demandé de me donner des détails. "Ils me disent qu'ils ont des photos de moi." J'ai souri, soulagé. C'était un de ces chantages banals, stupides, qui, la plupart du temps, partaient à la poubelle. Sauf que ces gens étaient tombés sur le pauvre Noah qui n'avait sûrement jamais fait le moindre mal à personne. "C'est des bêtises, ai-je dit en riant. Laisse tomber, ils essaient de te faire marcher." "Non, ce n'est pas tout à fait ça, a-t-il dit. Ils ont des photos. Ils m'ont envoyé une petite vidéo. J'ai honte de te la montrer." J'ai senti un nuage toxique atterrir sur ma tête. J'ai demandé à Noah ce

qu'il y avait sur les photos. "De vilaines choses. Ils m'ont surpris en train de regarder des trucs sur l'ordinateur. Et de me faire des choses. Un vieillard. Un imbécile. J'étais seul. J'avais la nostalgie d'une femme." Je me suis dit que ça ne sentait pas bon. "Ils menacent d'envoyer les vidéos à mes enfants et petits-enfants. À tous ceux que je connais, famille, amis. C'est l'image qu'ils auront de moi, un grand-père dégoûtant, pervers, qui se masturbe." Noah a craché les mots avec une grimace de dégoût.

Je lui ai demandé la permission de prendre en mains son ordinateur. Il avait honte. Je lui ai promis de ne pas regarder la vidéo, je voulais vérifier quelque chose dans l'environnement des logiciels. Il m'a conduit à son coin travail. J'ai fait des manipulations qui ont fait gronder le vieil ordinateur comme s'il n'était pas d'accord. Je suis entré dans le système d'exploitation, l'écran s'est rempli de lignes d'autorisation. Les signes que je cherchais étaient aussi petits que des étoiles isolées dans une galaxie, mais je savais les trouver. J'ai senti un fort pincement au cœur. Il y avait des traces de notre système, mais elles étaient si infimes que je n'en étais pas sûr. C'était peut-être celui d'une autre boîte. "Qu'as-tu trouvé ?" m'a demandé Noah, il était debout à côté de moi, avec sa chemise à carreaux. Il sentait la sueur et la peur, il voulait que je le sauve. "Rien, j'ai dit, je ne connais pas bien cette question, je vais demander à un copain dont c'est le domaine, il me dira ce que je dois faire." Je mentais et Noah était déçu.

Son téléphone a émis un son de message entrant. Il a approché l'écran de ses yeux à la manière des vieux et a appuyé dessus, méfiant. "Et voilà, encore une", a-t-il dit. Je n'ai pas regardé la vidéo qu'ils lui avaient envoyée, mais j'ai entendu la musique stupide d'un film X et des soupirs. Noah était blanc comme un linge, un autre message est arrivé, il l'a lu en remuant les lèvres et m'a dit d'une voix faible : "Ils exigent que d'ici quarante-huit heures j'annule toutes les protestations que j'ai envoyées au sujet des arbres. Sans quoi, ils enverront les vidéos à tous mes contacts. Me voilà pieds et les poings liés…" Il tremblait de tout son corps, j'avais peur qu'il tombe. Je lui ai rapproché une chaise et lui ai apporté de l'eau. Il a bu et réfléchi aux diverses possibilités : "En admettant que je me rende et que je renie toutes mes lettres, comment m'assurer qu'ils ne vont pas envoyer ce qu'ils ont entre les mains quand même ?" J'ai fait semblant d'être naïf et lui ai suggéré de déposer plainte à la police. Noah m'a dit qu'ils

l'avaient déjà menacé de diffuser les vidéos s'il allait à la police, ils avaient des moyens de le savoir. "Le temps que le policier enregistre ma déposition, les vidéos seront déjà en circulation."

J'ai réfléchi à ce qu'on pouvait faire. J'aurais pu me lever et partir, ne pas me mêler de cette histoire, mais cet homme était gentil avec moi et je voulais l'aider. "Un instant, je lui ai dit, peut-être que tout n'est pas perdu. Ils t'ont donné quarante-huit heures. Laisse-moi voir ce que je peux faire. Je vais demander conseil à mon ami. Peut-être qu'ensemble, nous trouverons une solution." Noah a pris une gorgée d'eau et esquissé un sourire amer : "Tu es vraiment un brave garçon, tu as réparé mon ordinateur et l'imprimante, mais nous sommes face à des gens puissants, très forts. Où vas-tu les trouver ? Comment vas-tu les combattre ? Ils ont des moyens extrêmement sophistiqués. Ils sont cruels. Et toi, tu n'es qu'un brave garçon." Moins brave que tu crois, j'ai pensé. Je n'aimais pas qu'il me considère comme quelqu'un de faible et d'incapable. Je voulais lui montrer qu'il se trompait. "Attends jusqu'à demain, laisse-moi le temps d'examiner la situation", lui ai-je dit. Il a regardé les photos de sa femme et de ses petits-enfants : "Quelle manière pitoyable de finir sa vie. C'est sale. Quel dommage. Je voulais faire une bonne action dans ce monde." Je voulais le consoler, je lui ai rappelé les arbres qu'il avait sauvés, le flamboyant et le ficus du Bengale et le *Prosopis* blanc pour lequel nous avions combattu ensemble, et d'autres encore. Mais Noah m'a interrompu : "Ces arbres m'ont enterré. Je veux dormir maintenant. Aller au lit et oublier. Excuse-moi, Zivi, mais je suis très fatigué." Je lui ai promis de passer le voir le lendemain et l'ai prié de ne rien faire d'ici là. Il a hoché la tête et refermé sa porte.

Le lendemain, j'ai inventé un prétexte, un rendez-vous chez le pneumologue, j'ai quitté mon travail à midi et je suis allé à l'Épicerie. Il faisait chaud, j'y suis arrivé en sueur. Au moment où je passais devant la porte ouverte du comptable, une voix m'a appelé de l'intérieur. La poussière empêchait de voir qui était là. J'ai cru que c'était le vieil homme qui me regardait derrière ses lunettes épaisses. "Je suis son fils, a dit l'homme, j'essaie de faire un peu d'ordre, de préparer des bilans pour les impôts des clients. Nous allons déménager." J'ai demandé des nouvelles du vieil homme. "Il est mort

il y a huit jours, nous sortons des sept jours de deuil, a dit le fils. Dommage que je n'aie pas placardé une annonce en bas, peut-être y aurait-il eu plus de monde à son enterrement." Je lui ai présenté mes condoléances. "Vous faites partie de ceux qui travaillent là-haut ?" a-t-il demandé en me dévisageant. "Mon père en parlait souvent. Il disait qu'il se passait de drôles de choses chez vous. Que des gens allaient et venaient avec des sacs, que vous aviez mis une porte en fer en bas, que vous n'aviez pas de nom ni de plaque professionnelle. Il voulait appeler la police et vous dénoncer. Je lui ai dit qu'il se faisait des idées, que de telles choses n'arrivaient que dans les films." J'ai souri d'un air calme. Je lui ai dit, comme Boulka me l'avait enseigné, que c'était une société de haute technologie, que nous développions des produits. "Mon père était devenu bizarre, a dit le fils. C'est comme ça quand on travaille toute sa vie avec des chiffres. Moi aussi, je suis comptable, je sais ce que c'est, ça finit par toucher le cerveau. Je lui ai dit de s'arrêter, de voyager, de lire des livres, de sortir de cette niche, mais il a voulu y rester jusqu'au bout. Il se sentait bien ici, au milieu de la paperasse. Il était en sécurité. Le monde extérieur lui paraissait dangereux." Je lui ai demandé de quoi il était mort, il m'a dit que son cœur était très fragile. J'ai murmuré quelques mots de consolation et j'ai continué de monter. Avant de sonner à la porte, j'ai regardé la cage d'escalier et j'ai vu qu'il me suivait du regard à travers la rampe, nos regards se sont croisés, il a aussitôt disparu à l'intérieur du bureau.

Ronell m'a reconnu sur la caméra et m'a ouvert la porte. Je me suis identifié dans le sas et je suis entré. "Qu'est-ce que tu cherches ?" m'a-t-il demandé, surpris. "Je suis venu pour mettre à jour une version", lui ai-je dit. C'était vrai, il y a toujours des mises à jour, mais il m'a tout de même dévisagé avec méfiance, pourquoi ne l'avait-on pas informé de mon arrivée ? "Ce n'était pas prévu, j'avais un moment de libre, j'ai fait un saut", ai-je dit avec assurance. Je lui ai demandé s'il avait une serviette éponge, je dégoulinais de sueur. Non, il n'en avait pas. "On dirait que tu es tombé dans une bouche d'égout", a-t-il dit, j'ai ri pour lui plaire. Je lui ai laissé mon téléphone et je me suis dirigé vers un poste pour me mettre au travail. Il continuait de me regarder avec méfiance, mais sa tête était paresseuse. Je craignais qu'il vienne se poster derrière moi et que je ne puisse pas vérifier ce que je voulais, mais il est resté à sa place, à regarder un film avec des bruits

de courses automobiles. “Au fait, j’ai dit pour le distraire, le fils du comptable d’en bas m’a dit que son père était mort. Il paraît que le vieux se méfiait de nous et qu’il voulait déposer une plainte à la police.” Ronell a gloussé : “Oh, oui, il était casse-pieds. Il a vraiment appelé la police qui a fait un rapport. Ils ont envoyé quelqu’un pour le rassurer. Et c’est alors qu’il nous a fait le plaisir de casser sa pipe. Comme ça, il ne peut plus jaser avec personne.” J’ai rentré la clé USB que j’avais apportée et j’ai commencé à copier la mise à jour. Pendant ce temps, en quelques secondes, j’ai extrait la liste des numéros, comme un moustique aspire le sang de sa victime. Ronell a arrêté son film, a péniblement décollé de son fauteuil et s’est planté derrière moi. Le système copiait la mise à jour. Tout lui a paru normal, il est retourné à sa place en marmonnant. Sous ma chemise ample, mon cœur battait à tout rompre. “C’est bon”, j’ai dit au bout de quelques minutes, j’ai remis la clé dans ma poche et je me suis dirigé vers la porte. Ronell n’a pas fait d’histoires, il m’a rendu mon téléphone et m’a laissé partir. Je suis passé en vitesse devant le bureau du vieux comptable pour ne pas retomber sur le fils assis à la place du père mort qui ne quitterait plus jamais son poste.

J’ai pédalé en vitesse jusque chez moi, je me suis enfermé à clé dans mon bureau et j’ai examiné le fichier que j’avais volé. J’avais des crampes d’estomac. Le numéro de Noah était sur la liste. Je l’ai reparcourue de haut en bas pour être sûr, j’ai lu le numéro à voix haute, je croyais devenir fou, mais c’était bien celui de Noah. J’ai senti une douleur au creux de la poitrine et un début de nausée. Ça sentait la charogne. Je ne pouvais pas rester seul avec ça. Je suis descendu dans la rue pour m’aérer et réfléchir, et j’ai marché comme un automate le long d’itinéraires familiers. J’ai répété le numéro à l’endroit et à l’envers, je l’ai divisé, multiplié, élevé au carré, puis je me suis dit, Stop, tu esquives. Je me suis posé à l’ombre, sur le muret de pierre d’une entrée d’immeuble et j’ai essayé de me concentrer. Laisse tomber, j’ai pensé, fais comme si tu n’avais rien vu. Il renoncera à son combat pour les arbres et l’affaire sera close. Le monde continuera sans arbres, les gens mourront de chaleur jusqu’au jour où ils comprendront. Cette histoire te dépasse. Je me suis dit aussi que si Noah n’avait pas fait des bêtises devant son ordinateur, on ne l’aurait

pas filmé. C'était son problème. Il faut que les gens comprennent que ce qu'ils font derrière leur porte est exposé au regard de tous. Même ce qu'ils ont dans la tête. Pas comme autrefois, au siècle dernier. C'est sa faute, il n'a pas compris que les temps ont changé.

Je suis rentré chez moi, décidé à oublier et à passer à autre chose. Mais en montant les escaliers, j'ai vu que sa porte était entrouverte. Il avait entendu mes pas et venait à ma rencontre sur le palier. Son appartement était sombre et il paraissait encore plus ratatiné que la veille. "Ziv, m'a-t-il dit, je t'attendais. Tu m'as promis de vérifier, tu as réussi ?" J'étais confus, j'avais oublié, j'ai bredouillé. "Ce n'est pas grave, a dit Noah. J'ai écrit à la mairie, je leur ai dit que je renonçais à toutes les plaintes. Je me suis rendu sans combattre, ils m'ont abattu comme un arbre." J'étais désolé, mais que pouvait-il faire d'autre ? À sa place, j'aurais pris la même décision. La minuterie s'est éteinte, je l'ai rallumée, je m'apprêtais à le saluer et à monter m'enfermer chez moi mais son visage m'a indiqué que ce n'était pas tout.

"Cet après-midi, ils m'ont envoyé une nouvelle vidéo, a-t-il soupiré. J'ai honte d'en parler. Il y a quelques semaines, j'ai échangé des messages avec une femme, une jeune, la quarantaine. Elle avait entendu parler de mon combat et voulait faire ma connaissance. Je me suis dit, pourquoi pas. Quelques jours plus tard, elle m'a demandé de lui envoyer des photos de moi. C'était bizarre, mais elle a insisté et m'a expliqué ce que je devais faire. J'ai accepté parce que je ne voulais pas qu'elle me prenne pour un vieillard. J'ai commencé à rêver d'elle, comme un imbécile, je me suis photographié dans le miroir de la salle de bains pour lui montrer que j'étais en forme. Elle m'a demandé de me filmer en train de faire des choses. Voilà, c'est ce qu'ils viennent de m'envoyer. J'ai été complètement stupide." Mon pauvre Noah, me suis-je dit, tu es tombé dans le panneau. Je lui ai demandé ce qu'ils exigeaient de plus de lui. "Sept millions, a-t-il dit, pour compenser leurs pertes. Leur projet qui a été annulé et d'autres qui ont été retardés. Ils m'ont indiqué comment leur faire parvenir l'argent d'ici une semaine. Où aller chercher une telle somme ? Je peux vendre l'appartement mais pas si vite, et il me manquerait encore quelques millions. Et où vais-je habiter ? Dans la rue ? Je veux leur expliquer, il y a sûrement quelqu'un derrière tout ça, mais je ne sais pas à qui parler. Un mur de béton. Si je vais à la police ou chez un avocat, ils menacent d'envoyer les photos à toutes mes connaissances.

J'ai l'impression qu'ils me déchirent en lambeaux sans que j'aie même le droit de crier."

Tu as décidé de ne pas t'en mêler, me suis-je dit. C'est la condition de ta survie. Après tout, ce n'est qu'un voisin qui s'est empêtré dans une sale affaire. Ça arrive tout le temps de nos jours. On va finir par trouver une solution à ce problème. Je m'apprêtais à remonter, mais il m'a retenu par la manche : "Je t'ai attendu. Tu m'as dit que tu m'aiderais. Et tu t'enfuis. J'espère que tu n'es pas l'un d'eux, que ce n'est pas toi qui m'as espionné…" Il m'a soudain lancé un regard consterné et a reculé, comme s'il découvrait mon vrai visage, celui d'un monstre. "Mais non, pas du tout, non", ai-je dit. J'étais effrayé par sa réaction, je ne voulais pas qu'il me déteste. "Je n'ai rien à voir avec eux. Je connais des gens, c'est tout, et j'ai voulu t'aider…"

Il s'est tu, j'ai vu qu'il essayait de se maîtriser : "Tu es le seul à essayer de m'aider. Pardon. J'ai perdu la raison. Viens, entre un instant, s'il te plaît." Je ne pouvais pas refuser. Il est allé à la cuisine et est revenu avec un verre de thé au citron et des petits gâteaux faits par sa fille. Une radio portative jouait une chanson d'amour en français. Il y a eu un moment de calme en pleine tempête. Le thé était bon et les gâteaux aussi. "Tu es comme un petit-fils pour moi, a dit Noah. Merci. Je te comprends. On ne réussit pas à tous les coups." Je me suis excusé, il fallait que je parte, je l'appellerais le lendemain matin. "Oui, a-t-il dit, à demain matin." Il s'est approché de moi, m'a embrassé, a posé sa vieille tête sur ma poitrine, puis il s'est redressé, a essuyé ses larmes sur sa manche, droit, fier et innocent comme un enfant. "Au revoir", a-t-il dit soudain.

De retour chez moi, sans trop réfléchir, j'ai écrit à Boulka, je lui ai demandé si je pouvais lui parler. "Bien sûr, a-t-il répondu. Dans un quart d'heure, j'aurai fini un rendez-vous." Je me suis mis devant l'arbre de ma fenêtre et j'ai compté les minutes. Je l'ai rappelé. Il m'a demandé comment j'allais, il semblait de bonne humeur, il m'a dit qu'il avait pensé à moi à cause d'un voyage intéressant en Extrême-Orient, il s'y rendait aussi, au cas où ça m'intéressait. "Oui, pourquoi pas", ai-je dit, "Ton enthousiasme est spécial", a-t-il dit en riant et il a ajouté que Ronit me contacterait bientôt. Il m'a demandé pourquoi je souhaitais lui parler, je lui ai dit que c'était à cause d'un vieux voisin que je voulais aider, mais que je ne pouvais en dire plus par téléphone. "Viens tout de suite, m'a-t-il dit, je suis encore au bureau." Boulka pouvait résoudre le problème en trente secondes, il appellerait qui de droit et tout s'arrangerait. J'avais tout de même des craintes. Je lui ai dit que ça pouvait attendre le lendemain matin, mais il a insisté : "Non, viens tout de suite, je veux savoir." Je me suis mis à espérer. J'allais faire une bonne action, Boulka m'aiderait, nous allions réparer cette erreur stupide.

J'ai pris une trottinette et roulé jusqu'au bureau. Je suis monté directement à l'étage de la direction et j'ai attendu d'être introduit auprès de Boulka. Ronit m'a ouvert la porte. Il y avait de la lumière chez la juge, elle lisait, absorbée, le visage éclairé par une puissante lampe de bureau. "Entre, il t'attend", a dit Ronit sur un ton sérieux. "Alors, Ziv, de quoi s'agit-il, raconte-moi." Il était debout devant la baie vitrée, face à la ville illuminée, et il s'est tourné vers moi avec un sourire. J'étais apaisé. Je lui ai raconté le voisin qui sauvait les arbres et qui m'avait montré les vidéos de chantage qu'il avait reçues. Je lui ai dit aussi que j'avais examiné son ordinateur et trouvé des traces qui

ressemblaient à notre système. Je n'en étais pas sûr, ça me paraissait bizarre. J'ai commencé à être confus, Boulka a levé sa grande main et m'a fait signe d'arrêter. J'ai vu qu'il pesait ses mots. Une affreuse sensation a traversé mon corps, j'avais commis une erreur.

— Pourquoi s'est-il adressé à toi ? m'a-t-il demandé.

— Parce que je lui ai dit que je travaillais dans les ordinateurs. Un jour, j'ai réparé son imprimante. On est un peu amis, c'est un vieil homme, il a cru que je connaissais ce genre de choses.

— Ronell m'a rapporté que tu étais passé à l'Épicerie à midi, a dit Boulka après un bref silence.

Prépare-toi à affronter la tempête, ai-je pensé.

— Oui, je suis allé faire une mise à jour.

Boulka a acquiescé.

— Et tu as trouvé le numéro de ton voisin ?

— Oui, ai-je reconnu.

Il réfléchissait, son visage exprimait un trop-plein de pensées. Je l'avais aimé comme un grand frère. Puis je lui en avais voulu de m'avoir pris Iris. À présent, j'avais peur de lui. Peut-être allait-il me jeter à terre et me rosser comme mon père l'avait fait quelque temps après ce qui était arrivé à Shiri. J'avais levé la tête du fin fond des égouts où la culpabilité m'avait plongé et j'avais dit quelque chose qui avait énervé ma mère. À chaque coup, je sentais combien ils me détestaient. J'avais quatorze ans, j'étais plus faible que mon père et je n'avais pas osé me lever pour me protéger. Je méritais le châtiment.

Mais Boulka était autrement plus complexe. Il ne s'est pas fâché, n'a pas frappé, il a expliqué : "Nous ne nous mêlons pas des choix de nos clients, a-t-il dit calmement. Ce sont eux qui choisissent leurs cibles. J'ignore qui est ce Noah et pourquoi quelqu'un en a fait une cible. Peut-être te cache-t-il des choses. Je n'en sais rien. Ça ne me concerne pas. Je suis comme un fabricant de bandages qui ne sait pas si on utilise son produit pour soigner une blessure ou pour étrangler quelqu'un. En général, c'est la première éventualité. Alors, je te suggère, mon cher Ziv, de laisser tomber cette histoire, a-t-il dit en cognant de ses doigts sur la table. Tu sais quoi ? Je veux que tu sois rassuré. La juge se trouve ici en ce moment, elle nous inspecte en permanence. Va la voir. Raconte-lui. Voyons ce qu'elle dira." Boulka a pris le téléphone fixe de bureau et a murmuré quelque chose. "Vas-y, m'a-t-il dit, elle t'attend." Ça ne sentait pas bon, mais je me suis dit

que peut-être je pouvais encore sauver quelque chose.

J'ai quitté le bureau de Boulka et j'ai longé le couloir au bout duquel se trouvait celui de la juge. Elle lisait un épais traité de droit, relié cuir, et a levé les yeux sur moi. "Assieds-toi, Ziv", m'a-t-elle dit en souriant. Elle a éteint la lampe trop vive et m'a demandé de quoi il s'agissait. Je lui ai raconté mon voisin Noah qui, pour une raison que j'ignorais, était surveillé par l'Épicerie. La juge m'a écouté attentivement et a noté quelques mots. Quand j'ai fini de parler – j'avais été bref et concis – elle m'a demandé :

— Y a-t-il d'autres cibles qui te semblent problématiques ?

Nous n'étions que tous les deux dans la pièce, derrière une porte fermée, je lui ai fait confiance.

— Oui, j'ai dit. Je sais qu'ils ont piraté les téléphones mobiles d'un journaliste, d'un juge et d'un psychiatre.

Elle a paru surprise.

— Un juge ? a-t-elle demandé. C'est vraiment bizarre, ça demande à être vérifié. Ne t'en fais pas. Je vais mettre mon nez là-dedans. Tu imagines bien que je ne suis pas ici pour couvrir des activités illégales. Tu as bien fait de t'adresser à moi. Il faut aller voir ce qui se passe, aussi bien au sujet de ton voisin, que du journaliste, du juge et du psychiatre. C'est peut-être une erreur, ou bien quelqu'un qui a outrepassé ses pouvoirs, ou bien on les surveille pour de bonnes raisons. Ce n'est pas impossible. En fait, nous ne connaissons pas bien nos voisins. Je propose que tu continues à faire ton bon travail et d'ici quelques jours, une fois que j'aurai vérifié certaines choses, reparlons-nous. D'accord, Ziv ?

— Oui, mais – j'ai essayé de trouver les mots justes – quelqu'un essaie de le faire chanter, on lui demande des millions, ça ne peut pas être légal…

De près, son visage me fascinait davantage encore, son teint lisse, ses yeux clairs, les petites boucles d'oreilles, et j'ai vu ses mâchoires se verrouiller comme la gueule d'un crocodile sur sa proie.

— Laisse-moi m'occuper de ce qui est légal ou pas, à chacun son métier, a-t-elle dit.

— Bien sûr, c'est toi qui décides, j'ai dit, mais peut-être qu'en attendant, on peut en parler à quelqu'un, pour qu'ils aient pitié de Noah, il a déjà renoncé à toutes ses protestations écrites, qu'ils le laissent tranquille.

— Je vais voir ce que je peux faire et je te tiens au courant. En attendant, sois tranquille, Ziv.

J'ai hoché la tête, elle a rallumé sa lampe de bureau et repris la lecture de son gros traité de droit.

Ronit m'attendait devant la porte. Je ne sais pas d'où elle avait surgi. Elle m'a prié de repasser chez Rani Boulka, à l'autre bout de l'étage de direction. Il était en train d'écouter un beau solo de jazz à la trompette. Par ses fenêtres, la ville brillait de tous ses feux.

— C'est Miles, a-t-il dit, écoute comme c'est beau.

Nous avons écouté en silence, puis Boulka s'est repris et m'a demandé :

— Ça va ? Tu as parlé avec la juge ?

— Oui, j'ai dit. Tout va bien.

— Bon, je suis content. Alors bonne nuit.

— Bonne nuit.

J'ai roulé en trottinette le long de l'avenue. Les gens rentraient du travail et faisaient tranquillement des courses pour le soir, les mères promenaient leur bébé pour l'endormir, les kiosques servaient du café, je me suis senti soulagé. La juge réglerait le problème, j'avais fait ce qu'il fallait, désormais les choses ne dépendaient plus de moi. J'ai pensé aller m'asseoir devant le jet d'eau de la place pour être seul jusqu'au lendemain matin mais j'ai revu devant moi les mâchoires serrées de la juge et le regard tendu de Ronit, le fait que Boulka ne m'ait pas grondé alors que je le méritais. Tout cela était bizarre. Je n'étais plus du tout tranquille. J'avais besoin de me trouver une cachette. J'ai traversé la chaussée vers un petit bâtiment de bureaux dont les lumières étaient éteintes. Il y avait une arrière-cour obscure et pleine de poubelles. C'était ce qu'il me fallait.

Je me suis connecté au système sur mon mobile et j'ai rentré le numéro de Boulka. Au bout de quelques secondes, il a commencé à émettre. "Il vient de sortir de chez moi, écrivait-il. Ce garçon est une bombe à retardement, il faut l'arrêter avant qu'il nous fasse du tort." J'ai essayé de respirer. À qui avait-il écrit ? Au supérieur de mon unité dans l'armée. "Je m'en occupe, répondait ce dernier. J'ai besoin de quelques heures. Il faut des autorisations d'en haut, puis s'organiser." Et Boulka lui répondait : "Il ne faut pas trop attendre. Accélère le processus." J'ai entendu Ronit dire qu'elle m'avait trouvé bizarre dès le premier instant, que c'était une erreur de m'avoir embauché. "Je n'ai pas le temps de réunir une commission d'enquête, répondait Boulka, pressé. Il faut que nous mettions la main sur lui." Je me suis caché entre les grandes poubelles. J'ai pensé retourner le voir, lui demander pardon, le supplier pour être repris dans la boîte, mais je savais que c'était peine perdue. J'avais franchi la ligne rouge et je me

trouvais en territoire ennemi. Sans compter qu'ils ignoraient encore tout le reste.

Dommage que je ne sois pas un cloporte, j'ai pensé, je resterais caché ici jusqu'à la fin des temps. Je n'avais pas la force de me lever et de partir. Que vas-tu faire maintenant que tu n'es plus un gentil garçon ? me suis-je demandé. Tu peux sortir, lever les bras et attendre qu'ils viennent te chercher. Ou essayer de t'enfuir. Je les ai entendus dans mes oreillettes hésiter sur l'endroit où aller "chercher le paquet". C'était moi. Cette nuit dans mon appartement, ou bien le matin quand j'irai au travail ? Et comment éviter les fuites, c'était important. Un chat se tenait au-dessus de ma tête et me regardait d'un air méfiant, je lui ai fait signe qu'il pouvait fouiller dans les poubelles à sa guise, ce n'était pas mon problème. Je me suis souvenu du bruit de la tôle écrasée contre le béton, et du Lézard à l'intérieur de la voiture. Je ne regrettais pas, c'était un souvenir qui me mettait de bonne humeur. Boulka s'énervait dans mes oreillettes et poussait les gens à se dépêcher. Il a demandé si on avait réussi à me localiser, ils ont répondu que la localisation les avait dirigés au Groenland, mon téléphone avait manifestement su les embrouiller. J'ai souri, c'était vrai, mais ils ne tarderaient pas à surmonter cette difficulté, les rues étaient pleines de caméras qui m'avaient identifié.

Quelques minutes plus tard, ils ont confirmé à Boulka qu'ils avaient installé une surveillance sur mon immeuble. Il s'y passait quelque chose, les voisins disaient que quelqu'un s'était suicidé au deuxième étage et que la police était sur place mais ce n'était pas "le paquet". "Comment s'appelle-t-il ?" a demandé Boulka. Un des agents qui se trouvait sur place s'est fait passer pour un badaud et a posé la question : "Ils disent qu'il s'appelle Noah, un vieil homme." "Ah, c'est l'amoureux des arbres, les choses commencent à s'éclaircir", a dit Boulka.

Je n'avais pas sauvé Noah. Ils l'avaient tué. Je me suis ratatiné derrière les poubelles, j'ai vu des fleuves charrier des horreurs et envahir les rues, des morceaux de cervelle, des gorges coupées pleines de dents. Je me suis souvenu de Noah qui m'avait servi du thé avec du gâteau, qui m'avait serré dans ses bras en me disant que j'étais comme un petit-fils pour lui.

Boulka a reçu un appel. "Où es-tu, mon bébé ?" J'ai aussitôt reconnu Iris à sa voix douce, elle lui rappelait qu'ils devaient dîner au

restaurant avec des amis. Il l'a priée d'annuler la sortie, ce n'était pas le moment, il lui raconterait plus tard. "D'accord. Je t'aime", a-t-elle dit avec une pointe de déception dans la voix. "Moi aussi", a répondu Boulka. Il fallait que je me venge, m'enfuir n'était pas suffisant. Lève-toi, c'est le moment ou jamais.

J'ai sauté par-dessus les poubelles vers la cour voisine. Je voulais passer d'une cour à l'autre pour éviter les caméras et me diriger vers l'ouest. J'ai trouvé des passages entre les immeubles, j'étais dans ma ville et j'avais l'avantage de la connaître. Je parcourais mentalement les diverses étapes de mon plan, ce serait ma plus belle mission. D'une cour à l'autre, je me suis progressivement rapproché de la mer, la brise du soir s'insinuait entre les passages des immeubles. À la fin de mon parcours, je me suis fondu parmi les gravats d'un immeuble en démolition, contre un mur, à côté d'un lave-linge jeté parmi les blocs, sous un arbre qui m'abritait des bâtiments voisins.

Le téléphone signalait que la batterie était presque épuisée. C'est mon ultime mission, lui ai-je murmuré, s'il te plaît, ne me la fais pas rater. J'ai cherché le patch dans le programme que j'avais créé dans les sous-sols du château et qui envoyait très vite des virus à un grand nombre d'usagers. Je l'ai retrouvé, codé et dissimulé parmi d'autres fichiers, et je me suis préparé à l'activer. Ça m'a pris du temps, la lune est montée dans le ciel. Boulka, le commandant de mon unité et toute sorte d'autres gens qui me poursuivaient émettaient des signaux dans mon oreillette, une vraie station de taxis. Ils étaient fous de rage de n'avoir pas encore réussi à mettre la main sur moi. "C'est une bombe à retardement", répétait sans cesse Boulka, on le sentait tendu, probablement en sueur. Ils ont dépêché des gens dans toute la ville pour me tendre des pièges.

J'ai trouvé un robinet dans une cour et j'ai bu pendant qu'un chat noir aux yeux verts me regardait d'un air curieux. Je suis retourné sous l'arbre, soudain l'image de Shiri a surgi devant mes yeux. Je n'aurais pas le temps de lui faire mes adieux, un petit cri de chagrin m'a échappé. Je l'aimais tellement. Mais j'ai fait le silence en moi et j'ai continué de travailler. C'était difficile d'intervenir à partir d'un téléphone mobile mais je me suis surpassé. J'ai relié des interfaces comme si je taillais un habit royal. Pour mieux les tromper, j'ai utilisé

des canaux longs et sinueux qui faisaient plusieurs fois le tour du monde. Bientôt surgirait une œuvre merveilleuse, pourvu que la batterie du téléphone ne s'épuise pas. J'ai tout revérifié du début à la fin, respiré profondément, c'est le moment de regretter, me suis-je dit, rends-toi, ils auront peut-être pitié de toi, pauvre amas de chair bourré de chagrins et de déceptions. La terre entière me recherchait. Je les entendais aboyer des ordres. J'en savais trop pour espérer la moindre indulgence. Ils me jetteraient au fond d'un puits et me tueraient. J'ai caressé le tronc de l'arbre. Il était rugueux, un frisson a parcouru tout mon corps. Tu n'es pas né pour être pitoyable, me suis-je dit comme à un bon copain. Tiens-toi droit. Je me suis levé, le chat noir aux yeux verts était perché sur la clôture à côté de moi, sérieux et grave, je lui ai souri du fond du cœur, j'ai écrit en anglais : "Cadeau au monde – fin des secrets !" et j'ai envoyé.

C'est arrivé plus vite que je ne l'avais imaginé. Quelques secondes plus tard, j'ai entendu des exclamations aux fenêtres et sur les balcons proches : "Qu'est-ce qui se passe sur mon téléphone, mais qu'est-ce que… ?" s'est écriée une première voix de femme, rauque. La réaction en cascade que j'avais provoquée avait contaminé des milliards d'appareils. Dans un effet domino gigantesque, l'épidémie parcourait les réseaux et leurs agents. Un égout digital avait inondé la planète. Mon cadeau ? Je leur avais fait don du système. Tout était soudain transparent. Les murs s'étaient écroulés, les verrous avaient sauté, tous les messages, tous les enregistrements s'étaient déversés comme des entrailles. Chacun était nu devant son prochain. Boulka jurait dans les oreillettes, il avait perdu la raison, criait qu'il fallait me pendre. Iris l'a rappelé, affolée, il lui a expliqué que c'était moi qui avais tout fait. "Ouah ! a-t-elle dit admirative. Finalement cette créature a démoli le monde." À mesure que les gens pénétraient et se laissaient pénétrer, on entendait des cris de stupeur, des rires fous, des pleurs de honte. Des plus haut placés jusqu'aux plus petits et aux plus moches, tout était étalé désormais. Les pères et les fils s'exhibaient aux yeux les uns des autres. Les informations et les réseaux ne parlaient que de ça. Tout n'était plus qu'un vaste chaos. Bon, me suis-je dit, la première partie de mon plan avait réussi. À présent, il me restait à prendre la fuite.

Pour arriver jusqu'à la marina, il fallait que je quitte les arrière-cours et que je traverse un espace découvert où se trouvaient des caméras et des méchants qui voulaient m'attraper. J'ai failli appeler

Shiri avec mon reste de batterie mais je me suis retenu, c'était hautement dangereux. Pardon, Shiri, j'ai murmuré, puis j'ai sorti la carte SIM et je l'ai brisée. Désormais, mon seul lien avec le monde était les voix que j'entendais autour de moi. Le soir est tombé et le silence avec lui, les gens se sont enfermés chez eux pour fouiller la vie des autres et évaluer ce qui était préservé de la leur. Ils finiraient par colmater la brèche mais ils se souviendraient à jamais de ce jour. Il aurait presque fallu que je signe mon œuvre, comme un artiste, ai-je pensé tristement. Trop tard. Je me suis consolé en me disant que la Bible non plus n'était pas signée. J'ai sauté clôtures et murets en direction de la mer jusqu'à une dernière cour, après laquelle il y avait la chaussée, un parking et la promenade du bord de mer. J'ai calculé l'itinéraire le plus court jusqu'au mouillage des bateaux. J'ai quitté la cour et marché tête baissée pour que les caméras ne reconnaissent pas mon visage. J'ai traversé la chaussée, me suis faufilé entre les voitures du parking, prêt à ce qu'à tout moment une poigne lourde s'abatte sur mon épaule ou qu'une salve de balles m'achève une fois pour toutes mais je suis arrivé sain et sauf à la promenade, déserte à cette heure.

J'ai parcouru quelques dizaines de mètres jusqu'à l'entrée de la marina, puis jusqu'à la remise où Yoram rangeait l'équipement des voiliers. Derrière la cabane, j'ai trouvé un coin où me reposer un peu, des rats rongeaient des choses dans le noir, ce n'était plus la peine de me cacher, tout était fini, il fallait m'enfuir. Yoram m'avait confié la clé de la remise, il savait que je ne volerais rien. J'ai pris ce qu'il fallait pour armer un bateau ainsi qu'une boussole et je me suis dit qu'à la première occasion, je le dédommagerais de ce que je lui avais pris. J'ai mis un voilier à l'eau et l'ai rapidement préparé pour naviguer. J'ai rempli quelques bouteilles en plastique avec de l'eau du robinet, je n'avais rien d'autre. D'après mes plans, je devais atteindre une île au bout de deux ou trois jours, jeûner d'ici là n'était pas la fin du monde. J'ai éloigné l'embarcation du quai, j'ai hissé la voile, le vent m'a poussé en silence, j'ai dépassé le ponton des yachts, longé la digue et le bateau s'est élancé vers la haute mer. Les lumières de la ville se reflétaient dans l'eau. Je quittais l'enfer, j'avais rencontré tant de méchanceté et éprouvé tant de chagrin. Le vent a forci, les voiles se sont gonflées, je tenais d'une main les écoutes et de l'autre, la barre, cap nord-ouest, en direction des îles lointaines. Je n'étais pas sûr de pouvoir naviguer si loin avec un si petit bateau, je ne connaissais

personne qui ait réussi à le faire, mais je n'avais pas le choix. Quand la ville s'est estompée derrière moi, j'ai levé la tête, le ciel brillait comme un immense fleuve scintillant. Mon cœur s'est élevé vers ces lumières. Je n'avais plus peur de me noyer parce que j'étais illuminé moi aussi. Mais je voulais tout de même atteindre un autre rivage, vivre encore un peu, jusqu'au matin, et être libre. Une vague m'a éclaboussé, j'étais mouillé, la bouche et les narines pleines de sel. La haute mer s'ouvrait devant moi, obscure et profonde comme un abîme. Mais je n'avais pas peur, j'éprouvais une grande joie, celle d'une libération.

Un faisceau lumineux a éclairé la mer autour de moi. J'ai entendu le bruit d'un moteur, un projecteur m'a aveuglé. Un mégaphone m'a hurlé de lever les mains en l'air. Ils se sont rapprochés, j'ai vu des fusils pointés sur moi, entendu des radios siffler, émettre des ordres. Ils m'ont lancé une échelle de corde et m'ont hissé sur le pont de cet autre bateau. Aussitôt, j'ai été menotté et poussé à coups de crosse vers la cale. J'étais mouillé et je tremblais de froid. Puis ils m'ont bandé les yeux et je n'ai plus vu ni la mer ni les étoiles. Le moteur a accéléré et nous avons rapidement atteint la plage où ils m'ont débarqué. Des mains m'ont saisi et fait entrer dans une voiture. Quelqu'un a posé sur moi un manteau qui sentait mauvais, nous avons roulé pendant une vingtaine de minutes et sommes arrivés quelque part. Je comptais les secondes. Ils parlaient peu, le minimum nécessaire pour transmettre un "paquet" et une fois qu'ils m'ont extrait de la voiture, je les ai entendus chuchoter à l'écart. Un verrou s'est ouvert et refermé, on m'a fait monter un escalier les yeux bandés et quand j'ai trébuché, on m'a poussé avec force, comme un gros sac. L'odeur était la même que celle de la forteresse où j'avais aidé à faire pendre des individus rebelles. Un cliquetis de clés, des pas, des conversations inaudibles derrière des portes fermées. On m'a poussé, ôté les menottes et le bandeau. Une fois habitué à l'obscurité, j'ai distingué la cellule, les murs couleur moutarde, un lit de camp, une tenue de prisonnier posée dessus, des latrines, une odeur de désinfectant. Je n'ai pas vu de fenêtre. J'étais arrivé au terminus où la lumière brille sans interruption et où rien ne distingue le jour de la nuit. Un gardien m'a ordonné de me changer et de le suivre. Je lui ai demandé la permission de me rincer pour enlever le sel de l'eau de mer. "Plus tard, a-t-il aboyé, d'abord l'interrogatoire", et il ne m'a pas

quitté des yeux pendant que je me changeais.

Il m'a conduit à la salle d'interrogatoire, tout au bout du couloir, où j'ai passé des jours et des jours entre mes deux enquêteurs. J'ai raconté presque tout ce que j'avais fait, j'ai gardé pour moi peu de choses. Les premiers jours, ils ne m'ont presque pas laissé dormir, j'avais froid, j'avais faim. Par moments, croyant que je mentais, ils me secouaient fort. Ils hurlaient à mes oreilles. Une fois, je me suis écroulé en plein interrogatoire, ils ont appelé de l'aide. Un infirmier m'a installé une perfusion, puis ils ont fait venir un médecin qui a dit que j'avais de l'hypertension. Alors, ils m'ont administré une série de cachets. Parfois d'autres personnes se joignaient aux enquêteurs habituels. Ils me regardaient comme si j'étais une vermine ou un mammifère dégénéré et me posaient beaucoup de questions techniques. Je leur expliquais patiemment, ils paraissaient impressionnés et me complimentaient, croyant pouvoir tirer de moi d'autres informations. De temps en temps, ils me proposaient une friandise comme à un singe dans un zoo. Au fil du temps, mes réponses étaient de plus en plus brèves, je n'avais plus la force de parler, je n'avais plus rien à dire. Les interrogatoires se sont espacés, comme les gouttes d'un robinet qui fuit, et ont fini par cesser. Je passais des journées entières dans la cellule. Le gardien m'apportait à boire et à manger. Je savais que les caméras fixées au mur me surveillaient sans cesse. J'ai demandé si je pouvais avoir des livres, des journaux, et me promener dans la cour. Je m'ennuyais terriblement, des pensées me torturaient. Il m'a fait non du doigt et avec la nourriture, il m'a apporté des cachets. Je les ai pris et me suis enfoncé dans un brouillard. Une fois couché, j'ai rêvé qu'on m'ouvrait le corps et qu'on en sortait tous mes organes, vivants et brillants comme des poissons, et qu'on les posait sur un plateau d'argent. Alors j'ai cessé de prendre les cachets, les ai jetés dans le cabinet. Ils l'ont vu sur les caméras et les ont incorporés dans la nourriture et l'eau, j'en suis sûr, parce que le brouillard et les cauchemars persistent.

Deux mois après que j'avais été arrêté, les enquêtes avaient cessé. On m'a de nouveau conduit dans la pièce au fond du couloir. Mais à la place des enquêteurs, il y avait la juge, assise bien droite devant une table. Elle a levé la tête des papiers étalés devant elle et m'a regardé de ses yeux clairs. Un jeune à lunettes, assis à ses côtés, enregistrait l'entretien sur son ordinateur portable. "Bonjour, Ziv, a-t-elle dit, c'est

un entretien pour prolonger ta détention. À cause des circonstances, nous sommes obligés de le mener ici." Et elle a cité un paragraphe de loi, puis m'a demandé si j'avais quelque chose à dire. J'ai demandé si je pouvais avoir un avocat, elle m'a dit que ce n'était pas possible dans l'immédiat et m'a cité un autre paragraphe de loi. Je lui ai demandé comment elle pouvait être à la fois juge et partie, travailler pour Boulka et me juger. "Je ne travaille plus chez eux, a-t-elle répondu. Je suis de nouveau juge. On m'a demandé de m'en occuper parce que c'est un dossier délicat et que ce n'est pas la peine de l'ébruiter. Il y a eu suffisamment de dégâts." Elle m'a demandé si j'avais autre chose à dire. J'ai dit que je voulais de la lecture ou me promener dans la cour, parce que je devenais fou. "Parles-en aux gardiens, ce n'est pas de mon ressort, a-t-elle dit. Tu aurais dû y penser avant d'agir." Elle a dicté sa décision à l'huissier. J'entendais à peine ce qu'elle disait, je l'ai priée de parler un peu plus fort. Elle m'a regardé et m'a demandé de ne pas la déranger. Le gardien a posé une main lourde sur mon épaule et m'a ordonné de me taire. J'ai protesté et réclamé un autre juge qui ne soit pas lié à Boulka. J'ai élevé la voix, j'ai crié qu'on m'empoisonnait, elle a continué à dicter sa décision en chuchotant et a élevé la voix pour que j'entende la conclusion : détention prolongée jusqu'à nouvel ordre. Je voulais autre chose que de la moquerie dans ses yeux, j'ai espéré un mot plus personnel, ou même qu'elle me marche dessus et me fasse mal, mais elle n'a rien dit et a quitté la pièce d'un pas rapide. La peau de son visage était tendue comme un masque. Depuis, je n'ai pas quitté ma cellule. Jour après jour, je reste étendu, les idées brouillées, et j'essaie de me souvenir d'un moment agréable. Je sais que je ne sortirai pas d'ici vivant.

Pour en savoir plus sur la collection “Actes noirs”, tous les livres, les nouveautés, les auteurs, les actualités, lire des extraits en avant-première :

actes-sud.fr
facebook/actes noirs

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud